

ÉRABLES EN FLEURS

ABBÉ CAMILLE ROY

de la Société Royale du Canada.

Érables en Fleurs

PAGES DE CRITIQUE LITTÉRAIRE

Albert Ferland — Guy Delahaye — Englebert Gallèze
Jacquelin — Louis-Joseph Doucet — Remi Tremblay
Albert Dreux — Jules Tremblay — Hector Demers
A. Beaugard — Alf. Morisset — abbé Maxime Hudon
Ernest Myrand — Damase Potvin — Ernest Gagnon
Madeleine — abbé A. Nantel — abbé A. Desrosiers
abbé Couillard Després — Alph. Gagnon
Edouard Montpetit

QUÉBEC

1923

Cum ex Seminarii Quebecensis præscripto recognitum fuerit
opus cui titulus est *Érables en Fleurs*, par l'abbé CAMILLE ROY,
nihil obstat quin typis mandetur.

C.-N. GARIÉPY, pter
Sup. Sem., Queb.

Quebeci, die 6^a dec. 1922.

Nihil obstat.

Quebeci, die 6^a dec. 1822.

Imprimatur.

† L.-N. CARD. BÉGIN,
Arch. Quebecensis.

Quebeci, die 8^a dec. 1922.

DU MÊME AUTEUR

Essais sur la Littérature canadienne, in-12, 380 pages.....	(épuisé)
Nouveaux Essais sur la Littérature canadienne, in-12, 392 pages.	0.75
Nos Origines littéraires, in-12, 356 pages	0.75
Propos canadiens, in-12, 330 pages	(épuisé)
La Critique littéraire au XIXe siècle. De Mme de Staël à Emile Faguet, in-12, 238 pages.	(épuisé)
L'Université Laval et les Fêtes du Cinquante- naire, in-8, 395 pages.	1.00
Les Fêtes du troisième Centenaire de Québec, in-4, 630 pages, illustré.	1.00
Tableau de l'Histoire de la Littérature canadien- ne-française, in-12, 92 pages.	(épuisé)
Manuel d'Histoire de la Littérature canadienne- française, in-12, 122 pages	0.50

AU LECTEUR

Érables en fleurs ! . .

Ce sont nos érables solides, les arbres de chez nous, aux larges ramures, au feuillage dru et symbolique, qui puisent au sol canadien leur sève abondante, et la font s'épanouir chaque printemps, sur nos côteaux, en fleurs discrètes et fécondes . . .

Ce sont nos écrivains, ceux qui puisent au terroir ou qui cherchent dans leur âme profonde, l'inspiration, la substance de leurs pensées, et la font se répandre chaque année en poèmes fleuris, en prose vive.

Ce sont les jeunes qui, vers 1910, écrivirent des vers où chantait tout leur printemps, multiplièrent les fleurs matinales et les offrirent en hommage à l'Art de chez nous.

Ce furent, — à cette même époque, — les anciens, depuis longtemps enracinés au sol, et qui, dans des œuvres nouvelles, ne se laissaient pas d'en faire passer les sucs nourriciers.

Nous avons, en ce temps-là, au fur et à mesure, suivi, apprécié tout ce travail de la forêt canadienne. On nous assure que la forêt elle-même, la forêt laborieuse, ne fut

pas insensible aux légères entailles qu'y faisait la critique, et que de tout cela le souvenir devrait être gardé.

C'est donc — pour parler sans métaphore — une page de notre histoire littéraire — 1908-1914 — qu'à cette époque nous avons essayé d'écrire, et que nous voulons ici consigner.

Dans ce livre, la page n'est pas complète. Nous nous proposons de l'achever bientôt.

Il nous a paru intéressant de grouper ici d'abord les œuvres premières des jeunes écrivains qui débutaient vers 1910, et qui mirent dans leur premier effort tout l'espoir de leur printemps.

Nous avons fait suivre ce premier groupe de quelques autres œuvres qui parurent alors, et qui furent, en mesure variable, d'utiles contributions aux lettres canadiennes.

Dans la forêt d'érables, toutes les fleurs n'ont-elles pas, quel que soit le rameau qui les porte, des promesses de vie... ?

C. R.

ÉRABLES EN FLEURS

LE CANADA CHANTÉ

Par M. ALBERT FERLAND

I

LES HORIZONS (1)

Voici un recueil de poésies que son auteur a publié il y a quelques mois déjà, et que nous ne pouvons pas ne pas signaler à nos lecteurs. C'est le *Canada chanté*. C'est donc notre pays aimé, conquis, célébré. Ce livre, cette plaquette de trente pages n'est que le premier chant d'un poème plus vaste que M. Ferland veut faire entendre à ses compatriotes.

Aussi bien, est-ce un long poème qu'il faut écrire pour chanter tout le Canada. Il y a ici, sur cette terre que nous aimons, des fleuves, des bois, des montagnes, des horizons que la nature a faits larges et merveilleux ; mais il y a aussi des traces profondes d'une histoire que nos pères ont faite héroïque. Et le *Canada chanté* doit contenir à la fois les grands spectacles de la nature, et les actions de l'âme canadienne.

(1) *Le Canada chanté, Les Horizons*. Chez Déom Frère, Montréal, 1908.

Dans ce premier fascicule du poème que M. Ferland se propose de mener à bonne fin, ce sont les "horizons" que l'artiste a voulu décrire et faire admirer. Et les vers justifient bien le sous-titre du livre. Il ne s'agit pas ici des pensées, des émotions, des élans de l'âme nationale ; il n'y est pas question de sentiments intimes, d'aspirations généreuses, ni d'actions dramatiques. Le poète ouvre seulement le rideau mobile, lumineux et transparent des horizons du pays natal ; il nous fait vivre en plein air, en pleine nature. Et entre toutes choses lointaines et belles que l'horizon déploie sous nos regards, M. Ferland se plaît à regarder surtout les bois et les forêts. Il est le poète des arbres, le poète des érables, le poète des sapins et des bouleaux. Il agite sous l'œil du lecteur la feuille écarlate, sombre ou pâle de ces grands arbres de la forêt canadienne, et presque toujours il éveille les plus agréables sensations. M. Ferland fait aimer nos bois, parce que tout le premier il a saisi le langage mystérieux, les voix murmurantes qui s'échappent et montent des puissantes ramures.

La première pièce du recueil est intitulée : " Prière des bois du Nord ". Et n'est-ce pas que cela suppose que M. Ferland comprend ce que disent à l'aube ou au crépuscule les bois qui s'éveillent, la forêt qui s'endort ? Et c'est pieux, et c'est calme, et c'est pur, la prière des bois du Nord.

Sois béni dans la paix des vertes solitudes
Où les bois, nos aïeux, se sont enracinés,
Où les pruches, les pins et les cèdres sont nés,
Dédaigneux de l'assaut tenace des vents rudes.
Sois béni dans la paix des vertes solitudes !

A toi qui nous as faits, l'hommage des sapins,
Immobiles rêveurs groupés dans la savane,
Arbres noirs, dont jamais le rameau ne se fane,
Quand l'automne fait choir l'orgueil des bois chagrins.
A toi qui nous as faits, l'hommage des sapins !

A toi qui nous as faits, l'hommage des érables,
Des érables pourprés et des érables d'or,
Dont les feuilles, mourant des morsures du nord,
Se parent pour l'adieu de teintes innombrables.
A toi qui nous as faits, l'hommage des érables !

A toi qui nous as faits, l'hommage des bouleaux,
Si menus et si blancs parmi les souches grises,
Bouleaux sveltes, bouleaux tremblant aux moindres
D'une grêle blancheur éclairant les ruisseaux. [brises,
A toi qui nous as faits, l'hommage des bouleaux !

L'on peut voir par ces strophes avec quel soin délicat M. Ferland étudie sa pensée, analyse son impression et dans quelle langue sobre, juste et colorée il tâche de l'exprimer. Et l'on ne peut trop louer nos poètes d'aujourd'hui qui s'efforce d'oublier les formules banales, le " cliché " qui a tant servi à nos poètes canadiens. L'on pourrait citer bien d'autres couplets où ce souci de la forme, de la bonne tenue, originale et discrète, apparaît à souhait. Et, par exemple, les couplets où le poète, au printemps,

chante, déplore, stimule la paresse des "arbres blancs".

Il n'y a pas que la forêt et les arbres qui sollicitent l'œil de M. Ferland. L'auteur du *Canada chanté* sait aussi voir la ville, mais la ville distante, faisant briller le soir, à l'horizon, ses lumières lointaines. Et le "Soir de juin à Longueuil" est bien l'une des plus jolies pièces du recueil.

Longueuil, au chant menu des grenouilles, s'endort.
La gloire des prés verts s'éteint dans l'ombre grise.
L'azur meurt. S'effilant, le clocher de l'église,
Au trouble crépuscule a perdu son coq d'or.

Et c'est de Longueuil endormi que le poète aperçoit
Montréal qui s'illumine.

Là, dans le décor féérique des soirs d'été,
La ville, que jadis rêva De Maisonneuve,
Lumineuse, rayant de longs reflets le fleuve,
Au lointain regardeur révèle sa beauté.

Ses feux tissent dans l'ombre une dentelle claire,
Dont chaque point d'argent sur l'eau vacille et luit :
D'éclatants nénuphars semblent peupler la nuit,
Berçant au sein des flots leurs tiges de lumière.

Ces vers qui sont harmonieux et précis nous font regretter que M. Ferland n'en ait pas fait davantage, et n'ait pas davantage développé le thème des "horizons". Que de choses splendides il aurait pu faire encore passer sous nos regards : fleuves, lacs, plaines, montagnes !

C'est donc par excès de sobriété que pêche surtout la muse de l'auteur du *Canada chanté* : sobriété dans l'invention des sujets et sobriété dans le développement des sujets trouvés. Et M. Ferland se fait ainsi vivement regretter. Mais il accuse aussi par là une sorte d'indigence qui est un défaut négatif, et qui empêche quelquefois la poésie d'étendre assez largement ses ailes d'or. L'on pourrait bien encore reprocher à M. Ferland d'avoir quelquefois laissé passer l'expression insuffisante, la strophe indolente, mais ce poète rachète ces peccadilles par tant d'heureuses qualités que nous ne voulons pas ici insister.

Nous remercions plutôt M. Ferland de ses vers si purs, si hautement inspirés, et nous le remercions surtout de contribuer si vaillamment à nationaliser notre poésie canadienne.

II

LE TERROIR (1)

M. Albert Ferland continue de chanter le Canada : on ne saurait accorder sa lyre à des inspirations plus généreuses. Le poète a publié il y a quelques semaines, le livre deuxième de son épopée lyrique ; et ce livre est intitulé : *Le Terroir*, et il est fort délicatement illustré par l'auteur.

(1) *Le Canada chanté. Le Terroir*. Montréal, 1909. M. Ferland a publié depuis une troisième partie du *Canada chanté* : *l'Ame des Bois* (1909).

Le premier livre avait pour titre: " Les Horizons ". Et l'on s'y efforçait de dessiner aux regards la ligne fuyante de nos grands horizons canadiens.

On retrouve dans *Le Terroir* les mêmes qualités de finesse et d'élégance qu'il y a dans "Les Horizons". M. Ferland est un délicat ; il a horreur de la platitude, et il cherche toujours à donner à sa pensée, ou plutôt à sa vision, une forme pittoresque.

Entendez l'" espoir " du Nord, l'invocation au Soleil :

Soleil ! reviens chasser les neiges de chez nous !
Splendide et généreux, délivre l'eau des fleuves ;
Fais l'air tiède, les ruisseaux clairs, les terrains mous.
Aux prés le bouton d'or, aux bois les feuilles neuves !

La Terre canadienne a soif des grands matins.
Bon Soleil, le sais-tu, c'est l'heure printanière !
L'érable a son amour, et, sur les monts, les pins
De leurs bras ténébreux appellent la lumière.

M. Ferland n'aime pas les couleurs voyantes et criardes. Son pinceau est discret, il dessine plutôt qu'il ne peint. Mais il lui suffit d'une touche légère pour mettre sur le tableau la nuance choisie :

Les pins ! Le mont s'emplit de leur nuit verte.

Et M. Ferland aime faire chanter les arbres, et les faire se profiler dans ses strophes. Peut-être que dans cette plaquette qu'il vient de nous donner, il aurait pu davantage chanter la bonne terre, le sol, ce que le

titre de son recueil nous annonce : *le terroir*. Il n'y a que dix pièces assez courtes, dans ces pages éditées avec luxe et avec art. Et l'on aimerait que ces dix chansons du poète célébrent plus précisément et plus profondément le sol natal. M. Ferland ne fait que l'effleurer ; il n'en respire que de légers parfums. Il s'enfuit aussitôt dans la lumière où vers les horizons. Et l'on ne voit pas toujours bien comment quelques pièces du *Terroir*, et par exemple, "Soir pourpre", ne conviendrait pas tout aussi bien ou mieux au premier recueil.

Nous souhaitons que la muse du *Canada chanté* se pose plus longuement sur les choses, qu'elle en reçoive une inspiration plus attachante et plus variée.

Il arrive à M. Ferland de revenir souvent sur les mêmes impressions et sur les mêmes images ; et ces répétitions que l'on ne remarquerait pas dans un volume de poésie un peu considérable, deviennent trop visibles dans un fascicule qui ne contient que quelques pièces.

Les deux derniers chants du *Terroir* sont des hymnes qui attristent. C'est la Patrie qui dit au Poète :

Poète, mon enfant, tu me chantes en vain.
Je suis la Terre ingrate où rêva Crémazie.
Célèbre si tu veux ma grave poésie,
Mais pour toi, mon enfant, je n'aurai pas de pain !

Et c'est le Poète qui répond à la Patrie :

Patrie ! oui, ton enfant chantera ta beauté !
Toi qui ne m'aimes pas, sois pour moi vénérable,
Ceux qui sont morts pour toi m'ont légué leur fierté,
Et me disent d'aimer la Terre de l'érable !

Tâchons que la patrie canadienne ne parle plus ainsi à ses poètes. Qu'elle fasse vivre ceux qui la chantent ! Et M. Ferland continuera de célébrer la Patrie : la patrie qui l'aime, quoi qu'il dise, la patrie qui avec ses feuilles d'érable tressera toujours des couronnes sur le front de ceux qui l'honorent.

LES PHASES

par GUY DELAHAYE(1)

M. Guy Delahaye vient de publier un volume de poésie qui est vivement discuté. Les *Phases* sont une œuvre nouvelle — je veux dire qu'il n'en est pas de pareille encore — dans la littérature canadienne. Et l'apparition de ce recueil serait donc une date dans l'histoire de notre poésie. Seulement plusieurs veulent marquer d'une boule noire le jour où naquirent les *Phases*.

Reconnaissons d'abord que le livre est d'un poète, et d'un poète véritable. M. Delahaye a écrit de très beaux vers, qui sont pleins de visions intenses, où l'image est souvent neuve, où l'expression est pénétrante et fine. Chez lui l'émotion est profonde, elle est personnelle, elle trouve souvent pour se traduire une forme originale et belle.

Mais ajoutons tout de suite que M. Delahaye a aussi écrit des vers qui sont obscurs, et même inintelligibles ; et que, de ces vers, il y en a trop dans son recueil, non pas à toutes les pages, car il y a beaucoup de pages blanches dans ce livre, mais presque à chaque tryptique qui se développe. Il y a même des tryp-

(1) In-12. 146 pages, chez C. Déom, libraire-éditeur, Montréal, 1910.

tiques complets que j'avoue ne pas comprendre assez pour les juger, ou qui me sont assez incompréhensibles pour que je ne me plaise nullement à leur lecture. Seulement, je dois vous avertir que l'auteur est volontairement obscur, qu'il n'acceptera pas qu'on lui reproche d'avoir fait ce que précisément il a voulu faire : M. Guy Delahaye est un symboliste.

Quoi qu'en puisse dire l'auteur des *Phases*, il appartient bien, ou il se rattache visiblement à l'école incomprise qui a voulu renouveler la poésie française vers la fin du siècle dernier. Si Paul Verlaine, Jean Moréas, Francis Viélé-Griffin n'avaient pas écrit leurs œuvres, nous n'aurions pas les *Phases* de M. Guy Delahaye; et si nous rapprochons ce nom de tels noms, ce n'est pas pour le mesurer sur eux, mais c'est pour marquer seulement la filiation de l'œuvre qu'il représente.

Jusqu'ici la poésie canadienne avait à peu près échappé à l'influence des symbolistes : Émile Nelligan seul avait laissé passer dans ses strophes l'inspiration inquiète, souvent malade, de tels maîtres. M. Delahaye renchérit, et nous croyons vraiment qu'il fait œuvre vaine et dangereuse. Nos poètes canadiens ont autre chose à faire, pour enrichir notre Parnasse, que de nous donner de semblables imitations.

Au reste, l'on sait que les symbolistes ne furent guère admirés que par eux-mêmes, et qu'il parut évi-

dent qu'ils compromettaient ces dons de clarté, de limpidité, de sincérité lucide qui sont l'apanage de l'esprit français. Le sentiment, le rêve, le mystère, le symbole ont leur place large dans la poésie, à la condition qu'ils restent toujours intelligibles au lecteur, et pleinement, et facilement intelligibles. Nous n'aimons pas à nous torturer pour découvrir des "aspects d'émotions", des formes de rêves que nous ne sommes pas même sûrs de bien comprendre.

Le recueil de M. Delahaye se compose de tryptiques où le chiffre trois joue un grand rôle. La pièce a trois strophes, chaque strophe a trois vers, chaque vers a neuf pieds, et il arrive souvent que les vers des tercets soient trimètres ; et les neuf vers de neuf pieds sont établis sur trois rimes. Les pièces, rattachées par le fil subtil des pensées de l'auteur, vont trois par trois, et forment la série des tryptiques. La dernière partie, "Poèmes corps et âmes", est formée de sonnets distribués en tryptiques. L'alexandrin y reprend ses droits.

Je déclare n'avoir pas toujours aperçu l'unité du tryptique, je veux dire la pensée de fond, sourde, constante, qui explique et relie les parties du tryptique. Je ne sais même pas pourquoi tous ces tryptiques sont groupés sous le titre collectif : *Les Phases*. Il y a là un symbole qui m'échappe.

Le vocabulaire de M. Delahaye est bien propre à nous dérouter souvent : non pas tant par le néolo-

gisme qui s'y rencontre — je n'ose citer à mon tour " vampirode " — que par les alliances de mots qui étonnent, qui déconcertent. Notre esprit français n'est pas habitué à ces façons d'écrire ; il ne s'y habituera jamais. Qu'on appelle cela, si l'on veut, de l'entêtement à ne pas vouloir comprendre : tout le monde reconnaît dans cet entêtement ce souci de la clarté qui est une vertu essentielle du génie de notre race.

M. Delahaye sait bien lui-même rendre une pensée concise en un vers très intelligible, et fort agréable. Nous avons rencontré dans *Les Phases* plus d'une pièce où le symbole est transparent, gracieux, vraiment poétique. Et par exemple: " Jets de sagesse ". Il s'agit d'un vieillard qui se convertit et prie aux pieds de la Vierge.

Son œil plonge en arrière, au temps lointain des lys,
Et son front resplendit sous le baiser des cierges.

.....

L'ange atteint chaque erreur d'une invisible faux,
Puis, sur cette ruine où la grâce déferle,
Brillent les bons vouloirs en chapelets de perles.

Entendez cet " air de glas " dédié aux mères :

Coups d'ailes que donne le métal
A la prière de ceux qui pleurent,
Les bourdons frappent d'un son brutal

Les airs se brisant comme un crystal ;
Puis, tel le souffle de ceux qui meurent
Pures de la pureté d'antan,

Les ondulations en montant,
Se raidissent, retombent, s'effleurent,
Et bientôt s'endorment en chantant.

Il y a là, avec une faute de syntaxe — mais les symbolistes maltraitent irrespectueusement la grammaire — des visions et des harmonies qui sont d'un poète.

Nous pourrions extraire, de multiples endroits du recueil, des vers bien faits, très harmonieux, très significatifs, qui nous font regretter que le poète ait si souvent visé le symbole laborieux et obscur. Aussi avons-nous l'espoir que M. Guy Delahaye, prenant mieux conscience de son talent, l'orientera plus sûrement, et l'appliquera à des formes d'art qui, pour être traditionnelles, n'en sont pas moins capables d'exprimer tout le rêve de son esprit.

Il vaut la peine que ce poète nouveau travaille selon des méthodes conformes à notre génie français : il y a chez lui les ressources et la vigueur d'un beau talent.

LES CHEMINS DE L'ÂME (1)

PAR ENGLEBERT GALLÈZE

J'ai sous les yeux quelques-uns des vers les plus agréables, et très probablement les plus remplis de sens, que l'on ait écrits, en ces dernières années, à Montréal. Ce livre de cent douze pages s'appelle : *Les Chemins de l'Âme*. C'est un petit livre qui renferme beaucoup de choses. Et il n'est pas banal de pouvoir affirmer cela d'un recueil de poésies.

Le titre, très psychologique, ne s'ajuste peut-être pas très bien aux premiers poèmes : encore qu'il soit possible d'établir entre eux un rapport certain ; mais comme il sied aux dernières pièces, où l'âme vraiment nous conduit en ses voies profondes, mystérieuses !

Le recueil se divise en trois parties selon que sur cette route des âmes vous cueillez des roses, vous rencontrez des chardons, ou vous vous piquez aux épines. Englebert Gallèze a trouvé dix-sept roses sur son chemin et dix-sept épines, naturellement ; il n'a vu que deux chardons : de quoi l'on serait tenté de le féliciter, si les épines, déjà, n'étaient si aiguës.

(1) In 12, 112 pages, chez Daoust et Tremblay, Montréal, 1910. Sous le nom de plume d'Englebert Gallèze se cachait le nom bien connu maintenant de M. Lionel Léveillé, qui a publié en 1913 un autre recueil : *La Claire Fontaine*.

Mais laissons le symbolisme des titres et des subdivisions pour entrer en pleine réalité poétique.

M. Albert Ferland, qui a fait la préface des *Chemins de l'Âme*, m'écrivait l'autre jour, en me présentant son filleul : " Quand vous aurez lu " *Semence* ", " *Terre canadienne* ", " *le Galant* ", " *les Boulés* ", " *Derniers Sacrements* ", et " *les Clochers* " vous saurez que l'auteur, M. Lionel Léveillé (Englebert Gallèze), est un vrai poète du terroir."

J'ai lu ces pièces, et je conviens que peu de poètes canadiens ont aussi bien que celui-ci fait sortir de la bonne terre de nos traditions de fraîches fleurs de poésie.

Nos traditions, notre foi vive, la simplicité franche de nos m  eurs, voilà bien, certes, les premières floraisons de la terre et de la vie canadiennes, celles qu'ici l'on a soigneusement réunies en une gerbe rustique et odorante. Le vrai chemin de notre   me, c'est celui-là : le chemin des bonnes et saines traditions qu'ont suivies nos pères, et par où il faut souhaiter que passeront tous les fils.

Sur ce chemin, d'ailleurs, on s'amuse. Voyez le " galant ", qui s'y promène en " buggy ", et s'en va voir sa blonde.

Dans son " *buggy* " neuf, planté droit,
 Il trône, content comme un roi,
 Un beau sourire sur la bouche.
 Baptiste et Joson, ses rivaux,
 Ne feront plus tant " *leurs* " farauds,
 Avec leurs petites barouches.

.....

Partout les cris-cris des grillons
Se répondent dans le gazon,
Mais Pierrot n'est pas un poète ;
De rêver il n'a pas le temps :
Toutes les splendeurs du printemps,
Qu'est-ce, à côté de Simonette ?

Dans le même ton badin, et populaire, et avec des vocables dérobés aux lèvres de nos rudes "habitants", sont décrits et racontés "les Boulés", ces gaillards que l'on rencontre un peu partout dans nos campagnes, qui ne se laissent pas "embarquer sur la cheville", et dont les gros poings "cognent comme de lourds marteaux".

Mais c'est peut-être dans les "Derniers sacrements" et dans "les Clochers" que M. Englebort Gallèze a le plus délicatement et le plus vivement donné aux lecteurs la sensation de la vie canadienne. Il faut que vous lisiez ces deux pièces.

L'auteur, au reste, n'a pas que le don de voir les choses en leurs aspects extérieurs, et de les décrire. La conversation des bonnes gens le fait songer ; sous l'écorce de leur parler rude, il découvre l'idée naïve, et le symbole attendrissant ; de la bonne terre, il fait monter, avec l'herbe et les blés, le rêve du poète qui s'épand sur les choses. Pendant qu'"au revers du fossé qui ceinture leurs champs", les graves paysans jasant, parlent de soleil, de pluie, de semences et

de moissons, le poète pense à d'autres germinations mystérieuses qui se font au sol aride ou fertile des consciences, et il se justifie d'en occuper son esprit.

Tendresses, aux versants des heures dépensées,
Semences de vertus, de force ou de pensées,
Fragments de notre vie aux brins d'herbes pareils,
Dont l'espoir est la pluie et l'amour le soleil,
Quand de votre destin fragile il s'inquiète,
Faut-il taxer d'enfant frivole le poète ?

Non, le poète n'est pas un frivole amuseur. Il est un guérisseur d'âmes, un "médecin de chimères". Aux rêves d'or il met des ailes ; et pour ceux qui s'obstinent dans la noire et nue tristesse, il refait des jardins de roses avec des strophes et des mots.

*
* *

Il est peut-être assez difficile d'apercevoir toujours la différence qu'il y a entre les roses et les épines de M. Englebert Gallèze. Ce n'est pas, assurément, que, dans la nature, les roses ressemblent aux épines. Mais, vous savez, parfois on pense cueillir une rose, et l'on se blesse à une épine. Et la rose ne va pas sans ses épines. Et elle sera toujours factice, contre nature, la séparation des roses et de leurs épines.

Je me demande, d'ailleurs, pourquoi, en bonne vérité, M. Englebert Gallèze a mis, dans son recueil, les "vieux garçons" parmi les roses ? C'est sans doute, me répondra-t-il, parce qu'ils y vont.

Vieux garçons légers ou moroses,
Sur l'anémone et sur les roses,
Vous butinez sans les cueillir.

Mais le poète les tance de bonne façon, les vieux garçons, et il leur jette à la face une gerbe d'épines. Le poète s'est même ravisé. Qu'est-ce, en effet, dans les "Épines" que le poème des "Regrets", sinon la plainte amère d'un garçon vieux et désabusé ?

Oserai-je le dire à M. Englebort Gallèze ? Si bonnes, si parfumées des âcres senteurs du terroir, que soient ses roses, j'ai autant aimé, peut-être plus aimé — il est si difficile parfois de définir ses préférences — les épines.

Les roses, elles sont au bord des plates-bandes, où d'une main distraite vous les caressez; les chardons, — il n'y en a que deux, dans ce recueil : le riche, gras, satisfait, égoïste, et l'histriion viveur qui ne sait que rire ou ricaner — les chardons vous les rencontrez le long des routes, où vous les pouvez presque toujours éviter, où vous pouvez toujours les dédaigner ; les épines, elles, sont au cœur de l'homme, elles en traversent la chair palpitante, et pour cela seul, et mieux que tout ce qui est extérieur, — mieux que tout ce qui est en plates-bandes ou sur les chemins, — elles intéressent l'homme lui-même. Les épines : c'est une âme qui se découvre, qui se montre au soleil dur de l'épreuve, et fait voir les piqûres profondes que lui a faites la vie. Et rien n'attache plus une âme qu'une

autre âme, celle-ci fut-elle toute de larmes baignée et pétrie.

C'est presque l'histoire complète des âmes qui souffrent que condense en quelques pages M. Englebert Gallèze. Et l'on achève cette lecture avec l'impression que notre vie est hérissée vraiment de beaucoup de pointes vives et cruelles.

Par exemple, est-ce bien l'homme que le poète a voulu personnifier dans ce rêveur qu'il a si fortement dessiné ? a-t-il voulu définir la vie par tant de désillusions ? Ce rêveur, à qui les bois donnaient leurs ombrages et les fleurs leurs parfums, tout heureux de résider dans la lumière et de vivre de chansons, devant qui se dresse un jour le spectre de la réalité décevante, et à qui le spectre livide commande de marcher toujours, de ne s'arrêter jamais, écrasé sous le fardeau de vivre ; cet homme dont un éclair d'amour vient un moment ensoleiller la route, qui rêve encore de bonheur, mais dont le songe est bien vite dissipé par les souffles impurs de la vie ; ce rêveur, cet homme, est-ce bien l'homme lui-même, enivrant de joie sa jeunesse, brisé ensuite par la souffrance, se ressaisissant un moment aux espérances du foyer, pour retomber encore sous le poids de l'existence meurtrière ? Si l'homme, c'est cela, M. Englebert Gallèze est un pessimiste. Le pessimisme, d'ailleurs, souffle en rafales sur ces *Chemins de l'Ame*. C'est lui qui y roule les strophes angoissantes de la

“ Douleur ”. Entendez plutôt ce qu'est devenu l'Éden après la malédiction.

Un firmament d'airain pesait sur la nature,
 Un âpre vent de feu brûlait la glèbe dure,
 Promenant par les airs le désolant murmure
 Des êtres consternés d'effroi.

.....

Et le spectre indiquait du doigt la sombre route
 Où les pâles humains, comme un peuple en déroute
 Que traque un guerrier triomphant,
 Doivent marcher toujours, ployés sous l'anathème,
 Toujours gémir, pleurer jusqu'à l'heure suprême
 Où mourra le dernier enfant.

C'est que la faute originelle a mis en l'homme un insondable mystère. Pascal a essayé un jour de dire, d'opposer en violents contrastes les grandeurs et les petitesse de l'homme : tout ce qui fait le tourment de la conscience jamais satisfaite. M. Englebert Gallèze a écrit sur ce thème les vers les plus solides, les plus graves, les plus significatifs de son recueil.

L'erreur, c'est nous : mélange d'ombre et de lumière ;
 Bonté sainte en l'instinct bestial prisonnière ;
 Volonté mue au gré des sens capricieux ;
 Justice tâtonnante, un bandeau sur les yeux ;
 Somnambule qui parle et s'émeut dans un songe.
 Vérité qu'assombrit un voile de mensonge.
 L'erreur, c'est d'être, ainsi qu'un dieu dans un enfer,
 Une âme de clarté murée en de la chair,
 Et d'aller, sans repos, d'une course inféconde,
 Recherchant l'infini partout, en ce bas monde.

Et le poète continue ainsi, décrivant les efforts de l'âme se heurtant aux murs de sa prison, ne s'élançant toujours que pour retomber dans le mystère. Pièce très forte, d'une profonde philosophie, saine, puisqu'elle conduit enfin vers la grande lumière de Dieu.

Je vous laisse le soin de juger si " Rêve obstiné " et " Tristesse d'automne " sont vraiment, ou beaucoup inférieurs à cette très belle envolée du poète. Et je vous prie, avant de finir, de n'être pas trop sévère pour le pessimisme de notre philosophe. Ce pessimisme provient sans doute de ce que, dans ce livre, toutes les épines sont ensemble. Il n'y a qu'à retourner aux roses pour retrouver la joie de vivre.

Et il faut conclure que M. Englebert Gallèze est un poète, et qu'il se doit à lui-même de continuer la tâche si bien commencée. Par le travail constant, il enrichira davantage ses pensées et ses impressions d'artiste ; il corrigera certaines inhabiletés que l'on remarque dans ses vers : tours obscurs, constructions tourmentées, inversions violentes.

M. Albert Ferland — qui est lui-même poète, et le poète de nos bois et de nos montagnes — invite son ami à rester fidèle au sol natal ; nous faisons nôtres les derniers mots de sa préface :

“ Célèbre ta Laurentie. L'âme que tu as te vient d'elle . . . Trouve encore dans ton cœur si canadien des mots sincères et vibrants pour célébrer sa beauté. Sois fidèle à ta Laurentie, fais-lui hommage de tes plus nobles pensées, et ton nom, comme une louange, sera doux à dire dans la terre canadienne.”

HEURES POÉTIQUES (1)

Par JACQUELIN

La récolte des vers a été bonne cet automne ; septembre a fait mûrir les strophes. Je vous parlais, l'autre jour, des *Chemins de l'Âme*, d'Englebert Gallèze, coup d'essai fort heureux d'un jeune poète ; et je dois vous présenter aujourd'hui un autre recueil. C'est une âme très sensible, très délicate, peu profonde, d'une légèreté fort aimable qui nous l'a donné.

*
* *

Jacquelin, l'auteur des *Heures poétiques*, est tout jeune. J'ai cru voir dans le mauvais portrait qu'en donnait l'autre jour *La Patrie* — *La Patrie* comme *L'Action Sociale* fait quelquefois de mauvais portraits — j'ai cru voir s'enrouler autour de sa taille une ceinture d'écolier. Jacquelin est donc un écolier qui fait des vers : de quoi il faut le féliciter. Il faut toujours féliciter ceux qui se développent dans le sens de leurs talents. C'est peut-être regrettable que l'on

(1) In-12. 118 pages, Victoriaville, 1910. Jacquelin (M. Alphonse Désilets) s'est depuis révélé sous son vrai nom, en publiant en 1913 un nouveau recueil: *Mon Pays, Mes Amours*, et en 1922, *Dans la Brise du Terroir*.

ait le talent de faire des vers ; mais il faut que l'on fasse des vers lorsque, comme Jacquelin, l'on entend chanter à son oreille l'oiseau bleu de la poésie.

Jacquelin est symboliste : pas à la manière de Guy Delahaye, un autre jeune, dont la forte inspiration est souvent obscure, mais il est un peu symboliste, tout de même. Il fait du symbolisme quand il analyse ses états d'âme, et non pas, ou très peu, quand il écrit ses vers. Il voit en couleur les heures où son âme déploie les ailes du rêve. Il y en a de blondes, il y en a de bleues, il y en a de brunes, et il y en a de blanches.

Fantaisie que tout cela, direz-vous ; extravagance de poète ! — Non pas, lisez les vers de Jacquelin, et vous verrez qu'il a déjà compté dans sa jeune existence des heures qui étaient joyeusement blondes, tendrement bleues, tristement brunes, pieusement blanches.

“Heures blondes.” C'est l'heure des étés finissants, des automnes qui commencent ; l'heure des foins mûrs, des blés dorés, des moissons couchées en javelles ; c'est l'heure où l'âme du poète est aux champs et cueille avec les épis l'inspiration et la joie. L'air salubre des campagnes de Victoriaville et d'Arthabaska circule à travers ces premières pièces du recueil. L'on voit les scènes blondes des gais travailleurs, et l'on respire les blonds parfums du chaume et de l'andain.

Les gars aux chemises de laine,
Et la fourche de frêne au poing,
Ouvrent l'andain, d'où le sainfoin
Exhale sa champêtre haleine...

Les chars que promènent les bœufs
S'emplissent vite de foins neufs
Que foulent en chantant les filles.

Et les vieux, seuls près des ruisseaux,
Font retentir dans les roseaux
La chanson claire des faucilles.

Il y a beaucoup de vers aussi gentils dans les "Heures blondes" : tels ceux de la "Chanson des épis", et des "Splendeurs du soir". Il y en a qui sont un peu faibles, ou ternes : tels ceux où le poète chante les "Andains", et ceux-là, de valeur inégale, de la "Bonne semence".

"Heures bleues." — C'est l'heure des rêveries, des méditations vespérales, des tendresses mièvres ; c'est l'air des clairs de lune. Jacquelin aime beaucoup les crépuscules, les soirs étoilés, la gaze légère des vapeurs, et la grande mère d'azur. Il aime surtout la lune.

Et j'ai soupé, ce soir,
D'une tranche de lune
Tout seul, sur cette dune
Où je venais m'asseoir...

Et quand on a mangé la lune, l'on doit ensuite rêver, et l'on fait des songes bleus...

Je me souviens qu'un jour M. Faguet nous disait, dans une de ces leçons sur la poésie française, qu'il serait curieux de relever, de colliger, de rassembler tout ce que les poètes ont dit de la lune, et de montrer l'influence de la lune sur les poètes. Si jamais cette enquête se fait, il faudra descendre dans l'histoire de la poésie jusqu'à Jacquelin. Jacquelin a été, dès ses premières heures poétiques, obsédé par la lune. Mais Jacquelin est encore jeune et tendre ; il finira bien par changer de planète.

“Heures brunes.”—C'est l'heure triste des automnes qui finissent, c'est l'heure des feuilles mortes, l'heure où les arbres se dépouillent, où les forêts se dépeuplent, où les flots ternes roulent plus lourdement.

C'est l'heure où les couleurs sombres se répandent sur toutes choses, et où le soir, l'on se rassemble autour du poêle pour entendre les longs récits :

C'est le temps des fruits mûrs,
Des blés-d'Inde et des prunes,
Et les fumeurs, aux murs,
Pendent des feuilles brunes.

Autour du feu, le soir,
Inoubliables veilles,
En rond, l'on vient s'asseoir
Pour écouter les vieilles . . .

L'heure brune, c'est l'heure de novembre, où le vent souffle parfois en rafale, et nous apporte la plainte des morts. C'est l'heure où les cloches sonnent

l'agonie, et nous font penser à ceux qui reposent au cimetière. C'est l'heure où l'âme attristée, toute pleine de deuils inconsolés, se fait elle-même toute semblable au " champ des morts ". Jacquelin a fort bien dit cela dans une des meilleures pièces de son menu recueil, pièce qu'il faut lire tout entière.

Mon âme froide et désolée
 Ressemble au cimetière ancien
 Où chaque soir, la Douleur vient
 Gémir, assise au mausolée. . .

"Heures blanches."—"Ilneige, neige, neige encore."
 C'est tout blanc, et tout est blanc. Tout est pur aussi; et l'on entend passer souvent à travers les pages des " Heures blanches " des cantiques de Noël: " Rondel de Noël " est fort aimable et suave ; " Crèches d'Antan " font presque pleurer :

Toutes ces blanches choses,
 Ces fleurs, ces rubans roses,
 Ces frimats scintillants,
 C'étaient nos jeunes âmes,
 Pour lui pleines de flammes,
 Qu'ont vu mourir les ans !

Mais l'heure blanche, c'est aussi l'heure des courses rapides, joyeuses, froides, au son des grelots ;

Sur les chemins blancs et poudreux,
 En ritournelles
 Sempiternelles,
 Chantonnent les grelots frileux. . .

Quand passent, par joyeuses bandes,
 Les gais noceurs
 Et les danseurs,
 Les grelots font des sarabandes. . .

Voilà comme rime Jacquelin, très facilement et allègrement, et comme il voit la couleur de ses impressions poétiques, déterminées par la couleur des choses.

Il y a, semble-t-il, dans sa poésie beaucoup de souvenirs de lecture : ce qu'il ne faut pas lui rigoureusement reprocher, l'homme commençant toujours par imiter quelqu'un. Nous lui ferons plutôt observer que sa poésie, à peu près toute en images et en sentiments, n'enferme pas assez d'idées. Il y a souvent peu de substance dans ces strophes qu'un souffle léger pourrait emporter au ciel bleu. Mais Jacquelin a vingt ans ; on vient de m'assurer qu'il est écolier ; il doit donc étudier ; il étudiera beaucoup, et sérieusement. Dans cette excellente maison de Nicolet où il est philosophe, dans ce Séminaire entouré de bocages pittoresques, de forêts où les sentiers s'enlacent si mystérieusement sous les arbres qu'il n'est pas surprenant que de jeunes rimeurs s'y mêlent aux oiseaux, dans cet Éden de verdure où la poésie sourit à la science, Jacquelin apprendra, il a déjà appris de ses maîtres que si les grandes pensées viennent du cœur, elles viennent aussi de têtes fortes et bien meublées. Il acceptera cette vérité, et il justifiera bientôt les joyeuses espérances que si tôt il nous donne.

FLEURS SAUVAGES (1)

par ATALA

PRO ARIS ET FOCIS (2)

par M. L.-J. DOUCET

Je termine aujourd'hui la cueillette de nos strophes d'automne. Nous lions la gerbe avec les *Fleurs sauvages* d'Atala, et les *Poésies religieuses et patriotiques*, de M. Louis-Joseph Doucet.

*

* *

Parlons d'abord des *Fleurs sauvages* d'Atala. Que pouvait rapporter de ses courses, Atala, si ce n'est des fleurs sauvages ? Et vous croyez donc que son petit livre est tout plein des âcres parfums de la forêt vierge. Vous vous trompez. Ces fleurs sauvages se sont épanouies en pleine civilisation, à Montréal même, je pense ; peut-être sur un balcon de la rue Saint-Denis. Ce sont des impressions de ville et des souvenirs de campagne ; ce sont des émois de l'âme, et des rêveries mièvres.

(1) In-12 fantaisie, 68 pages. Beauchemin, Montréal, 1910.

(2) Plaquette in-4, 34 pages. Yon, Montréal, 1910.

Mon cœur est un oiseau meurtri
Souffrant encore de sa blessure. . .

Ainsi débutent les chants d'Atala, sur ce ton romantique. A coup sûr, Atala a reçu d'autres leçons que celles de Chactas ; elle fut l'élève attentive de celui qui a célébré son nom, l'illustre désabusé de Saint-Malo.

N'est-ce pas une conception que n'eût pas désavouée l'auteur de *René*, que cette petite pièce qui a pour titre " Idéales Sympathies ", l'une des plus délicates de tout le recueil ? C'est le Rêve qui s'envole au ciel bleu, dédaigneux de la terre où s'agitent les hommes. Le bonheur doit se trouver là, dans ce " stellaire Éden " ; là, le Rêve portera facilement jusqu'à Dieu ses chants et ses désirs : loin de lui, désormais, la terre des déceptions !

Je ne descendrai plus dans ce pays de fleurs
Où des papillons fous chagrinent tant les roses ;
Les perles de l'azur ne troublent pas les cœurs,
Et les rayons du ciel ont la pitié des choses.

Mais soudain le Rêve entend monter de la terre des sanglots. Il n'y tient plus. Vers cette souffrance il dirige son vol. " Dans un buisson fleuri que longe un sentier vert ", il trouve la Douleur éperdue :

La solitude est chère à qui voudrait pleurer ;
Les regards indiscrets intimident les larmes.

Le Rêve vient donc à la Douleur solitaire ; il la touche de son aile ; elle s'éprend de lui ; il s'éprend d'elle.

Et depuis lors, on voit dans toute solitude
Que le Rêve exilé recherche tristement
Une nymphe songeuse ; et sa morne attitude
Dit que c'est la Douleur qui l'appelle et l'attend.

Voilà comment Atala est bien la sœur de René, voilà comme ses strophes se remplissent parfois de mélancolie et s'échappent en accents émus de l'âme féminine qui les chante.

Grâces légères, fines, parfois vaporeuses : ce sont quelques-unes des qualités — parfois poussées jusqu'au défaut—que l'on aime à reconnaître dans les chansons d'Atala et dans ses " fleurs sauvages ". Le parfum qui se dégage de cette gerbe est sain, délicat, mais le bouquet en est parfois trop subtil, trop volatilisé. Il n'y a pas toujours assez de pensées, ni assez de choses dans ces vers. Il arrive que la pièce se prolonge alors même que l'idée s'arrête, ou que la substance en est épuisée. Plus de sobriété au bout de cette plume la ferait plus vigoureuse et plus aiguë.

Voyez comme le vers se développe avec aisance, quand il est porté par un sentiment puissant, celui des affections que l'on garde à la terre natale. Atala — Mademoiselle Valois — je ne fais pas d'indiscrétion en vous livrant son nom véritable, puisqu'elle-même le dit à M. du Roure, dans la pièce finale du recueil,—

Mlle Valois a des parents et des amis à Vaudreuil. Et sa grande joie serait de vivre avec eux au pays de son enfance.

Vivre son existence auprès des cœurs qu'on aime,
 Et non loin du clocher où sonna son baptême;
 Noyer tous ses soucis dans le grand lac profond
 Qui nous sourit quand même, ayant sa lie au fond;
 Revivre ses bonheurs dans leurs rayons d'aurore,
 Loin du souffle méchant qui nous les décolore;
 Puis s'endormir un jour au doux chant des oiseaux,
 Qui bercent leurs amours à l'ombre des rameaux...

Souhaitons qu'Atala ait toujours des émotions profondes à traduire et qu'elle s'applique à condenser sa pensée, à fortifier la trame de ses vers. Il n'y aura plus alors, dans les recueils qu'elle nous donnera, de pièces trop inconsistantes, trop vagues ou ternes, ou obscures. Souhaitons aussi que le typographe fasse, comme il convient, la ponctuation des strophes et qu'il n'échappe à l'auteur aucune phrase dont la construction laisse rêveurs les grammairiens qui lisent des vers.

*
* *

M. Doucet, lui, chante le Christ, la religion, la patrie. Ce sont là de beaux et larges thèmes pour un poète chrétien. Le Congrès eucharistique de Montréal nous a valu la pièce principale de son recueil. Ce Congrès ne pouvait ne pas faire surgir toute une floraison poétique. Déjà M. Albert Ferland avait

célébré en vers la " Fête du Christ à Ville-Marie " ; M. Doucet écrit l'" Ode au Christ " ; et il l'accompagne, dans la plaquette de trente-deux pages qu'il a publiée, de pièces composées au hasard des circonstances et de l'inspiration, sur des sujets religieux ou patriotiques.

Disons tout de suite que la manière de M. Doucet n'est pas celle de M. Ferland. Elle ne lui ressemble pas du tout. M. Ferland est un artiste scrupuleux ; il cisèle son vers ; il le veut très doux, très bien sonnant, délicat ; il donne à cela presque trop de soin, puisque parfois il oublie de mettre en ses hémistiches l'idée forte, nouvelle, qu'on attend. M. Doucet s'efforce bien de polir sa strophe ; il essaie de la faire briller du reflet métallique, mais il n'y réussit pas autant. Le plus souvent le vers reste rugueux, dur à l'oreille aussi bien qu'à l'œil, et terne.

On l'a déjà, je crois, reproché à M. Doucet. Car M. Doucet est un laborieux, et deux fois avant le dernier automne il avait publié des recueils où s'enfermait tout son effort, où se traduisait son inspiration. *La Chanson du Passant*, et la *Jonchée nouvelle* nous révèlent de belles qualités, mêlées de ces défauts qu'il n'a pu encore tout à fait éliminer. Il manque à ce poète la facilité, la grâce, l'harmonie qui enchantent l'oreille ou l'esprit. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne trouve jamais cela chez M. Doucet. Cela s'y

trouve souvent, mais pas aussi assidûment qu'on le souhaiterait.

L' "*Ode au Christ*", qui est la pièce de résistance du dernier recueil *Pro aris et focis*, est d'une inspiration un peu embarrassée; on y rencontre des pensées heureuses, et parfois des visions de poète; mais cette ode n'a pas, en général, l'allure fière, dégagée, triomphante que l'on imagine qu'elle devrait avoir. La strophe a parfois de l'envergure; mais elle ne s'élève pas, retenue au sol par le prosaïsme dont elle se charge.

Et voilà bien, il me semble, le défaut capital de M. Doucet, celui qu'il veut corriger, et qui va s'atténuant, mais qui trop souvent se glisse encore en ses meilleurs poèmes. Le prosaïsme est l'ennemi du rythme; il alourdit les cadences; il fait se traîner des couplets; il met du plomb dans l'aile des hémistiches.

Voyez comme le vers prosaïque ternit les plus belles images. M. Doucet dit au Christ :

Sur votre front divin l'épine resplendit

Et ce vers est très beau; et il est plein de sens, mais le poète gâte l'antithèse brillante qu'enferme le dernier hémistiche, en ajoutant :

L'épine et la gloire ont une union étroite

Ce qui est affreux comme vers et comme prose.

Il semble, d'ailleurs, que M. Doucet manie plus aisément le vers rapide de huit syllabes. " Petits oiseaux, chantez," est une jolie pièce. Les " Pensées évangéliques ", sont sérieuses sans être lourdes. " Nuit de Noël " est fort agréable à lire.

Il arrive cependant que l'alexandrin de M. Doucet s'enlève assez prestement ; c'est lorsqu'il est porté par un large souffle, lorsqu'il jaillit d'émotions fortes, de souvenirs ardents. " La Cloche du vieux Collège " de Joliette a inspiré à celui qu'elle appela tant de fois aux labeurs et aux joies de la vie d'écolier, des vers attendrissants, et doux.

Cette poésie a été lue par l'auteur aux fêtes jubilaires du Collège, le 23 juin dernier. Ce fut l'offrande reconnaissante d'une muse qui entendit sans doute quelquefois, avec les sons mystérieux de la cloche réglémentaire, l'appel des premières inspirations.

Les appels chantent toujours dans l'âme du poète : puisse-t-il en reproduire de mieux en mieux l'harmonie ! Puisse-t-il dans une phrase toujours correcte, claire, musicale, débarrassée d'impropriétés, traduire le rythme intérieur qui tourmente sa pensée ! M. Doucet réalisera bientôt le rêve d'or de ses plus légitimes ambitions.

CONTES DU VIEUX TEMPS (1)

par LOUIS-JOSEPH DOUCET

N'accordez pas au titre de ce livre une confiance absolue. Il y a bien des contes sous cette couverture verte ; mais il n'y a pas que cela. Et les contes qu'on y lit ne sont pas tous du vieux temps. Mais il n'est pas nécessaire qu'un livre ne contienne que des contes pour qu'il nous intéresse ; et il n'est pas indispensable que tous les contes, pour qu'ils nous émeuvent, nous reportent au temps passé.

Ce livre est donc plutôt fait de souvenirs, de récits, de méditations, de rêveries. On y trouve des histoires d'hier et des fables anciennes, des réflexions isolées, des maximes de moraliste, des dialogues et des soliloques. Le poète s'y rencontre, s'y confond avec le prosateur M. Doucet y est l'un et l'autre, tour à tour et simultanément. Il dit en prose ce que la muse lui inspire. On pense tout de suite que l'auteur des *Contes* a publié déjà *La Chanson du Passant* et *La Jonchée nouvelle*.

Mais il y a des contes, surtout, dans ce livre ; et entendez par là des récits touchants où l'auteur se plaît à narrer des accidents tristes de la vie. La série commence par l'histoire lamentable de Gilbert

et François. Ces deux enfants de Lanoraie s'en vont au bois, la veille de Noël, chercher pour la crèche de belles branches de sapin. La tempête les surprend ; ils s'égarèrent ; François est gelé à mort, pendant que le petit Gilbert, blotti dans le creux d'un arbre, réchauffé par un ourson, échappe presque miraculeusement au sort de son pauvre frère. Et ceci est un conte véridique. Il y a bien cent ans de cela, et les grand'mères de Lanoraie redisent aux enfants, pendant la nuit de Noël, la tragique aventure de Gilbert et de François.

M. Doucet la répète après elles, avec tendresse, avec compassion. Il garde au récit toute sa simplicité rustique ; et peut-être ne s'est-il pas assez préoccupé d'en alléger ici ou là la forme primitive.

Et le petit poitrinaire qui, pendant la messe de minuit, en face de la crèche qu'il a voulu revoir une fois encore, meurt dans les bras de son père ? Et la mort de Jeanne, cette pauvre orpheline, que maltraite tante Mathilde ? Et la petite martyre de Lachenaie ! Oh ! lisez "la petite martyre de Lachenaie". C'est à la page cent trente-deux, et c'est l'une des meilleures pages du recueil. Et cette page est prise à nos meilleures annales ; elle vous reporte aux temps héroïques de la colonie, aux jours de scalpes et de soudaines batailles où l'Iroquois fit chez nous tant de douloureuses victimes. M. Doucet a raconté cette lointaine histoire des noëls anciens dans une langue très bonne,

meilleure qu'une autre, assez lourde, qu'il lui arrive d'écrire quelquefois.

Il semble bien que, d'ordinaire, l'émotion patriotique met au bout de la plume de M. Doucet de petits frissons qui la font courir plus alerte, et plus vivante. L'auteur des *Contes du vieux temps* tient beaucoup à rappeler tous ces incidents obscurs de la vie des pionniers, les petites souffrances ignorées dont se composaient souvent leurs grandes douleurs. " Si les larmes, dit-il, et les agonies qui ont ému le ciel canadien, prennent trop de place dans mes contes, eh bien ! qu'on passe outre." Et lui, il continue de narrer et de s'attendrir. . .

*

* *

Mais dans ce recueil, il y a bien autre chose que ce qu'il promet : nous l'avons dit, et nous n'en avons pas fait à l'auteur un cuisant reproche. Il y a un peu de tout à côté des contes, parmi les contes, et à travers les contes. Et il y a des choses que — maintenant que nous les connaissons — nous reprocherions à M. Doucet de n'avoir pas écrites.

Par exemple, les quelques pages qui sont consacrées à Emery Desroches. Je l'avoue, et j'en suis confus, je ne savais pas qu'Emery Desroches eût existé, et j'ignorais donc qu'il y a une quinzaine d'années étudiait au Collège de Joliette un adolescent, un

poète que la mort a vite, trop tôt arraché à ses amis, à ses rêves, aux lettres canadiennes. Il est mort bien jeune, à vingt-six ans, et cependant, avant de s'en aller, il a murmuré des chants qui se sont imprimés au cœur de ses amis, et qui jaillissaient d'une âme ardente. Desroches a surtout célébré son vif et premier amour. M. Doucet cite quelques-uns de ses vers; et il les encadre dans des souvenirs tout émus; il nous fait estimer celui que sa fidélité fraternelle voudrait aujourd'hui connu et applaudi de tous. Et ici encore M. Doucet écrit en un style dont on voudrait qu'il écrivît toujours.

Mais M. Doucet est poète lui-même, et il se plaît à poser sa méditation sur les choses qui le font rêver. Il y a beaucoup de poèmes en prose dans son livre. Ces poèmes y sont aussi nombreux que les contes, et il paraît bien que l'auteur concentre sur ces pages fines, brodées, fantaisistes, ses plus grands efforts. Et, certes, il arrive parfois, il arrive à peu près toujours que le lecteur reconnaisse sous ces dentelles légères l'œuvre d'un artiste véritable. Seulement, pourquoi ne pas le dire à M. Doucet? son rêve manque souvent de précision; et si le rêve est de sa nature chose imprécise, il est pourtant nécessaire que le poète en découpe assez nettement les contours. Or, l'on sent bien, en plus d'un endroit, que M. Doucet regarde à travers ses souvenirs,— j'allais dire à travers ses yeux fermés,— une belle image, une très belle et très

brillante image, mais l'on constate aussi que son art est inférieur à ce don de voir qui l'enchanté; l'on s'aperçoit que la phrase ne rend pas assez pleinement la pensée, que le verbe trahit l'esprit. Le développement est parfois trop nébuleux, et surtout il s'avance souvent à travers des expressions impropres, quelquefois pesantes, quand il ne se heurte pas à des pensées ou à des mots qui sont de mauvais goût.

Chose curieuse, il semble parfois qu'il y ait de l'inexpérience dans ce style des *Contes du vieux temps* ; et pourtant, l'auteur écrit souvent des pages exquises. Lisez "l'Horizon". C'est un des meilleurs poèmes en prose du livre ; c'est un tableau de nature, et aussi une méditation philosophique où les mots sont aussi délicats que les pensées. Lisez les "Effets de nuit" : tableau suggestif, où les lignes s'harmonisent, où il n'y a que quelques lignes brisées.

Mais lisez donc aussi cette phrase d'"Avril" : "j'aime le printemps, parce qu'il souffle les mystérieuses tendresses des souvenirs en même temps qu'il nous jette, avec les sourires des choses renouvelées, l'ineffable aurore du grand tout qui s'éveille, pour donner aux semences la fécondité que requiert la vie de l'universel troupeau, tant que nous sommes." N'est-ce pas assez tourmenté, embarrassé, et, à la fin, obscur ?

Et cette phrase qui commence "A la claire fontaine" : "Un matin clair du mois de juin, ce sourire des

ans épandu sur le charme ensoleillé des prés et des bocages : des prés immenses ou s'étalent le thym vert et le millet soyeux ; sur le charme des bocages dont les lilas nacrés soufflent vers l'azur infini, en retour des rosées splendides, la sainte pitié des parfums." Le bon goût et la grammaire ont-ils bien là leur compte ?

Je n'insiste pas sur ces défauts; il est trop facile de s'attarder sur les défauts, et M. Doucet pourrait bien me demander pourquoi je ne cite pas plutôt tant de jolies phrases qu'il a écrites, dont il a semé les pages de son livre.

Au fait, je vous renvoie tout de suite à "Marianne s'en va-t-au moulin". C'est un commentaire de la chanson bien connue, et un commentaire spirituel, rapide. M. Doucet encadre la chanson dans un récit bien conduit. Il mêle son récit à la chanson. Sa prose traverse les couplets, et les vers viennent se loger tout naturellement dans sa prose.

"Le soleil était déjà haut dans le firmament bleu. D'un coin de sol frais hersé montaient des effluves de vie printanière, et sur la renaissance des blés en germe, dans son envol joyeux vers l'horizon prochain, l'hirondelle paraphait son énigme. La rivière serpentante et qui parfois se cache sous la broussaille, s'éveillait sur les sables argentés de la grève, près du chemin, aux grisolles de l'alouette.

“ L'ombre allongée d'un âne et de son équipage monte et descend, au gré du val et de la colline... Marianne s'en va-t-au moulin... ”

Et le conteur l'accompagne en son voyage matinal; et il surprend les pensées qu'elle roule en son esprit. Elle aime le meunier, “ fier gars, bier cambré ”, qu'elle a vu aux offices du dimanche. Le meunier galant l'accueille et s'empresse :

— Attachez donc votre âne
Par derrière le moulin.

Et le conteur, le poète décrit la prairie vermeille, l'herbe toute fraîche de rosée, et la forêt prochaine... Et pendant que Marianne regarde “ la prairie en fleurs et la rive égayée de rayons ”, le loup accourt du fond des bois :

Le loup a mangé l'âne,
Ma p'tit' manzell' Marianne,
Le loup a mangé l'âne martin
Par derrière le moulin.

*

* *

Combien de petits contes dans ce livre ont cette grâce et cette délicieuse fraîcheur ! C'est ceux-là surtout que nous voulons retenir ; et c'est pour ceux-là qu'il faut lire le recueil.

On demande aujourd'hui à nos auteurs qu'ils nationalisent leur plume, à nos professeurs, qu'ils

appliquent aux choses du pays l'attention des enfants. La plume de M. Doucet est bien naturalisée; elle est canadienne. Elle a dessiné le canevas, elle a souvent composé le modèle de narrations telles qu'il faut en donner dans les classes à des écoliers de la Nouvelle-France.

Si M. Doucet veut bien désormais être toujours égal à lui-même ; s'il veille avec un soin plus attentif au développement de sa phrase, à la propriété des termes, à la justesse des images ; si le prosateur clairvoyant veut bien toujours empêcher le poète de s'égarer, il nous reviendra bientôt avec des qualités nouvelles, avec un art plus sûr, avec des œuvres où la critique ne trouvera plus qu'à louer.

SUR LES REMPARTS (1)

Par M. L.-J. DOUCET

VERS L'IDÉAL (2)

Par M. RÉMI TREMBLAY

Voilà plus de douze mois que M. Louis-Joseph Doucet a fait entendre *Sur les Remparts* sa voix et sa lyre. M. Doucet chante volontiers depuis qu'il vit à Québec. Il y prolonge, en les multipliant, les accents dont il occupa jadis les échos de Ville-Marie.

M. Doucet a publié la *Chanson du Passant* (1908), la *Jonchée nouvelle* (1910), une *Ode au Christ* (1910). Il a ensuite essayé la prose, et écrit les *Contes du vieux temps* (1911). *Sur les Remparts* est le retour de sa muse à la poésie. C'est qu'en réalité M. Doucet souffre ou jouit du tempérament d'un poète ; il rêve et il pense, et il sent comme doivent faire les poètes. Il voit les choses à la façon des poètes. Ses recueils sont pleins de titres poétiques. Dans la table des matières de celui que nous parcourons, je lis : *Inquiétude, Contemplation, le Soleil rouge, Amour et Regret, le Vent*

(1) In-12 fantaisie, 112 pages, Québec, 1911.

(2) In-12, 352 pages, Ottawa, 1912.

du soir, le Matin, le Retour du printemps, Voix des Solitudes, Chanson de mai, Refrains d'automne, Brasier de feuilles mortes, les Algues, les Batteurs de blé, etc. Tous ces sujets annoncent la poésie large, profonde, méditative ou enthousiaste, simple ou vibrante, discrète ou parfumée des recueils romantiques.

M. Doucet nous fait-il voir en beautés harmonieuses la promesse de ses titres ?

Il le fait quelquefois ; il ne le fait pas assez souvent. En lisant ses strophes, je sens bien qu'il y a là, sous l'écorce rude du vers, un beau songe ; je sens sourdement palpiter la veine poétique ; mais je ne sais pourquoi l'auteur ne peut assez découvrir le mystère de ses pensées, la flamme de ses images ardentes. Je rapporte de cette lecture presque toujours un regret : celui de n'avoir pas vu passer sous mon regard le splendide reflet de la beauté promise.

Il y a souvent beaucoup de psychologie mêlée aux conceptions du poète qu'est M. Doucet. Il aime à philosopher un brin tout en cherchant des rimes. Mais le thème philosophique s'enténébre parfois, assez souvent, des ombres du rêve.

Lisez " En Passant " ; essayez de suivre les méandres de la pensée. La deuxième strophe est déjà difficile à saisir, par la faute de l'imprécision de l'idée, et par la faute de l'impropriété du vocabulaire. L'on sent bien qu'il y a là, qu'il doit y avoir dans ces vers, une profonde inspiration : mais celle-

ci ne trouve pas dans les mots et dans les rythmes son expression suffisante.

La philosophie de M. Doucet est, d'ailleurs, réconfortante ; elle est chrétienne, et elle porte vers les sommets l'âme qui cherche le bonheur. A ce point de vue, " Inquiétude " résume bien la morale du poète.

Qu'importe le regret, et qu'importe le doute ?
Il faut passer la vie en priant, en chantant,
Marcher l'âme sereine, en mesurant la route
De l'automne à l'hiver, de l'hiver au printemps !

M. Doucet réussit mieux, d'ordinaire, dans la poésie de la nature, que dans la poésie psychologique. La lumière du soleil y contribue à éclaircir et à faire resplendir la pensée. Non pas, certes, que tous les paysages de M. Doucet soient réussis. Il y en a trop qui sont ternes, à commencer par le premier du recueil, " le Château de Bigot ". Mais il y a de jolis petits tableaux, comme le " Matin ".

La nuit s'évanouit ; voici les aubes blanches
Qui carressent les bois et se baignent aux ondes.
Un jour nouveau s'éclaire et grandit doucement,
Sous l'azur triomphal du profond firmament.

Et le coq, sur la paille entonne, avec faconde,
Les vains cocoricos de sa gorge féconde ;
Et, parmi les roseaux, comme dans les romans,
L'alouette sautille et boit aux flots dormants.

Cette dernière strophe, gâtée à l'avant-dernier vers par un hémistiche-cheville, se termine sur un détail qui est fort gracieux. Le dernier vers du dernier tercet n'est pas moins beau, ni moins expressif :

Les pins sont en prière au bord des horizons.

Ailleurs, le poète fait chanter les pins. C'est dans la pièce intitulée : " Lettre à une mère ". Leur voix y est parfois puissante :

C'est nous la voix du sol où nos racines plongent,

mais cette voix est trop inégale, elle est trop bavarde, elle finit par lasser le lecteur attentif. Elle rappelle parfois avec éloquence notre fidélité à la France ; mais elle a des hardiesses risquées, dures à l'oreille, et même à la grammaire.

La " Chanson de mai " est plutôt d'un rythme facile, alerte, où les vers de huit pieds s'enlèvent en une agréable cadence. Les " Batteurs de blé " composent un tableau rustique, où le poète a bien dessiné l'allure des infatigables paysans. Il y a là un genre où son art peut-être pourrait plus facilement triompher.

Mais, que M. Doucet revienne à la poésie psychologique et sentimentale, ou qu'il s'exerce dans la description, nous le prions de mettre avant tout dans ses vers cette clarté d'expression, cette limpidité du vocabulaire qui ne sont pas moins nécessaires à

la poésie qu'à la prose. L'obscurité, ou l'imprécision, ou le vague : tels sont les défauts les plus graves, et trop souvent aperçus, du recueil de M. Doucet. Ce sont des défauts qui paraissent tenir à la fois de la pensée elle-même qui n'est pas assez mûrie, ou de la langue qui n'est pas assez propre. D'où il faut conclure que peut-être M. Doucet écrit trop vite, et trop facilement des vers difficiles. C'est le lecteur qui peine sur les strophes, au lieu et en place du poète. Que M. Doucet veuille bien changer les rôles, et nous lui en saurons gré.

*

* *

M. Rémi Tremblay nous avertit, dans la préface de son recueil : *Vers l'Idéal* que celui-ci est le cinquième volume de trois cents pages qu'il publie. Et si M. Tremblay nous en avertit, ce n'est pas pour le seul plaisir de rappeler la liste de ses premiers livres : *Caprices poétiques et chansons satiriques* (1883), *Un Revenant*, roman publié en 1884, *Coups d'aile et coups de bec* (1888), *Boutades et Réveries* (1893) ; c'est pour constater que les éditions en sont épuisées, et que depuis quinze ou vingt ans les imberbes critiques ont fait autour du nom de l'auteur la conspiration du silence.

En dépit de ce qu'il croit être l'injustice des fabricants de réputation littéraire, M. Tremblay offre encore au public un recueil de trois cent cinquante

pages, et c'est bien, le plus cruellement possible, narguer la critique. D'ailleurs, M. Tremblay déclare : " Depuis trente ans que je travaille à épurer mon vocabulaire, je n'ai pas conscience d'avoir démérité. Ce n'est pas ma faute, si je suis démodé chez ces prétendus arbitres de compétence littéraire : c'est leur ignorance qui en est responsable."

Après de si catégoriques affirmations, où l'on ne peut apercevoir l'ombre d'une arrière-pensée de flagornerie, j'ai cru qu'il fallait bien lire M. Tremblay, puisque M. Tremblay veut qu'on parle de lui. J'ai donc ouvert son dernier recueil, celui qui " vaut mieux que les quatre autres ", et j'ai essayé d'exprimer toute l'âme de poésie que l'auteur pense y avoir mise. L'avouerai-je ? et que va penser de moi l'auteur irascible ? Je ne puis reconnaître que M. Tremblay soit un grand poète, ni même un bon poète ; je ne puis croire que l'inspiration l'ait souvent possédé, et qu'il fut à chaque strophe qu'il écrivit, secoué par le démon du lyrisme. Relisez, dans l'*Ion* de Platon, la définition du délire sacré, et vous verrez qu'elle ne s'applique pas à l'auteur de *Vers l'Idéal*.

Et pourtant, M. Tremblay, lui aussi, est doué d'une sensibilité d'artiste ; il vibre, il s'exalte, il s'enthousiasme, il chante. Que n'a-t-il pour traduire son âme une langue plus souple, plus subtile, plus rythmée, plus poétique !

Il y a de l'originalité parfois dans ses conceptions, du pittoresque dans son regard, de l'élan dans sa verve : pourquoi tout cela est-il trop souvent embarrassé de lourdeurs, de prosaïsme ? Et surtout, pourquoi le poète est-il si abondant, si diffus, si peu capable de condenser, de resserrer, d'intensifier sa pensée ? Les tableaux qui composent la série " Coeli enarrant " sont d'un dessin trop incohérent, et trop éparpillé. Il y a de jolis souvenirs, et très délicats, et très tendres, dans le groupe " Noël et le Jour de l'An " : mais ces souvenirs n'ont pas d'ailes, ou ils les ont trop dégarnies.

Et puisque M. Tremblay nous assure qu'il " travaille à épurer son vocabulaire ", qu'il en ôte donc le cliché mythologique, Pomone, Flore, Phœbé, le Temple de Mémoire, et qu'il relègue tout cela dans le magasin aux accessoires du dix-huitième siècle.

Nous souhaitons à M. Tremblay qu'il soit de moins en moins inférieur à son ambition, qu'il rende avec plus de précision le tourment de son rêve intérieur. Au lieu d'accumuler les strophes, qu'il les corrige avec patience ; qu'il y enferme plus de matière poétique, et les critiques de son pays se feront grand plaisir d'annoncer aux lecteurs qu'ils n'ignorent plus son art de faire des vers.

LES SOIRS (1)

par ALBERT DREUX

L'hiver n'empêche pas la poésie de fleurir, ni les poètes de chanter. Et voici donc que des fleurs fraîches s'épanouissent, que des voix nouvelles se font encore entendre. Hier, c'était M. Jules Tremblay qui nous donnait *Des Mots, des Vers*, dont nous parlerons une autre semaine ; avant-hier, c'était M. Albert Dreux qui publiait *Les Soirs*, dont il faut causer aujourd'hui.

On nous assure que M. Albert Dreux est un jeune : nous ne l'aurions pas lu quelque part que nous le soupçonnerions volontiers. Son livre est marqué du sceau de la jeunesse prompt, un peu légère et ardente. Et puis, cet adolescent, qui a le grand mérite d'être jeune, n'a guère vu encore que son propre cœur. Il n'a vu encore que son cœur, et les yeux bleus, gris ou noirs, qui, en rêve sans doute, se sont penchés sur ses vingt ans. Et c'est cela qu'il raconte dans les soixante pages dont se compose le petit livre des *Soirs*.

(1) In-12, 64 pages, Saint-Jérôme, 1910. Albert Dreux est le nom de plume de M. Albert Maillé, qui a publié depuis *Le Mauvais Passant* (1920).

La nature, l'histoire, les mœurs, tant de choses qui peuvent alimenter, varier l'inspiration, M. Albert Dreux ne les a pas encore aperçues. Du moins, le poète paraît n'en rien savoir. Ah ! vraiment, où sont les jours de Crémazie, de Fréchette, de LeMay ? Où est le temps déjà lointain où nos bardes s'essayaient à chanter en rythmant leurs vers sur les harmonies de la nature, ou sur les pulsations généreuses de notre vie historique ? Notre première poésie, toute pleine de souvenirs éloquents, a cessé de se prolonger dans les strophes de nos contemporains. Nous entendons avec M. Chapman les derniers échos de sa rhétorique, qui fut souvent banale et sonore.

Nos jeunes poètes, sans oublier tout à fait le monde extérieur qui les entoure, tournent plutôt leurs regards vers le monde intérieur des âmes. M. Albert Lozeau leur donna, il y a quelques années déjà, un entraînant exemple. Ils s'étudient davantage eux-mêmes ; ils scrutent plus curieusement le mystère de la vie intime : ils se font psychologues, laissant à d'autres la gloire peut-être plus facile des sujets patriotiques. Et, certes, ce n'est pas nous qui leur reprocherons ce louable désir de nourrir leurs poèmes de ce qu'ils trouvent en eux-mêmes de plus substantiel, de plus exquis, de plus sincère.

Donc, M. Albert Dreux ne chante qu'une chose dans les soirs étoilés, ou dans les soirs d'orage : c'est lui-même, ou plus exactement la passion intime, sans cesse renaissante, de l'amour. Vous ne trouverez à peu près que cela dans ses petits poèmes courts : et ce n'est vraiment pas assez, et c'est trop ! J'avais ouï dire que l'amour n'a qu'un mot, que l'on prononce sans cesse, et que l'on ne répète jamais : cette affirmation n'est pas vraie. Lisez *Les Soirs* et vous verrez que c'est toujours la même chose.

Assurément l'idéal du jeune poète, si pur qu'il soit en son âme ingénue, manque d'objets suffisants. Et je ne puis, après tout, le louer de la conclusion des strophes que vous allez lire :

J'ai cherché l'idéal dans la vaste nature,
Dans le charme enivrant et très pur des ciels bleus,
J'ai respiré les lourds parfums des champs herbeux,
J'ai voulu tout chanter de la rude culture.

Par les prés, par les bois, au grand soleil de mai,
Par la campagne verte où s'attardent les brises,
J'ai cherché le repos, mais toujours des hantises
D'idéals plus subtils en mon âme ont germé.

Oh ! non, il me fallait mieux que des couchants roses,
Que des aubes de pourpre, ou des soirs étoilés ;
Il me fallait le seul azur des yeux voilés
Par des cils noirs et longs, penchés sur mes névroses.

Voilà donc tout l'horizon, très circonscrit, et assurément trop étroit, ou se veut mouvoir la pensée, la vie de ce jeune et imprudent aède.

Sans souhaiter malheur au poète, nous ne serions pas fâché de le voir réaliser un peu et bientôt, au contact des pressantes leçons de la vie et de l'expérience, la strophe qu'un "soir morose", il laissa tomber de sa plume :

S'il faut laisser mon rêve, ainsi qu'un vieux tronc d'arbre,
Pourrir sur le sol noir, je me ferai d'airain,
J'étendrai sur mon front une froideur de marbre,
Et, calme, je vivrai le cœur vide, serein.

Il n'y a pas à craindre que le jeune homme devienne marbre ou airain ; mais s'il laisse tomber un peu les ailes fatiguées de son rêve monotone, il s'apercevra bientôt qu'à changer d'objets la pensée s'enrichit, qu'à viriliser ses affections le cœur se trempe ; il s'apercevra surtout qu'il n'est pas nécessaire au stoïcien qu'il pourrait être demain, de porter en sa poitrine un cœur vide, pour mener une vie calme et sereine.

Nous voudrions qu'Albert Dreux en fût dès "ce soir" persuadé : l'homme n'est pas fait seulement pour soupirer ; la vie roucouillante est stérile ; et, en vérité, il y a quelque chose de plus beau que l'amour, c'est un meilleur amour, c'est le devoir, c'est la vie !

*

* *

Si nous avons à reprocher à M. Albert Dreux l'unicité de son inspiration, il nous faut louer très

vivement les qualités exquisés de l'artiste. Ce petit livre qu'il nous donne contient une âme très délicate, très sensible au rythme, très curieuse d'harmonie, très appliquée à chercher l'expression fine, personnelle, sincère. Albert Dreux est assurément un poète. Il faut le lui dire ; il importe qu'il le sache pour qu'il travaille soigneusement les dons heureux de sa nature. Le jour où cette muse nouvelle s'exercera sur des pensées plus fortes, sur des sentiments plus riches d'expérience, elle nous fera entendre des accents dont on se souviendra.

Il y a beaucoup de choses qui sont d'un art subtil et sûr dans les pages que nous feuilletons. Il s'y mêle, à la vérité, et presque partout, tant de mièvreries que je suis mal à l'aise pour les citer. Mais lisez donc ces deux strophes sur " le printemps " :

Le doux printemps, porteur de soleil parfumé,
Vient visiter les prés, et les bois et les plaines ;
La sève chante au cœur de ce qu'on a semé,
La lumière est joyeuse au rameaux des vieux chênes.

Et les vergers sont blancs. Tous les oiseaux jaseurs
Jasent. Déjà les fleurs invitent les abeilles
Et les gais papillons ; et les roses leurs sœurs,
Ont des parfums si doux, si doux, que c'est merveille.

Il est, d'ailleurs, une fois ou deux arrivé à notre auteur de méditer sur les spectacles de la nature, de remplir son oeil et ses strophes de leurs larges rayonnements, et il a rapporté de cette contemplation

quelques-uns de ses meilleurs vers. Voici ce que lui suggère le " labour d'automne " :

A l'horizon strié de bandes violettes
Tombe, comme un flambeau mourant, le soleil rouge ;
Le sol est roux et morne, aucun arbre ne bouge ;
Le deuil, comme un oiseau nocturne, s'inquiète.(?)

Austère, un laboureur au milieu de la plaine,
Rythmant son pas au pas des chevaux, loin des plèbes,
Aurolé du calme immense de la glèbe,
Trace des guérets noirs dans la terre sereine.

M. Albert Dreux coupe souvent le vers avec une habileté d'artiste. Il lui arrive de produire par le seul mouvement des hémistiches, par le rythme de la cadence de beaux effets d'harmonie. Par exemple, il décrit le vol de l'oiseau divin :

Bercé dans l'infini des espaces sans voiles,
Il s'en allait, pensif en son vol, lentement,
Comme un songe divin au milieu des étoiles,
De vertige enivré, sublime, éperdument.

L'art du jeune poète n'est cependant pas sans quelque défaut. Il lui arrivera de faire rimer " trompé " avec " pleurer ". O Malherbe ! Il lui arrivera de risquer quelques enjambements qui ne paraissent pas toujours justifiés ; il lui arrivera d'employer trop fréquemment le tour un peu forcé, et peu gracieux, et souvent peu correct de " en " suivi d'un substantif qui demande plutôt qu'on le fasse précéder de " dans " : " en le calme du soir ", (page 4) ; " en la douceur du soir ", (p. 39). Les deux strophes de

“ Recueillement ” sont infestées de ces constructions bizarres. Ajoutons quelques vers obscurs, où le terme n'est pas toujours très juste, où il est un peu vague : par exemple dans “ Février ”, où se trouve aussi le néologisme très risqué : “ lueurent ”.

*
* *

Mais ce sont là peccadilles de jeunesse, qui passeront chez M. Albert Dreux. Et ce que nous retenons surtout de son livre des *Soirs*, c'est qu'il enferme, avec une très satisfaisante réalité, une promesse. Et nous ne doutons pas que le poète qui, d'avance, a si joliment estompé les *Soirs* languides, ne nous revienne demain auréolé de la lumière toute belle et très saine de l'aurore.

DES MOTS DES VERS

Par JULES TREMBLAY

“ C’est un poète artiste, il nous manquait.” Ainsi s’exprime, en sa conclusion, M. Alphonse Beaugard, de l’École littéraire, qui a écrit la préface du livre de M. Jules Tremblay. Ce jugement final nous paraît à moitié juste. Il est très vrai que M. Jules Tremblay est un poète artiste ; il n’est pas très exact de dire qu’il est le premier qui se soit révélé parmi nous.

Je sais bien dans quel sens M. Beaugard entend ici l’art du poète, ou du moins je crois le savoir. Il s’agit d’un art plus subtil, plus nuancé, plus soucieux des vocables techniques, et, pour tout dire en un mot, plus parnassien, que l’art de nos premiers poètes. Et il faut reconnaître qu’il y a sur les strophes de M. Tremblay la marque, souvent bien distincte, et soigneusement ciselée de cet art-là. Mais d’autres poètes, vraiment, l’ont ici pratiqué avant l’auteur *Des Mots des Vers*, et si l’on voulait en rechercher les traces premières dans l’histoire de notre poésie canadienne, je ne suis pas éloigné de penser qu’il faudrait remonter jusqu’à Alfred Garneau. Alfred Garneau fut trop

(1) *Des Mots, des Vers*, par Jules Tremblay, 228 pages, Chez Beauchemin, Montréal, 1911.

modeste, trop peu ambitieux de la gloire littéraire, pour donner la mesure de son talent; il fit peu de vers; mais, parmi ceux que la piété filiale recueillit et publia après sa mort, il en est qui sont exquis, et d'une pureté marmoréenne, tels que les voulaient les Parnassiens, tels qu'essaie de les faire M. Jules Tremblay.

*
* *

Des Parnassiens — retenons ce mot, puisqu'on a voulu s'en servir pour présenter au public l'auteur du recueil *Des Mots des Vers* — M. Tremblay a la superbe impersonnalité. Ce n'est pas lui qui nous entretiendra de ses émois, de ses mélancolies, de ses rêves, de ses amours. Si l'on excepte le sonnet dédié à sa femme, et intitulé " Retour ", où s'allume dans les quatrains et les tercets une flamme toute légitime, il n'y a pas d'autres pièces où se répande le " moi " souvent encombrant des romantiques.

Ce qui ne veut pas dire que la poésie de M. Tremblay manque d'originalité. Et il n'est pas besoin de s'en expliquer. L'on peut être poète très personnel, sans projeter sa personne sur le miroir des strophes. L'on peut être personnel pour ce seul fait que l'on a des yeux très primes, très capables de voir les choses mieux ou autrement que ne font d'autres yeux, et pour le talent surtout que l'on peut avoir de transposer dans ses vers, avec une précision fine et toute

objective, la réalité ainsi nettement aperçue. Or, M. Tremblay a cette originalité-là. Son œil est aigu, et il est servi par une imagination qui anime les objets, les idéalise, les transforme en matière artistique. Les visions d'Italie, de Naples ou de Rome, sont à ce point de vue caractéristiques. Quelques-unes sont, sans doute, un peu laborieuses ; elles ont été parfois obscurcies, en chambre, sous les paupières fermées du poète cherchant des mots trop rares pour peindre ou pour sculpter les choses, mais combien de fois ces visions traversent en belles lames de lumière les strophes vibrantes !

Au forum, M. Tremblay s'émeut en face de tant de ruines :

Vos marbres fabuleux, carrares ou portors,
Funèbres visions de gloire ensevelie,
Évoquent un passé plein de mélancolie,
O temples du forum, stèles des siècles morts !

Ces ruines, c'est le temps qui les a faites, et aussi la plèbe brutale. Cependant, sur les marbres rompus l'on voit encore des gestes qui honorent la gloire humiliée.

Mais, tardive justice, en mépris de la foule,
Des licteurs, surgissant d'une frise qui croule,
Devant tant de grandeur inclinent leurs faisceaux.

Et le sonnet se termine avec ce vers, par cette image heureuse sur laquelle sans fin se pose le regard méditatif.

A Rome, le poète est allé sur le Pincio. Sur cette colline, l'une des plus belles du monde, le poète ne put s'empêcher de philosopher, de lire partout dans la nature le nom de Dieu. Sous ses doigts tournaient pourtant les pages d'un "livre négateur". L'ombre du soir descendit sur cette méditation religieuse. Et voici qu'une luciole vint se poser sur la page immobile.

La luciole ouvrit son aile diaprée
 Et s'éleva vers moi dans un rayonnement.

 Elle fit scintiller ses stigmates de feu
 Partout, sur le feuillet, où vibrait le mot : Dieu!

*
 * * *

Il n'est pas rare que, le long des vers qu'il écrit, le poète redevienne philosophe. "Messidor", comme la luciole, lui montre Dieu. "Lumen" raconte les impuissants efforts de la sagesse orgueilleuse, et développe des strophes pleines de pensées graves. "Enigme" pose l'antithèse de l'idéal et de la réalité. Il y a dans ces pièces quelques-uns des plus beaux vers de M. Tremblay ; et il y en a parfois d'obscurs qui nous gâtent le plaisir que l'on vient d'éprouver. Et l'obscurité vient souvent, soit des mots,

Le sceptique réclame au gouffre sidéral
 Le secret de la vie ou du "pair sépulcral",

soit des idées dont on ne voit pas bien le lien qui les rapproche :

L'astrologue perçoit la plaine lumincuse
Avec les instruments qui sondent les soleils ;
Mais l'âpre passion aux tragiques réveils
Elle-même détruit sa tâche ténébreuse.

Comment la passion, et quelle passion, détruit la tâche de l'astrologue ? Je ne le comprends pas assez nettement.

Le philosophe descend volontiers de la métaphysique dans la morale. Et le moraliste promène volontiers ses observations indignées sur les spectacles qui l'entourent. Sans doute M. Tremblay sait chanter avec joie les grandes choses de notre histoire, et par exemple, le dévouement de Dollard, mais il stigmatise aussi les petites choses dont se compose souvent la vie contemporaine.

Le poème " Haut les Cœurs " est le premier cri de sa douleur patriotique. Et l'on trouve ici une éloquence tout émue à laquelle le poète ne nous habitue pas.

Même éloquence dans les trois pièces qui terminent le recueil. Ici M. Tremblay exalte les ancêtres en des couplets où retentissent avec harmonie des fanfares de gloire. Il faudrait citer beaucoup de vers où passe le souffle de la grande épopée. Vous les lirez plutôt.

Pourquoi faut-il que la poésie de M. Tremblay n'ait pas toujours cette limpidité, cette clarté française ? Trop souvent cette poésie se trouble en des images confuses, en des vocables mystérieux, en des idées incohérentes. Il arrive, en effet, que l'on y voit bout à bout, en des phrases trop longues, des pensées qui s'enfilent sans se suivre, qui s'additionnent sans se fortifier, et qui font se traîner lourdement les propositions épuisées. Exemple : les huit premiers vers des deux premiers couplets de la pièce : " Le Passé ". Il arrive que la pensée même du poète n'est pas claire, s'exprime en des symboles presque impénétrables, qui vous laissent ahuris et rêveurs. Exemples : " Le Chant du Corailleur ", et " Le Glacier "; il arrive encore que des comparaisons sont un peu laborieuses, fondées sur des images disparates. Exemple : la cinquième strophe de la pièce : " Haut les cœurs ! "

Il arrive enfin, et surtout, que les vers se remplissent d'expressions insolites, étranges, sorties du dictionnaire ou de la mémoire de l'auteur tout exprès pour vous surprendre et vous confondre. Vous n'avez qu'une chose à faire alors, c'est de feuilleter d'une main diurne votre lexique, pour y chercher le sens caché des mots énigmatiques. Certes, je ne veux pas ici blâmer le souci très légitime qu'a M. Tremblay d'éviter le terme banal, usé, commun, qui a traîné au bout de toutes les plumes. Et je le loue de ce que son

vocabulaire est l'un des plus variés qu'il y ait dans nos recueils de vers. Mais je crains qu'il y ait parfois un peu de recherche fantaisiste dans cette chasse au vocable rare ; et je crains que le lecteur ne se fâche parfois, et ne se prive, par vengeance déraisonnable, du plaisir très délicat de lire toute la pièce. Je sais que M. Tremblay peut invoquer, pour se justifier, l'exemple d'illustres parnassiens. Mais peut-être pourrait-on lui répondre qu'il ne convient pas d'imiter en ce qu'ils ont de moins bon les érudits du Parnasse, et que la poésie aristocratique, je veux dire, la poésie hérissée de mots techniques, et qui ne s'adresse qu'à une élite de lecteurs, manquera toujours de la loyale beauté, à tous offerte, qui est la marque spéciale de l'art français.

Au reste, M. Tremblay le connaît si bien l'art français ! Il sait si bien couper le vers, varier les rythmes ; il sait si bien mesurer sur l'ampleur de la pensée les vers inégaux ! Je souhaite que cet art, il l'applique de façon plus assidue aux choses de chez nous. M. Tremblay croit, nous assure-t-on, que nous ne pouvons avoir une littérature nationale, parce que nous écrivons dans la langue de France. Ne discutons pas inutilement sur les mots. Malgré lui, M. Tremblay contribuera à faire de la littérature nationale chaque fois qu'il fera parler encore en beaux vers harmonieux son âme canadienne, chaque fois qu'il évitera de tomber dans l'imitation où l'entraînent ses

goûts exotiques, chaque fois qu'il recommencera à célébrer, comme il l'a fait déjà, les choses de chez nous.

Voulez-vous un gage certain d'espérance, ou plutôt voulez-vous une fois de plus toucher la très évidente réalité, lisez les beaux vers où le poète s'en prend au luxe des chaumières, et où dédaignant les tapis persans, les carpettes moëlleuses, l'aubusson, les smyrnes, la natte de velours, il chante

Un modeste tissé que la lessive embaume :
La catalogne aux fils tordus du Canada.

LES VOIX CHAMPÊTRES (1)

PAR M. HECTOR DEMERS

Ce livre, cette plaquette de cent pages, raconte les impressions que procure un séjour de vacances à la campagne. Le fil de la narration est ténu, comme il convient au fil qu'en leurs doigts de fée tiennent les poètes, et il est coupé de réflexions faciles, de confidences discrètes, d'émotions tendres. En général, il y a peu d'idées dans ces strophes, il y a surtout des visions et des impressions. A vivre ainsi loin de la ville, à flâner avec l'artiste des *Voix Champêtres* vous n'éprouverez aucun ennui, aucune fatigue. Vous entendrez à chaque détour des choses une chanson qui est d'ordinaire musicale, gracieuse, parfois un peu faible, et qui vous charme sans vous troubler nullement.

*

* *

Peut-être regretterez-vous, comme moi, que le poète ait commencé par chanter en prose. "La neige fond. L'hiver est tout près de finir. Un beau soleil de mars envahit ma fenêtre." Cela fait deux fois douze syllabes, mais cela ne fait pas deux vers. Et c'est par

(1) Petit in-12, 104 pages, Beauchemin, Montréal, 1912.

ces trois phrases d'où le rythme est absent, que M. Demers a commencé son poème sur la " Lumière ", qui est le premier du recueil. Mais ne vous attardez pas à ce prosaïque début, ni non plus à la deuxième strophe, qui est laborieuse, ni non plus à toute la pièce, qui est faible ; prenez tout de suite le " Bateau à vapeur ", passez vite sur " le Quai ", et allez " Vers la Maison ", sous " Les Saules ", dans la paix heureuse des jours de repos et de soleil. Goûtez la joie du " Premier Matin ". Et vous constaterez vite que M. Hector Demers aime la nature, c'est-à-dire les paysages familiers, la vie rurale, simple et bonne, et que c'est sa façon à lui — qui, d'ailleurs, est excellente — d'être poète.

Dès le premier vers de cette pièce, il nous a donné l'impression heureuse du réveil matinal, à la campagne :

*Le soleil se brisait aux lames des persiennes.
Pieds nus sur le bois froid, les yeux lourds de sommeil,
J'ouvrais, tout lapidé de plaques de soleil ;
Des moineaux me venaient les voix aériennes.*

Vous êtes-vous jamais retrouvés, écoliers, après dix mois d'études, dans le logis paternel accueillant ? Vous avez alors éprouvé le même plaisir qu'a éprouvé M. Demers à revoir tant de choses qui ne disent rien à l'étranger mais qui parlent à tous vos plus intimes souvenirs :

Le plancher jaune, aux nœuds durs comme le caillou,
Les poutres du plafond, sur le mur le coucou,
Et la table carrée en la salle commune ;
Vers vos chambres grimpant le petit escalier,
Dont, sans peine, en deux bonds, nous touchions le palier

Je t'évoque surtout, ma chambre fraîche, toi
Où, sous le frôlement des feuilles sur le toit,
Je m'éveillais au gazouillis des hirondelles.

Ces choses-là sont charmantes, et il faut savoir
gré à M. Demers de les avoir si délicatement rappelées
et exprimées.

Avec son poème intitulé " la Maison " M. Demers sort justement du logis, et commence à célébrer les visions champêtres qui réjouissent l'écolier en vacances ; et d'abord celle du jardin :

Le soleil couvrait d'or la terre sèche et grise,
Un peuplier tremblait au frôlement de l'air ;
A l'écorce pendu, sous la voix de la brise,
Montait, en tournant, le pivert.

Les fleurs de la maison qu'au jardin l'on transplante
Allaient toutes, bientôt, fleurir comme autrefois,
Et le ciel étendait sa pureté brillante
Au loin, sur des prés ou des bois.

Et c'est ainsi que M. Demers chante les horizons
les plus rapprochés, les choses qui tiennent le plus à
nos vies personnelles, et à nos coutumières pensées.

Aucune recherche du grandiose, du rare, du
sublime ; mais plutôt concentration de l'âme et de la

conscience sur les spectacles que nous voyons chaque jour, et qui nous sont en somme les plus chers.

Je n'ai pas oublié l'alphabet des blés d'or,

dit quelque part M. Demers, et ce vers nous révèle tout le champ restreint, mais combien poétique, où butine sa muse.

Dans les blés d'or et dans les jardins, il y a les papillons. Or, il est bien gentil, spirituel, avisé, le papillon blanc qu'a vu, et peut-être un jour pourchassé, M. Demers.

Moi, je suis le blanc papillon ;
 Au-dessus des fleurs je voltige,
 Ou je descends dans un rayon
 Et je me berce sur leur tige.

Je m'arrête pour peu de temps ;
 J'ai des pressentiments moroses
 Qui m'annoncent de courts instants
 Pour visiter toutes les roses.

J'ai bien des merveilles à voir :
 Mon existence est si fragile
 Que me hâter est un devoir,
 Lorsque mon aile reste agile . . .

Je conseillerais à ce papillon blanc de se hâter vers "les Marguerites". Les champs en sont pleins, aujourd'hui ; les marguerites prennent la place des foins verts ; le cultivateur les déteste et les extirpe . . . Combien pourtant l'homme des champs — tout com-

me les papillons — aimerait les marguerites, s'il lisait
seulement ces strophes :

Ici, partout, encore, encor,
Grandes, moyennes ou petites,
Les marguerites au cœur d'or !
Les champs sont pleins de marguerites.

Sous le ciel bleu, pâle vitrail,
Leurs corolles, à tous offertes,
Paraissent des joyaux d'émail
Dans le velours des herbes vertes.

Blanche bordure du chemin,
Atour virginal de la rive,
Il suffit de tendre la main
Pour tenir leur beauté captive.

.....

Leur parfum flotte sous l'azur,
Plus discret que tout autre arôme,
Et c'est comme le souffle pur
De leurs lèvres qui nous embaume.

*

* *

Mais le thème le plus poétique qu'ait imaginé M. Demers, le plus gracieux, le plus tendre, le plus touchant, c'est celui des " Lilas ". Il y a peut être, dans ce poème, plus d'un souvenir de lecture, et comme des réminiscences de Briseux ou de Rostand, mais les couplets n'en sont pas moins heureusement conçus, et l'expression en est suffisamment originale.

Il s'agit d'un enfant qui naît au mois des lilas, dans une chambre où entraient par la fenêtre des branches de lilas ; et les yeux de cet enfant, s'ouvrant sur les lilas, prennent la couleur de ces fleurs très douces et si discrètement bleues. L'âme des lilas se réfugie en la prunelle de l'enfant.

La petite, très blanche, avait des yeux lilas,
D'une onde si limpide et d'une fleur si tendre,
Que, plus tard, au jardin abritant ses ébats,
Les lilas s'inclinaient comme pour la reprendre.

Un jour qu'elle porte une robe couleur de ciel pâle,
et sur sa tête un large ruban aux ailes bleues, les
oiseaux s'en vinrent se poser

Sur ce lilas d'amour debout dans les allées.

A chaque printemps les lilas répandaient pour
l'enfant leurs plus subtils parfums, et ils agitaient
sans cesse leurs rameaux quand elle venait s'endormir
à leurs pieds.

Un jour la chère petite mourut. Le cercueil passa
près des lilas.

Tous, pour larmes de deuil, répandirent des fleurs ;
Dans leurs feuilles, l'oiseau modulait un cantique ;
Tandis qu'à travers champs avançaient des douleurs,
Leurs clochettes sonnaient sans trêve un glas mystique.

.....

La terre pour jamais a perdu son trésor :
Aux lilas attendris la fleur est remontée.

Depuis, lorsque se joint, sous la main des printemps,
 Votre floraison bleue aux éclosions blanches,
 Beaux lilas, échansons des rêves de vingt ans,
 On voit des yeux d'enfant sourire entre vos branches.

Il est arrivé à M. Demers de vouloir faire de la description réaliste et pittoresque. Il a voulu montrer aux lecteurs quelques animaux qui font la joie ou la richesse de la ferme. Il a peint les moins poétiques, les plus lourds d'eux tous, les oies. Et vraiment il a bien marqué l'allure de cet animal stupide. Il y a du bonhomme LaFontaine dans ces quatrains.

Dans la poussière du chemin,
 Qui sous le chaud soleil poudroie,
 Posant leur pied comme une main,
 Apparaît une troupe d'oies.

En balançant leurs corps oblongs
 Sur leurs pattes jaunes et basses,
 Elles tiennent haut leur cou long,
 Car elles sont blanches et grasses.

Le gros jars marche devant, confiant, béat, ridicule.

Il crie à tous, massif et fat,
 Sans que rien ne le contredise,
 Avec son calme et son bec plat :
 Le bonheur est dans la bêtise.

*

* *

Mais cette poésie rustique où l'aile de la strophe rase les choses de la campagne, et de la vie simple et

familière, est fatalement voisine de la prose. Et il est dangereux pour un poète de cotoyer la prose: il y tombe, et il s'y enfonce, parfois sans s'en rendre assez compte. Et M. Demers n'a pas toujours su échapper à ce danger. Un trop grand nombre de ses pièces sont mêlées; elles sont inégales, et gâtent parfois par un vers faible ou terne leurs jolies strophes

C'est ainsi que le sonnet des " Saules " finit par ce vers inharmonieux :

Tant de misère après tant de vie et de force.

C'est ainsi que la deuxième strophe de " ma Maison " aboutit à certe lourde et mauvaise prose :

Tout le futur lui semblait sien.

Le vocabulaire du poète n'est pas toujours, d'ailleurs, assez souple, ni assez juste. Et l'image souffre de l'impropriété des mots.

Il arrive aussi que l'image ne produit pas son effet, ou produit un mauvais effet, parce qu'elle n'a pas été assez préparée. Et l'art des préparations est une des plus précieuses ressources du styliste qui se livre à la pratique des métaphores.

*

* *

Mais finissons cet article, comme M. Demers a fini son recueil, par les " Souvenirs d'Enfance ".

C'est une pièce très alerte, d'inspiration familiale très saine, et qui va d'un rythme joyeux jusqu'à la fin. Et quelle scène vraie, réelle, vivante, y est décrite. C'est l'enfant qui se souvient d'avoir sauté sur les genoux de son père, d'avoir été pressé sur son cœur, et qui dit avec une simplicité grande les émotions de ces heures douces, qui se sont trop vite en allées. Cette pièce est l'une des meilleures du recueil. Elle achève de révéler l'âme très délicate de l'auteur, et les riches trésors de sa sensibilité.

Que M. Demers continue d'affiner cette sensibilité, de recueillir et de chanter ses émotions, d'accorder à tant de choses de la vie intime ou de la vie champêtre sa flûte d'osier sonore, et il trouvera toujours des bergers en chambre pour l'écouter et l'applaudir.

LES FORCES (1)

PAR M. ALPHONSE BEAUREGARD

Je suis bien en retard avec nos poètes. Voilà déjà plusieurs mois que M. Alphonse Beauregard a publié les *Forces*, que M. Louis-Joseph Doucet a composé ses strophes *Sur les Remparts* de Québec, que M. Rémi Tremblay a poussé son cri *Vers l'Idéal*, que M. Alfred Lozeau nous a présenté le *Miroir des Jours*, que M. Pamphile LeMay a réédité sa traduction d'*Évangéline*, que M. Jean Charbonneau nous a découvert ses *Blessures*, et je n'ai pu encore consigner dans ce courrier littéraire cette abondante floraison de poèmes. Heureusement que les fleurs de la poésie ne se flétrissent pas avec l'automne, et qu'elles portent en leurs corolles le rayon qui les fait toujours vivre.

D'ailleurs, il n'est pas désagréable aux auteurs que l'on parle d'eux encore quelques mois après leur délivrance, et il n'est donc jamais trop tard pour le critique de rappeler au public leurs noms et leurs œuvres.

*

* *

(1) Petit in-12, 168 pages. Arbour et Dupont, Montréal, 9112.

Tous les recueils qui ont paru chez nous depuis quelques mois sont-ils des œuvres durables ? Il serait téméraire de répondre par l'affirmative. Notre production poétique est fort inégale, et plusieurs de ces poèmes que l'on a offerts au public manquent de l'inspiration qui est seule l'âme vivante et indestructible des vers. Il y a dans ces œuvres une bonne volonté littéraire qui n'est pas toujours suffisamment récompensée par le succès; il y a peut-être même un empressement trop grand à montrer aux lecteurs des strophes que l'on n'a pas assez patiemment sculptées. Pour plus d'un poète, il y a nécessité de faire difficilement des vers faciles : et cette dure loi du travail ne souffre pas qu'on la transgresse.

*

* *

M. Alphonse Beauregard a publié en avril dernier *Les Forces*. Le titre de ce recueil est symbolique ; il est emprunté à l'une des parties du livre où l'auteur a voulu mettre le meilleur et le plus substantiel de sa pensée; il signifie les forces évidentes ou obscures qui travaillent en nous ou dans la nature. Le titre est poétique ; l'œuvre l'est-elle autant ?

Il semble que l'on peut assez bien définir la poésie de M. Beauregard en disant qu'elle est surtout réaliste et objective. Elle vient des choses qui entourent le poète plutôt que de son âme elle-même,

et elle n'a guère d'élan pour monter très haut. La poésie des choses peut être abondante et jaillissante pour celui qui sait voir et projeter sur les objets la lumière vive, subtile de son esprit. Elle peut être aussi faible, imprécise, très vaporeuse, et même obscure pour celui qui n'a pas le clair regard du voyant et l'imagination de l'artiste. Or, M. Beauregard, qui aime la nature, qui se plaît à suivre le vol de la mouette atteinte par le coup de feu du chasseur, qui médite avec application sur les joncs, les blés, la brume, et les arbres morts, n'a peut-être pas suffisamment ce don de vision pénétrante et limpide qui permet de définir avec précision les objets et de les colorer vivement. La galerie de tableaux sur laquelle s'ouvre le recueil est vraiment un peu terne. L'œil ne trouve pas son profit à regarder ces grisailles, ni l'esprit à suivre la pensée du philosophe qui veut paraître dans le poète.

L'auteur a-t-il suffisamment travaillé son œuvre, et n'a-t-il pas trop souvent cédé à la " paresse sympathique " quand il a dessiné et peint ses tableaux ? Toujours est-il qu'on ne se sent pas suffisamment saisi par la pensée poétique, que celle-ci n'est pas assez puissamment dégagée des choses, et que le prosaïsme de la forme nous fait regretter que l'on ait tenté d'écrire ces choses-là en vers.

Pourtant, le talent du poète triomphe parfois des difficultés de l'entreprise. Le tableau de la mouette

blescée qui s'en va choir à l'horizon après l'effort calme d'un vol longtemps soutenu, est d'un dessin suffisant.

Le rythme, où souvent triomphe le talent de M. Beauregard, le rythme scande avec harmonie le mouvement de la mouette et la pensée de l'artiste. Pourquoi faut-il que l'on n'éprouve pas plus souvent, à regarder les tableaux du poète, cette joie délicate et véritable ? Pourquoi faut-il surtout que le regard se heurte plus d'une fois à des choses dures, à des lignes incohérentes, à des surfaces éteintes, où il ne peut s'intéresser ?

Pour comble de malheur, M. Beauregard, dont le principal défaut littéraire est d'être obscur, s'est essayé dans le sonnet impressionniste, Et vraiment, l'impression a été trop souvent incommunicable. Ces sonnets laborieux sont toujours pleins de ténèbres ; ils laissent rêveur et ahuri le lecteur. Et je me demande toujours pourquoi les poètes s'exercent ainsi à éprouver la patience et la divination de celui qui les lit ? La poésie qui est faite pour des initiés ou pour des rêveurs allemands n'est pas de la poésie française.

*

* *

C'est dans les poèmes intitulés " les Forces " que se retrouvent à la fois, et avec le plus d'intensité, les qualités et les défauts de l'auteur.

L'effort vital par lequel l'humanité s'entraîne au progrès est fort heureusement chanté. Cette pièce est l'une des meilleures du recueil. La pensée y est facile, ferme, vigoureuse et claire : nous avons bien, en lisant ces vers, l'impression du mouvement qui emporte l'homme vers la conquête de l'univers, et de soi-même. Les cadences y sont profondément marquées, comme pour accompagner de leur rythme l'effort haletant ou triomphateur de celui qui travaille :

Sculpte le bois, creuse le roc, forge le fer,
Érige des maisons plus belles et plus hautes,
Aux oiseaux prends le ciel, aux poissons la mer,
Saisis les continents et rapproche leurs côtes.

Comme il convient dans de telles pièces qu'annonce un tel titre, les idées y ont l'ambition d'être profondes, suggestives, puissantes, Mais il est assez difficile de surprendre, en formules nettes et précises, la philosophie du poète. Une première pièce intitulée " les trois Forces ", se développe en des monologues qui aboutissent à une très vague conclusion. Les trois forces, c'est l'amour humain, l'amour divin, et l'instinct. Chacune apparaît sous la forme d'une ombre qui dit au poète sa puissance et son œuvre. On ne voit pas bien en quoi l'ombre dernière diffère de la première ; et l'on voit moins encore ce qu'elle affirme en terminant son petit discours.

Parfois, cependant, la philosophie du poète est plus accessible, et s'exprime plus clairement. Et l'on y distingue alors une sorte de fatalisme pessimiste peu capable de porter bien haut la pensée. Lisez la pièce qui a pour titre : " C'était écrit " ; entendez la plainte, d'ailleurs éloquente, de ce désespéré qui, près du lac, médite son suicide. Vous éprouvez l'angoisse du malheureux qui ne sait pas le mystère de la vie, qui ne croit pas en l'effort généreux, et qui prononce avec dépit :

" L'existence a pour but l'existence elle-même."

Et vous regretterez que le poète n'ait pas corrigé ce fatalisme musulman par les pensées consolantes de l'espérance chrétienne.

Plus d'une fois, d'ailleurs, se retrouve, dans les vers de M. Beauregard, la trace d'une inspiration troublante. Quand à la fatalité se joint l'âpre désir de la jouissance, quand à la philosophie arabe, vous ajoutez l'épicurécisme païen, vous proposez à l'homme la morale la plus fragile et la plus déprimante. Souvent il arrive qu'au cours des pièces intitulées " Flirt et Sentiment ", vous entendez l'appel de la volupté, vous vous sentez enveloppé dans le plus dangereux naturalisme. S'il y a en nous " deux voix ", qui représentent deux forces contraires, la voix du devoir généreux et celle du plaisir facile, c'est bien, en vérité,

tour à tour, et seulement tour à tour, que le poète propose qu'on les entende, et qu'on leur obéisse.

*

* *

La langue de la poésie est divine, clament les poètes. Et nous acceptons volontiers l'audacieuse affirmation quand sur les lèvres du poète ne chantent que des syllabes sonores, des mots harmonieux, quand de leur plume frémissante s'envolent les images gracieuses, qui font sensibles et colorent les idées. Il arrive quelquefois à M. Beauregard d'écrire dans une telle langue ses poèmes ; il lui arrive quelquefois de rencontrer l'expression poétique, la métaphore qui brille d'un bon éclat, et qui enveloppe de lumière la pensée.

Au dessus, au dessous, la ville étend ses rets
Où, comme autant d'oiseaux, se prennent nos pensées(1)

Mais, trop souvent, il faut le dire, l'image est faible, impropre, d'un goût plutôt inexpérimenté. L'œil va s'y heurter comme à un obstacle qui empêche de bien apercevoir l'idée.

La pièce intitulée " les deux Voix " commence par cette étrange image :

Certains jours de torpeur où ma force indécise
Subit l'inaction comme un lourd firmament. . .

(1) p. 62.

Dans la ballade liminaire :

A divers auteurs que "coiffait"
Une étude plutôt sceptique...

Dans la pièce intitulée "l'Âme constante", il y a un bain d'amour où se plonge jusqu'à s'y perdre sans retour la pensée du poète. Comprenne qui pourra les derniers vers où elle se débat sans réussir à surnager.

Que signifient ces vers où le poète définit l'âme de la ville:

Une âme collective et superficielle
Où la couleur d'un jour seulement se révèle ?

Si, d'ailleurs, l'image est si souvent impropre ou obscure dans les vers de M. Beauregard, c'est que la langue de ce poète manque de bonne et franche simplicité. Pourquoi tant tourmenter le vocalubaire et la syntaxe quand on a une pensée belle et lumineuse à rythmer ? La phrase des strophes est trop souvent dure, saccadée, cacophonique. Lisez la première strophe des sonnets impressionnistes.

Quelle âme revêtir dans cette forêt vierge
Qui va, grim pant les monts, au ciel donner assaut,
Où la terre a gardé l'empreinte d'un sursaut
Par quoi, depuis des temps fabuleux, elle émerge.

Si c'est là de l'harmonie, et de la bonne construction française, c'est qu'il faut accorder beaucoup aux exigences de la versification.

Dans le troisième sonnet impressionniste :

La nuit avec ses mains d'insidieux génie
Délaya dans mon cœur la morgue et l'ironie.

C'est aussi violemment la syntaxe que de faire à la fois transitif et intransitif le même verbe, exprimé une seule fois, dans une même phrase :

Elle rêve plaisirs, conquêtes et surprises,
Au bruissement des pas sur le parquet ciré...

Nous regrettons d'avoir insisté sur ces menus détails ; mais ces détails, croyons-nous, ont leur importance. La première chose qu'il faut exiger d'un poète, c'est qu'il respecte la langue qu'il écrit, c'est qu'il en connaisse bien le génie, et qu'il ne fasse pas se heurter en galimatias les images et les mots. La langue de M. Beauregard n'est pas assez française. Elle peut être la langue de beaucoup de versificateurs qui pourchassent, pour un laborieux rassemblement, les vocables rebelles, mais cette langue tourmentée, hale-tante, pleine de contorsions, n'est pas celle dans laquelle s'écrivent les œuvres de l'art véritable.

M. Beauregard connaît pourtant l'autre langue, la bonne, la gracieuse, la limpide, la franche, la douce langue française. Il lui a confié les meilleures strophes de son recueil. Que n'eût-il toujours la patience d'en rechercher les fines délicatesses, la subtile harmonie ! Cette patience, il l'acquiert sans doute dans le travail

silencieux où il est maintenant enfermé ; il nous fera voir demain de quelles précieuses qualités elle peut enrichir sa pensée.

CE QU'IL A CHANTÉ (1)

Par ALFRED MORISSET

C'est une voix d'outre-tombe qui vient de se faire entendre. Le docteur Alfred Morisset est décédé le 23 juin 1896. Il repose depuis dix-huit ans au cimetière de Sainte-Hénédine ; son âme jouit là-haut des clartés sereines qu'il aima chanter, et sa mémoire est restée vive au cœur de ses enfants et de ses amis.

Ceux qui ont connu le docteur Morisset l'ont estimé beaucoup pour ses qualités supérieures de l'esprit, pour la fidélité de ses sentiments, pour le charme pénétrant de son amitié. Et nous devons à la piété filiale de ses fils, de pouvoir goûter encore la délicatesse de ses pensées, et toute la tendresse de son cœur.

Je termine la lecture de ce recueil qui vient de paraître, et qui est intitulé : *Ce qu'il a chanté*. Et au sortir de cette lecture, les yeux et l'imagination remplis encore des scènes et des souvenirs chantés par le poète, je ne puis mettre au bout de ma plume que ces mots "tendresse exquise", "sensibilité cordiale", qui paraissent le mieux résumer mes impressions. La lyre de ce poète ne fut pas d'une structure compliquée :

(1) *Ce qu'il a chanté*, par Alfred Morisset (1843-1896). Hommage pieux de ses enfants. In-12 carré, 164 pages, Gtawac, Ateliers de *La Justice*, 1914.

quelques cordes seulement, deux ou trois, qui, sous les sapins rustiques où le docteur aimait s'asseoir, résonnaient doucement au souffle des brises. Ce fut une sorte de harpe éolienne : elle ne savait que faire entendre les simples et éternelles harmonies de la bonne nature, celles-là qui jamais ne laisseront les oreilles humaines.

*

* *

L'inspiration du docteur Morisset fut donc très limitée, bien circonscrite, nullement ambitieuse de ce qui la surpassait. Ce fut une inspiration en quelque sorte locale et familiale. Elle s'est plu dans les émotions de la vie intime, de la vie du foyer, et dans l'expression de ces sentiments de tristesse que causent parfois les épreuves douloureuses.

La muse du docteur Morisset ressemble tout à fait à ce petit ruisseau qu'il a chanté, dont le cours modeste croisait sa prairie.

Tu n'as pas de grands flots :
Tu serptes, tranquille,
Dans le discret asile
De ton petit enclos.

.....
Tu caresses les fleurs
Qui bordent ton rivage,
Et ta lame sauvage
S'enbaume à leurs senteurs. (1)

(1) *À mon petit Ruisseau*, p. 27.

Voilà bien toute la poésie du docteur Morisset. Elle coule en flots tranquilles ; elle ne s'épanche jamais en torrents ; elle caresse volontiers les fleurs que le poète trouve dans son jardin, et elle s'embaume de leurs senteurs.

Mais le poète a dit au petit ruisseau :

Pleure avec moi les rêves
Et les souvenirs chers,
Que d'orageuses mers
Ont brisés sur leurs grèves.

Et sa muse s'accompagnera souvent du sanglot discret des ondes qui courent sous l'herbe de la prairie.

*

* *

Le docteur Morisset, née d'une mère irlandaise, venue de Kilkenny (Irlande), portait en lui une forte dose du tempérament celtique. Il aimait à rêver, à s'abandonner au courant des méditations mélancoliques ; il aimait à envelopper de nuages bleus son âme exquise, et très tendre. Et parce que c'est au foyer, pendant les jours d'enfance, que se forment et s'accumulent les premiers, les plus impérissables trésors de tendresse, c'est l'amitié fraternelle, ce sont les souvenirs de la petite histoire familiale que le poète chante d'abord.

A ce point de vue, la première pièce du recueil que nous avons sous les yeux est fort suggestive. Elle est

dédiée à la sœur du poète, il lui rappelle les jours heureux de l'enfance.

Quand nous étions petits, le cœur plein d'espérance,
 Nous aimions à rêver du lointain avenir.
 Que nous étions heureux en ces beaux jours d'enfance
 Où tout semblait fleurir.

Comme ces doux chanteurs que le printemps rassemble
 Dans les mêmes bosquets, sur les mêmes rameaux,
 Sous le toit paternel nos cœurs vibraient ensemble
 Comme des voix d'oiseaux.

Nous étions six, alors, sous la même feuillée,
 Pleins de sève et de vie, et pleins d'illusions !
 On bâtissait pour nous de beaux châteaux de fée :
 Hélas ! nous y croyions !⁽¹⁾

C'est à sa sœur encore qu'il rappelle les *Heures de soleil* qu'ils vécurent ensemble au matin de leur vie. Cette évocation des premiers objets aimés le remplit d'émotion pieuse.

... Je crois sentir sur mon front qui se ride
 Les baisers que ma mère y déposait le soir,
 Lorsque tout près de moi, pour un instant rapide,
 Elle venait s'asseoir.

Et les petits " dodos " que nous faisons ensemble
 Près du poêle chantant, sur le même oreiller !
 Souvent j'y pense encor, maintenant que je tremble
 De ne pas sommeiller.

.....

(1) Souvenirs du passé, p. 1.

T'en souvient-il, ma sœur, de ces heures bénies,
 Où nos cœurs battaient dru des mesures sans fin,
 En se laissant bercer aux douces harmonies
 Du soir et du matin ?

.....

Nous suivions les ruisseaux, sautant de roche en roche,
 Pour pêcher des goujons longs comme un doigt d'enfant;
 Moi, je portais la ligne, et toi la frêle broche,
 D'un air tout triomphant.

Puis mollement couchés sur l'herbe verte et douce,
 Laisant baigner nos pieds dans l'onde qui chantait,
 Nous jetions au courant de petits brins de mousse
 Que la lame emportait.

.....

Oh ! quel bonheur pour nous quand, battant la feuillée,
 Nous trouvions des nids pleins sous les buissons fleuris !
 Que d'amour recouvrait la tente ensoleillée
 De ces être chéris ! (1)

Le poète se complaît évidemment dans ces réminiscences du jeune âge. Il laisse s'étendre avec une grâce un peu nonchalante, dans le rythme des grands alexandrins, la poésie de ses premiers souvenirs. Mais il trouve aussi quelquefois une cadence plus vive, plus joyeuse, pour dire des choses moins graves, et il raconte, en vers de huit syllabes, ses courses aux fraises " dans les grands foins mouillés ".

(1) Heures de soleil, p. 77.

Sont-elles dans vos souvenirs,
 Les heures vierges de souffrances
 De ces juilletes ensoleillés,
 Où nous allions, le cœur plein d'aise,
 Cueillir la succulente fraise
 A travers les grands foin mouillés ?

C'était en haut, dans nos chambrettes,
 De grand matin, dans nos couchettes,
 Que nous tramions nos grands complots.
 Puis, l'un de nous quittait la bande
 Pour aller faire la demande
 D'aller aux fraises, dans les clos.(1)

Il y a bien dans cette pièce quelques strophes où l'expression s'affaiblit, se trouve insuffisante, mais elle est vraiment pleine de choses vécues, que le lecteur aime à entendre raconter, comme s'il s'agissait de vieux souvenirs qui lui sont personnels.

*

* * *

Ce poète, qui a toujours aimé à remonter vers ses souvenirs d'enfant, a trouvé aussi des accents très tendres, et très doux pour chanter aux petits que le bon Dieu mit à son propre foyer, sa charité paternelle. Le soir, quand ces chers petits allaient le baiser au front et lui dire "bonne nuit, papa," il leur répondait volontiers, plus simplement sans doute, ce que plus tard il traduisit en ces vers charmants :

(1) Le temps des fraises, p. 7-11.

Bonne nuit, mon enfant ! Que ton âme naïve
S'en aille, avec ton ange, au plus haut du ciel bleu,
Tremper son aile blanche à la source d'eau vive
Qui coule aux pieds de Dieu.

Bonne nuit, mon enfant ! Les noirceurs de la terre
Ne sont encore pour toi que des soleils couchants ;
Va t'endormir tranquille en ton lit solitaire,
Loin des regards méchants.

Bonne nuit, mon enfant ! Que tes doux yeux se closent
Aux désenchantements dont le monde est rempli !
Le sommeil est un don : pour que nos cœurs reposent,
Dieu leur verse l'oubli.(1)

Mais les joies du foyer sont vite mêlées de larmes.
Pendant l'année 1890, Dieu éprouva cruellement les
affections du poète.

Dans l'espace de huit jours, il perdit son plus
jeune enfant et son épouse. L'espérance et la foi du
chrétien lui firent accepter et bénir les desseins de
Dieu. Mais souvent il aimait à porter au cimetière,
près des deux tombes qui gardaient ses chers défunts,
sa prière et ses souvenirs. Un soir d'avril, le poète
accomplit son pieux pèlerinage ; il alla s'agenouiller
sur la mousse qui bordait les tombeaux. Il y priaît
avec ferveur, lorsque tout à coup il aperçut à travers
la mousse grise deux fleurs que le printemps venait de
faire éclore.

(1) Bonne nuit, Papa ! p. 25.

Je m'approchai, c'étaient deux petites pensées
 Écloses sans orgueil sous le souffle de Dieu,
 Comme des âmes sœurs se tenant enlacées
 Dans un baiser d'adieu.

Ce spectacle nouveau consola mes alarmes ;
 Je voyais en ces fleurs mes deux êtres chéris ;
 Ce sont leurs cœurs, me dis-je, évoqués par mes
 Qui sont là refleuris. [larmes,

Le poète cueillit les deux pensées et les mit sur son cœur. Et il dit :

Pâles fleurs des tombeaux ! Subtilités intenses
 Qui puisez dans la mort vos langoureux parfums !
 Restez aux cœurs brisés : vous êtes les essences
 De leurs bonheurs défunts.(1)

*

* *

Il y a donc, souvent, sur la poésie du docteur Morisset, comme une teinte de mélancolie qui la fait tout ensemble un peu triste et attachante. De son cœur éprouvé par tant de deuils qui l'ont blessé, il tire volontiers les mêmes accents; il ne s'inquiète peut-être pas assez d'en renouveler l'expression ; il ne veut rien de factice en ces pièces où il épanche sa douleur, et il préfère un peu de monotonie à beaucoup de variations artificielles. C'est son cœur qu'il frappe, et non pas sa tête, pour en faire jaillir les strophes: et le cœur lui redit toujours, avec des nuances cependant, et parfois très délicates, les affections heureuses ou brisées qui le font battre.

(1) Les deux Pensées, p. 119.

Deux ou trois fois la mémoire du cœur a suggéré au docteur Morisset des souvenirs plaisants qu'il a joyeusement contés. *La Bible de la mère Redmond* et *le Festin de Pierrot* sont deux pièces d'allure plus dégagée, de composition plus libre, — celle du *Festin de Pierrot* est déparée par des images de mauvais goût, — et elles contiennent des détails de mœurs canadiennes fort piquants. L'ironie spirituelle de la première fait oublier le prosaïsme de quelques-uns des vers. Il y a de l'esprit irlandais dans ce récit des haltes faites à l'auberge de la mère Redmond, sur le chemin de Sainte-Marguerite ; les rencontres qu'on y faisait le jour de la Saint-Patrice, en revenant de la messe de Frampton, sont pleines d'humour ; la "bible en grès" de la vieille irlandaise, d'où chacun tire un "verset", ne sert pas seulement à boire ; elle portait sur l'un de ses côtés les deux mots ironiques : *Self interpretation*, et 'on en prenait occasion pour faire à chaque "coup", avec des lazzi, le procès du libre examen. Ce n'est pas très respectueux, mais c'est tout plein de "couleur locale".

*

* *

Une âme sensible comme celle du docteur Morisset devait aimer la nature. Combien de fois le poète l'a célébrée, non pas en grandes strophes lyriques, mais en couplets délicats et gracieux.

Il y a des observations très fines dans ces vers, et l'on sent que le poète, placé au milieu des paysages de Sainte-Hénédine, savait regarder. Il voit partout des images qu'il s'efforce de rendre avec précision.

Au mois de novembre, il regarde "les feuilles mordorées qui flottent comme un manteau sur le gazon frileux", et il ajoute ces deux vers joliment descriptifs :

Tout pleure. La rosée, aux cils gris des vieux arbres,
A suspendu, la nuit, ses larmes de cristal. (p. 85.)

Voyez d'autres exemples d'images ingénieuses et justes :

La nature aux buissons tressait des clématites,
Et dentelait de blanc le col des marguerites. (p. 47.)

L'automne a teinté d'or la cîme des grands fûts. (p.135.)

Dans le genre gracieux, l'on pourrait citer aussi les stances enfantines intitulées *Sous le bocage*. (p. 57.)

Mais la nature n'est pas seulement pour le poète un spectacle qui amuse le regard, ou un thème de virtuosité imaginaire. Elle est une œuvre divine qui annonce le Créateur, et qui fait monter vers lui le regard et la pensée de la créature. Un jour le docteur Morisset s'est plu à retracer en strophes larges de huit vers les voies qui conduisent à Dieu. Et il a écrit :

Le matin, quand l'aurore à la teinte irisée
 Colore les grands pins qui couronnent le val ;
 Quand l'humble fleur des champs, humide de rosée,
 Se penche pour pleurer ses larmes de cristal,
 Il fait bon contempler le magique mirage
 Tombant en gerbes d'or sur la falaise en feu :
 Ce spectacle éclatant, en son muet langage,
 S'adresse à notre cœur et nous ramène à Dieu.

Par un jour de printemps, quand la blanche nature
 Secoue, en souriant, son hivernal sommeil,
 Et que la feuille s'ouvre en franges de verdure,
 Sous les baisers brûlants d'un radieux soleil :
 Allons nous reposer sur les fougères douces,
 Pour savourer la paix qui règne dans ce lieu.
 Le parfum printanier qui s'exhale des mousses
 Grise nos pauvres sens et nous ramène à Dieu.(1)

La foi du poète et sa piété apparaissent d'ailleurs souvent dans les pièces du recueil. Et non seulement il y montre sa fidélité chrétienne, mais il invite les hommes à se retourner vers Dieu, et il proclame que la poésie elle-même doit avoir pour mission de porter les âmes vers Lui. Entendez ces deux strophes :

Pèlerins, qui laissez aux ronces de la route
 Des lambeaux maculés de vos blancs vêtements,
 Et qui jetez, flétris, dans l'abîme du doute
 Les sentiments pieux de vos jeunes printemps,
 Allez, quand vient le soir, vers le temple rustique
 Rendre hommage à Celui qui veille en ce saint lieu !
 Évoquez le passé dans votre cœur sceptique.
 Ces lointains souvenirs vous mèneront vers Dieu.

(1) Les Voies qui conduisent à Dieu, p. 123.

Divine Poésie, intense écho de l'âme !
 Encens subtil et pur qui monte vers les cieux ;
 Rayonnante couronne autour d'un front de femme ;
 Doux mystère qui chante au bois silencieux :
 Verse ton ambrosie à nos lèvres arides,
 Anime nos accents de ton souffle de feu !
 Fais-nous rêver du ciel, cet océan sans rides,
 Et sur tes ailes d'or, emporte-nous vers Dieu !⁽¹⁾

*

* *

Nous avons assez cité le docteur Morisset pour que le lecteur sache maintenant quelle est l'inspiration, et quel est le vol de sa poésie. Lui-même avait trop le sens de la mesure pour que nous songions à le surfaire. Mais il n'est que juste de dire que sa poésie jaillit d'une bonne veine, d'une veine profonde, qui est au cœur même du poète, et que nous devons être reconnaissants à ses fils de nous l'avoir conservée.

La poésie la plus vraie n'est pas celle que l'on fabrique avec des mots sonores, ambitieux, rares, déconcertants ; celle-là peut être splendide en son opulence parnassienne, et elle peut s'élever bien haut, soutenue par les grands coups d'ailes du génie ; mais combien sont-ils les poètes qui peuvent oser ces grandes chevauchées lyriques ? Et combien de pastiches n'a pas occasionnés la production de cette école, et combien de poètes qui ont rimé avec effort des vers riches et inutiles ?

(1) Les Voies qui conduisent à Dieu, p. 126.

Combien je préfère la poésie sincère, jaillissante, modeste, qui coule de source fraîche et limpide, emportant parfois quelques cailloux en son flot léger, mais qui vous donne toujours l'impression de la vie ! Le docteur Morisset n'eut pas l'ambition d'être un poète ; mais il voulut chanter les harmonies de ses paysages de Sainte-Hénédine, et les douces intimités de son foyer ; il le fit avec grâce, quelquefois sans assez d'éclat, souvent avec une simplicité charmante. Et pour cela, il mérite qu'on le lise. Aussi nous souscrivons à cette phrase qui termine la notice toute filiale que M. Maurice Morisset a mise en tête du recueil :

“ Espérons que ces quelques accords d'une lyre aujourd'hui brisée, mériteront — non pas ce qui n'a jamais été convoité, la clameur des applaudissements — mais l'accueil que l'on réserve aux discrètes symphonies.”

SENTIMENTS ET SOUVENIRS (1)

par M. l'abbé MAXIME HUDON

Voici un recueil tout plein de tardifs échos. Il y a longtemps que le poète chante dans la plus obscure solitude, et se dit à lui-même les harmonies que garde et dont s'enivre sa mémoire. Ce barde déjà vieilli, et qui se fait auteur à 66 ans, il chantait, bien jeune, dans la plaine de Saint-Denis, au pied des rochers de Saint-Philippe, où chaque année le ramenaient les vacances ; et il chantait aussi dans l'atmosphère classique du collège, chaque fois que la brise qui soufflait au bocage de Sainte-Anne, pouvait, à l'insu des maîtres, emporter au pays du rêve ses furtifs accents. Plus tard, il a continué sa chanson partout où le conduisait sa vie sacerdotale, sur les collines de Lorette, à l'Île-d'Orléans, à Beau-rivage ; aujourd'hui il répète son cantique et il le prolonge dans sa retraite de Berthier, dans cette maison petite et discrète qu'il habite, enveloppée de lilas, d'érables et de cormiers, et qui ressemble à un nid touffu que quelqu'oiseau familier aurait impru-

(1) *Sentiments et Souvenirs* de Firmin Paris, par Maxime Hudon, in-8, 186 pages, chez Léger Brousseau, Québec, 1907. Ce recueil contient, avec des chants nouveaux, des pièces anciennes que l'auteur a tardivement publiées. Nous croyons devoir l'insérer, comme l'œuvre posthume de M. le docteur Morisset, dans le groupe que nous présentons au lecteur.

demment construit au bord du grand chemin. C'est de là, et à travers le taillis épais où il a suspendu sa lyre, que M. l'abbé Maxime Hudon risque enfin de se faire entendre du public qui écoute les poètes et qui peut comprendre ce que disent les vers.

Ceux qui déjà connaissaient le prêtre et soupçonnaient en lui le poète, attendaient avec impatience, depuis de longues années, le jour où ils pourraient retrouver l'un et l'autre dans des strophes bien résonnantes. On a toujours hâte de voir ce que peut bien chanter un prêtre qui se fait poète ; et si surtout ses refrains ne doivent pas être seulement l'écho du sanctuaire, l'on s'inquiète de savoir comment il abordera les thèmes essentiellement et éternellement lyriques que suggèrent les passions de l'homme. Et disons-le, tout de suite, la poésie de M. Hudon n'est pas une poésie religieuse ; ce n'est pas une poésie qui s'inspire surtout des mystères et des émotions du temple. M. l'abbé Hudon cherche à rendre dans ses vers ce qu'il y eut en lui de plus laïque, de plus profane, et, disons le mot, de plus humain.

Il s'applique à rimer ses "sentiments" et ses "souvenirs" : les souvenirs personnels qui affluent à sa mémoire, et qui font trembler d'émotion sa voix un peu timide ; les sentiments qui ont jailli tout chauds et vibrants de son âme ardente et généreuse.

Rassurez-vous pourtant. Si le prêtre n'a pas imbibé sa poésie de l'onction sacerdotale, il est facile

de deviner par certains sujets qu'il traite, et surtout par ce qu'il y a de sain, de moral, et parfois de pieux dans ses couplets, que l'auteur n'est pas étranger à la tribu de Lévi. Au fond, c'est l'âme du prêtre lui-même qui se déclare dans ce livre ; mais l'âme du prêtre qui a souffert, qui a fait dans son cœur les plus cruels renoncements, et qui imprime sur les pages de son livre le stigmaté du sacrifice.

Et parce qu'une âme sensible, brisée, qui se replie et qui se donne et qui se dévoue, est vraiment agitée de toutes les émotions qui sont la substance même du lyrisme, il est arrivé que celle de M. Hudon ne pouvait pas ne pas chanter. Les sacrifices conscients et enthousiastes ont besoin pour s'exprimer de la langue des dieux. Et c'est peut-être pour cela qu'il semble qu'en tout prêtre véritable il y a un poète, je veux dire une âme tout émue, surnaturellement passionnée, mystique, pleine de sublimes désirs, qui a soif des plus apostoliques dévouements, qui immole à l'autel ses humaines ardeurs pour s'enlever d'un élan plus généreux vers l'idéal, vers le Dieu qu'elle cherche et qu'elle souhaite donner aux autres. Le plus souvent, ce poète ne fait pas de vers ; il arrive même qu'il n'écrive que de la mauvaise prose. Il ne chante guère que pour lui-même dans ses matinales et silencieuses méditations, ou quand il murmure ou psalmodie la prière et l'hymne liturgiques ; mais il est le poète qui agit, et qui

chaque jour fait jaillir de son ministère la matière inépuisable du lyrisme sacré.

Pour M. l'abbé Hudon, le rêve et l'action n'ont pas suffi. Il lui a fallu s'accompagner de la lyre : et c'est toute la raison d'être des *Sentiments et Souvenirs*.

*

* *

Il serait intéressant de pouvoir retracer à travers la vie du poète la genèse de son œuvre, et de surprendre aux plus lointaines années de l'enfant les premiers ennuis et les premiers appels vers le bonheur. Car son livre est plein de regrets, et il pourrait s'appeler du même nom que le recueil de ce poète exilé qui chantait à Rome la douceur de son Anjou. Ces "sentiments et souvenirs" sont des "sentiments" et des "regrets".

Ce que l'on peut affirmer, c'est que l'enfant et l'adolescent avaient une âme toute prête pour les joies les plus subtiles, comme pour les déceptions les plus amères. Qu'on lise, à ce point de vue de la psychologie de l'auteur, la pièce intitulée *le Rocher*(1), qu'il adresse à sa sœur. On y découvre à souhait, à travers des hémistiches un peu nonchalants, la sentimentalité toute délicate et fine du jeune étudiant qui allait si souvent là rêver et prier.

(1) p. 150-155.

Tout auprès est l'assise où je venais m'asseoir
 Pour regarder venir la grande ombre du soir,
 Lorsque, vers des lointains plus profonds et plus mornes,
 L'horizon de mon cœur eut reculé ses bornes.
 Ah ! là, que de penses, indécis et brumeux
 Ont volé de mon sein vers les flots écumeux,
 Que transporte en grondant le fleuve grandiose
 Dont le divin Ovide eût fait l'apothéose !

Et l'enfant, absorbé dans ses méditations un peu
 vagues, goûtait la joie intense de souhaiter pour les
 siens, et sans doute pour lui-même, des bonheurs
 que la terre ne donne pas.

Ce roc, c'était mon oratoire.

Quand la nuit descendait avec sa mante noire
 Et voilait à demi les cimes d'alentour,
 Ou quand la blonde aurore, au char brillant du jour
 Ouvrait du firmament les routes azurées,
 Tenant mon vieux rosaire aux perles délustrées,
 Sur la pierre, à genoux, c'est là que je priaïis,
 Et, sœur, qu'ils étaient grands les biens que j'enviaïis,
 En conjurant le ciel d'en combler votre vie !
 Ces biens qui pour vous tous enflammaient mon envie,
 Mon cœur encore naïf ne savait pas alors
 Qu'ils ne viennent jamais sur nos terrestres bords.

C'était donc alors tout le plaisir de cet adolescent :
 errer au pays du rêve et s'y faire suivre de la muse
 indocile. Car là, sur ce rocher, près d'un épais
 buisson de sorbiers et de cèdres, le poète naissant vit
 à son côté s'asseoir

l'adorable muse
 Qui l'opprime parfois, et plus souvent l'amuse.

Ce fut l'heureux temps pour celui que les séparations devaient faire tant souffrir. Et c'est avec des larmes sans doute qu'il chantera plus tard au souvenir du pays natal :

Qui me rendra tes soirs vermeils,
Mêlés de pourpre et de pénombre... (1)

Aussi bien, est-il rare que les jeunes horizons où flottent si pressés les nuages du rêve, ne soient pas un jour traversés par la tempête. Pour le poète du rocher de Saint-Philippe, la tempête ne fut sans doute jamais bien violente ; et quand on sait quelle vie assez paisible et recueillie fut la sienne, on est un peu étonné de l'entendre exhaler ce couplet :

L'avenir est venu, rapide, à pas géant.
Désormais englouti dans son gouffre béant,
Je m'en vais emporté de rivage en rivage,
Loin de tout ce qui fut cher à mon premier âge,
En me brisant les mains à m'attacher aux bords
D'où m'arrache le monstre aux farouches transports ...

Ces poètes ! ils ont le don de tout agrandir, de tout transformer avec leur baguette magique ! Tout leur devient aquilon, pour peu qu'ils prêtent l'oreille aux souffles qui emportent leur destinée.

Pourtant, nous ne voudrions pas qu'on nous accuse de ne pas chercher à comprendre la pensée de M. Hudon. Le premier devoir de celui qui lit et

(1) *Saint-Philippe*, p. 148.

qui veut juger, c'est d'entrer loyalement dans la conscience et dans l'esprit de son auteur. Aussi soupçonnons-nous bien déjà quelles furent ces tempêtes, et quels ces émois qui ont bouleversé sa vie.

La nature qui ne fut pas toujours prodigue pour le poète, et qui lui mesura ses accroissements : n'est-ce pas M. Hudon lui-même qui s'approprie les vers de Béranger :

Jeté sur cette boule
Laid, chétif et souffrant ;
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand,
Une plainte touchante
De ma bouche sortit.
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante, pauvre petit,

la nature a mis au cœur du " pauvre petit " une capacité grande de souffrir, et peut-être aussi, comme il arrive pour ces âmes de poète, une sorte de besoin d'éprouver la nostalgie du bonheur. C'est le privilège des âmes exquisés de se pouvoir torturer plus que d'autres, et de savourer aussi mieux que personne l'âpre douceur du sacrifice.

Or, toute la vie de ce prêtre, ou plutôt de l'homme qui est en lui, devait être faite tour à tour de ces deux choses, de ces deux mots qu'il a mis en tête de deux de ses poésies : *attachements, séparations*.

Nous ne parlerons pas ici d'attachements et de séparations qui sont profanes, et nous ne parlerons

donc pas non plus de certaines pièces qui datent de la jeunesse laïque de l'auteur, qui, convenables assurément, sont pourtant un peu sentimentales, qu'on s'étonne de rencontrer dans un recueil signé d'un nom ecclésiastique, et dont on ne s'explique là la présence que parce qu'il semble que M. Hudon a voulu avant de mourir vider à la fois son cœur et ses tiroirs; mais combien d'autres où se retrouvent tout vifs et douloureux les attachements et les séparations inévitables de la vie sacerdotale. Le prêtre s'attache partout où le devoir l'a d'abord appelé, et où le fixent ensuite les plus légitimes affections. Il s'attache à son autel et à son foyer; il s'attache aux âmes qu'il conduit à Dieu, et qu'il lui faut demain quitter pour aller à d'autres qu'on lui confie. Cette sorte de paternité spirituelle qui est la sienne, multiplie les liens qui l'enveloppent partout et que sans cesse il lui faut couper. Il les brise volontiers, ces chaînes qui unissent à tant d'âmes la sienne; il accepte gaîment de porter ailleurs la vertu de son ministère: mais ces joies du sacrifice sont toujours mêlées de larmes, et c'est elles, les joies qui saignent, que le poète éprouve le besoin de méditer, d'épuiser et de chanter.

M. Hudon fut professeur au Collège de Sainte-Anne. Il y consacra à l'enseignement les premières années de son ministère. Et vous ne savez peut-être pas qu'il n'est rien de plus beau que de façonner

l'esprit et d'orienter la volonté des jeunes, qu'il n'est rien de plus réjouissant que de mêler chaque jour la flamme de son sacerdoce à celle-là, très vive, souple et ardente, qui brûle en l'âme des adolescents. M. Hudon le savait bien, lui qui aimait tant causer Lamartine et Victor Hugo avec ses élèves de Belles-Lettres, et qui parfois — un de ses anciens élèves nous l'assure — sacrifiait à ces chers poètes l'exercice classique des explications grecques. Un jour pourtant, qu'il faut marquer d'une boule noire dans la vie de notre auteur, il fallut quitter la maison qui avait été tout ensemble le berceau et le théâtre premier de sa vie intellectuelle ; il fallut franchir la grille derrière laquelle restait impassible le cher collègue ; mais à tous les buissons de la montagne, à tous les arbres des bocages, à tous les murs des salles retentissantes du bruit des écoliers, M. Hudon laissait attaché et tout meurtri du coup de la séparation, le meilleur de son âme. Et serions-nous indiscret si nous affirmions ici que jamais, au plus profond de son être humain, il ne se consolera tout à fait des douleurs de ce départ ? Le presbytère allait remplacer la chambrette du professeur ; mais le presbytère fut toujours l'exil pour ce curieux misanthrope qu'effrayait l'isolement, pour ce solitaire qui avait besoin de promener parmi les hommes sa rêverie et qui ne put jamais s'accommoder de la solitude.

Aussi va-t-il désormais considérer sa vie errante comme une suite de migrations douloureuses que rien ne pourra humainement consoler.

Ah ! c'est qu'en la quittant, ta paix douce et profonde,
Je n'ai trouvé partout que l'immense désert
Où, chaque jour en butte à l'ouragan qui gronde,
Désormais sans abri, j'ai partout bien souffert.(1)

Est-il étonnant si, après des secousses si violentes qui ont ébranlé la sensibilité extrême du poète, celui-ci a pensé de la vie ce qu'en ont affirmé les plus affreux pessimistes ? Il vous paraît bien, à vous que la Providence a peut-être gâtés, à vous surtout qui avez pris au mot le conseil prudent de Ronsard et qui cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie, il vous semble qu'après tout il y a bien quelques rayons de lumière qui traversent cette vallée de larmes, et vous estimez que Dieu a bien ménagé quelques joies réelles et profondes à nos âmes qui ont tant soif de bonheur. Et vous n'avez pas tort de le penser, et vous faites bien de travailler dans l'allégresse plutôt que dans l'amertume des regrets. Notre tâche est deux fois féconde quand elle est l'activité d'une âme saine et souriante.

M. l'abbé Hudon ne pense pourtant pas tout à fait comme vous et moi. La vie, qui est le tissu rugueux, troué, déchiré, de séparations inconsolées, la vie est,

(1) *Le Rocher*, p. 153.

aussi, pleine d'ombre et de froides ténèbres. Et dans cette atmosphère où l'homme ne peut à souhait réchauffer son âme avide de durables affections, l'on n'entend guère que la plainte continuelle des interminables soupirs. Depuis l'heure première de notre existence jusqu'au dernier spasme qui nous arrache à la vie, nous soupirons ; et le ruisseau, et le fleuve, et le lac, et les bosquets, et la brise, et le soir et le jour et la nuit, tout soupire à l'unisson de l'homme, qui résume la plainte universelle'.

Et le poète termine une longue élégie consacrée aux " soupirs ", par ce petit vers de six pieds, qui ressemble à une boutade où il se moque de lui-même, autant que de vous :

Ai-je trop soupiré ?

Eh bien, oui ! vous soupirez trop, poète vénérable, et je sais bien, et vous n'ignorez pas que je sais très bien que votre âme n'est pas seulement gonflée de larmes, qu'elle éclate souvent en des rires qui n'ont rien de pareil aux sanglots. Mais voilà ! vous avez lu Lamartine, vous l'avez expliqué à vos élèves, vous avez entendu se prolonger jusqu'au fond de votre âme sensible l'écho dolent du vers romantique ; vous vous êtes réfugié, comme fait tout professeur qui finit par la manie, dans cette région doucement lyrique des émois de la conscience ; vous êtes resté avec René sur ce rocher de 1820, qui suinte les larmes,

quand la vapeur emportait vos contemporains vers le réalisme plus viril et plus gaillard où nous vivons aujourd'hui. Et c'est pourquoi votre poésie, qui est d'ailleurs profondément humaine, nous touche comme le lointain souvenir d'une époque où l'homme se plaisait à descendre chaque matin jusqu'au fond éternellement mélancolique et triste de son pauvre cœur. Vous éprouvez les désolations du poète des *Méditations*, vous ressentez parfois la tristesse ardente de Musset ; mais certes, et certainement non, vous n'avez pas le stoïcisme de Vigny.

Qu'aviez-vous besoin, d'ailleurs, de vous réfugier dans la tour sombre de l'auteur de la *Mort du Loup* ? N'aviez-vous pas le sanctuaire où l'âme du prêtre retrouve toujours la paix et le doux repos ? C'est là que vous allez chercher la suprême consolation qui enchante tous les sacrifices, et vous pensiez sans doute à vous-même quand vous disiez à la *Fiancée trahie* .

Va, noble fille, au cloître sombre,
Grossir la phalange de Dieu,
Y dusses-tu pleurer dans l'ombre
Au souvenir de notre adieu.

.....

Loin de Ninive et de Sodôme,
Cités que guette un sort cruel,
Dame du céleste royaume,
Reste vierge et près de l'autel.

Tu vas de la sorte rejoindre
La blanche escorte de l'Agneau ;
Ton bonheur n'en sera pas moindre
Pour être toujours nouveau.(1)

*

* *

Les romantiques ont toujours aimé la nature, moins cruelle que l'homme et plus que lui capable de soutenir leur rêve indécis. M. Hudon ne pouvait donc pas, lui aussi, ne pas être séduit par toutes les harmonies de la forêt, des sources et des brises. Ses émotions se traduisent bien alors quelquefois par ces expressions convenues et toutes faites que fournissent volontiers les souvenirs classiques du collège ; elles s'ajustent rarement au diapason d'une suffisante intensité, mais elles se développent souvent en des vers faciles que l'on aime à lire.

M. l'abbé Hudon cherche autre chose dans la nature que l'objet qui tombe sous les sens, autre chose que les nuances et les couleurs, autre chose que les lignes, autre chose que les harmonies et les parfums. Il y cherche l'écho de sa propre conscience, le prolongement de sa pensée, une correspondance mystérieuse à ses divers états d'âme, un échange sympathique de douces mélancolies.

(1) P. 26.

Parce qu'il souffre en silence, et qu'il arrive souvent que nos blessures les plus mortelles sont de tous ignorées, il compare l'homme à cet arbre vigoureux dont le cœur est déjà tout vermoulu, et qui ne révèle qu'au moment de tomber le mal secret dont il devait mourir.

Il est tombé. . . Qui sait combien de mortels tombent
De la sorte piqués par un dard inconnu ?
Ils souffrent en secret, puis enfin ils succombent
Sans que de leur souffrance on n'ait jamais rien su.(1)

Un jour M. l'abbé Hudon vit s'envoler du vieux clocher de Berthier la vieille cloche dont la voix familière avait, pendant soixante ans, et sur tant de berceaux et sur tant de tombes, essayé des notes joyeuses ou attristées. Nous, les enfants ingrats de Berthier, que la cloche avait si souvent appelés au temple paroissial, nous avons plus d'une fois médité de cette voix grêle et brisée qui toujours tombait du lourd beffroi comme une plainte sèche. Nous nous en repentîmes bien, d'ailleurs, et c'est avec une mélancolique piété que nous entendîmes un soir son chant du départ. Mais M. Hudon, le bon vieux curé qui avait si longtemps rythmé son angélus sur cette harmonie rustique, ne la vit pas non plus sans émoi se taire pour toujours ; la poésie des choses afflua à son cerveau ; et il fit à la cloche des adieux

(1) *L'Erable*, p. 61.

où il y a beaucoup de regrets sincères, mais plus de larmes, certes, que de bonnes strophes.

*

* *

Avouons-le, l'âme de la nature et l'âme des choses, et tous les sentiments et tous les souvenirs qui s'éveillent dans la conscience, ne trouvent pas assez souvent en M. Hudon l'interprète qui les peut très fortement ou suavement exprimer. La poésie de M. Hudon veut bien être chaude et vibrante; elle n'y réussit pas suffisamment. Et l'on sent parfois que le poète agite, secoue des ailes qui n'ont pas assez d'envergure. Et plus d'une fois l'artiste a dû être mécontent de son œuvre, et se répéter à lui-même, avec notre Crémazie : " Les poèmes les plus beaux sont ceux que l'on rêve, et que l'on n'écrit pas ".

Il manque donc à ces poésies, qui brillent parfois d'un bel éclat, une lumière et des couleurs plus vives, une inspiration plus soutenue et plus profonde. Et il semble bien parfois que si l'auteur avait plus scrupuleusement retouché ses vers, s'il les avait davantage remplis et assouplis, il eut donné à son recueil une valeur littéraire plus grande, que nous pouvions espérer. Les thèmes qu'il développe sont beaux, et lyriques; l'expression n'est pas assez jaillissante, ou elle n'est pas assez travaillée et ciselée. Que si le poète nous déclare qu'il n'est pas de son fait de tant

polir ses vers, et de leur donner des reflets si chatoyants ; que sa modestie ne peut aller jusqu'à cette recherche du bel effet, nous lui répondrons que l'art ne se peut contenter des demi soins, et qu'au surplus il arrive souvent que l'humilité, même sacerdotale, n'est qu'une forme de la négligence.

M. l'abbé Hudon est un romantique, nous l'avons dit, mais il n'est certes pas un parnassien. Du parnassien il n'a pas le souci de la forme. Et sa tendance, d'ailleurs, n'est pas de descendre vers Théophile Gauthier et Lecomte de Lisle, mais plutôt de remonter vers Millevoye et Gilbert. Il est presque un abbé du dix-huitième siècle. Comme les poètes de ce temps qui accordaient encore beaucoup d'attention au vocabulaire de la mythologie classique, M. Hudon nous rappelle " le front de l'antique Borée " et " les déesses éclatantes de la Nuit " ; et comme bien des versificateurs démodés, il nous annonce qu' " octobre laisse choir le sceptre de l'année " ou " règne à son tour au cercle de l'année ; " il décrit " l'aurore au teint rose," ou la " blonde aurore qui ouvre au char brillant du jour les routes du firmament ". Et tout cela nous transporte à une époque où M. Hudon, s'il y eut vécu, aurait frayé avec l'abbé Delille et pompeusement couvert et couronné son front d'une perruque poudrée. Et ce n'est pas le moindre intérêt des *Sentiments et Souvenirs* que

cette rencontre et ce mélange d'un sentiment très vif et très moderne avec un art souvent vieilli.

Les *Sentiments et Souvenirs* sont une deuxième série de poésies dont l'auteur, nous ne savons pourquoi, n'a pas encore publié la première. Caprice ou stratagème ? Quoi qu'il en soit, nous attendrons avec hâte que M. l'abbé Hudon nous donne un autre recueil, où il ne fera entrer cette fois que ce qu'il y a d'exquis et d'artistique dans ses cartons.

NOËLS ANCIENS DE LA NOUVELLE-FRANCE (1)

Par ERNEST MYRAND

La poésie de Noël hante et fascine l'imagination de M. Ernest Myrand. Aucune autre ne pouvait davantage solliciter cette sensibilité vive qui se mêle chez lui à la plus avide curiosité historique. En 1888, M. Myrand faisait son entrée dans la carrière des lettres avec *Une Fête de Noël sous Jacques Cartier*; en 1899, il publiait les *Noëls anciens de la Nouvelle-France*, et il y a quelques semaines il nous donnait de cette étude une deuxième édition soigneusement revue et augmentée.

Ce nouveau livre, d'une exécution typographique parfaite, se présente sous une couverture artistique qui porte un joli dessin de la place de la basilique de Québec, tracé pendant un rêve de nuit de Noël par notre ami Edmond Le Moine.

Il fallait, pour écrire ce livre que Florence présentait l'autre jour aux lecteurs de *L'Action Sociale*, et l'imagination et la sensibilité et la curiosité dont est si largement pourvu M. Ernest Myrand. Ces trois vertus de l'esprit trouvent en un pareil sujet leur

(1) In-8, 324 pages, chez Laflamme & Proulx, Québec, 1907.

aliment propre, et dans les *Noëls anciens* elles se prêtent un mutuel et très utile secours. Il eût été si regrettable que l'auteur ne nous eût présenté qu'une page d'érudition sèche et aride ; et il eût été si dangereux pour l'écrivain de se livrer uniquement aux mouvements d'une âme qui s'abandonne tout entière à ses propres et lyriques émotions. M. Myrand a le plus souvent tempéré l'une par l'autre et l'aridité du sujet, et la fantaisie qui s'y pouvait facilement introduire. Aussi son livre est-il l'un des meilleurs que sa plume nous ait jusqu'ici donnés.

M. Myrand nous dit dans l'“*Avant-propos*” des *Noëls anciens*, quel est l'objet spécial de ses recherches, et qu'il s'agit pour lui et pour nous de savoir “*quels noëls nous chantons encore aujourd'hui que chantaient nos ancêtres.*” Pour élucider ce problème historique, l'écrivain se fait d'abord chercheur des trésors qu'enferment les archives de l'Hôtel-Dieu de Québec, et il trouve dans les recueils de cantiques de l'abbé Daulé, du père Surin, de l'abbé Pellegrin, de l'éditeur Garnier, la matière principale de son ouvrage.

Du *Nouveau Recueil de Cantiques à l'usage du diocèse de Québec*, que publiait en 1819 l'abbé ou plutôt le Père Daulé, comme on disait à Québec, M. Myrand extrait ce cantique qui commence par le mot *Mortels*, que le Père Jérôme Lalemant ne nomme pas autrement, et qui fut chanté à Québec à la messe de minuit du 25 décembre 1646. Dans les *Cantiques spi-*

rituels de l'Amour Divin, imprimés à Paris en 1664 et en 1694 par le Père Surin, on nous fait lire un Noël ancien du Père Martial de Brives, “*Grand Dieu, qui naquîtes mortel,*” et un autre, anonyme, *La paix soit chez vous, bergers.*

Mais ce sont les recueils de Pellegrin surtout, ces *Noëls Nouveaux*, au nombre de 176, qui ont fourni à M. Myrand la plus ample moisson de Noël historiques. M. Myrand nous dit d'abord comme fut variée et bizarre la carrière de cet abbé qui vécut à la fin du dix-septième siècle et dans la première moitié du dix-huitième — il est né en 1663 et il mourut en 1745 — qui appartient longtemps au monde bien plutôt qu'à l'Église, qui ouvrit “une boutique de madrigaux, de compliments et d'épigrammes”, travailla pour les théâtres de préférence au sanctuaire, mérita le surnom malicieux d’“aumônier de l'Opéra”, se convertit enfin, et laissa ce recueil, cette gerbe de *Poésies chrétiennes* contenant des NOËLS NOUVEAUX, CHANSONS ET CANTIQUES SPIRITUELS, *composés sur les plus beaux chants de l'Église, des Noëls Anciens, des airs d'Opéras et de Vaudevilles choisis.*

Pellegrin composa sur les airs des Noël anciens du quinzième et du seizième siècles 93 de ses *Noëls anciens*. Les autres, au nombre de 73, sont écrits sur la musique des vaudevilles et des airs d'opéras du dix-septième siècle. Rappelons ici que l'on a souvent transporté sur des strophes pieuses des airs que l'on

n'était accoutumé d'entendre qu'avec des couplets profanes, et parfois grossiers et bachiques. L'on chante encore au monastère des Ursulines de Québec, un Noël que l'abbé Daulé composa spécialement pour les messes de minuit du couvent, et dont l'air n'est pas autre que celui d'une chanson à boire. Les bonnes religieuses et leurs élèves ne soupçonnent guère peut-être quand elles chantent le refrain

L'Enfant, des enfants le plus beau,
 Vous appelle avec allégresse ;
 A son berceau (*bis*)
 Portez les dons de la tendresse.

que leur pieuse mélodie rappellerait aux pochards d'il y a cent ans cet autre couplet qui n'a rien de mystique :

Mais moi qui n'aime que le vin,
 Un seul bruit frappe mon oreille :
 C'est le trin-trin (*bis*)
 De mon verre et de ma bouteille. (1)

L'abbé Pellegrin a donc lui-même sanctifié, en les adaptant à de religieux cantiques, des airs profanes qui étaient faits d'abord pour le théâtre et l'opéra. Il pensait sans doute, comme Garnier qui publia lui aussi des cantiques dont la musique rappelait " l'excessive vulgarité des paroles profanes ", il estimait qu'il est fort utile d'avoir des cantiques sur ces

(1) Cf. p. 160.

airs, afin qu'on puisse les chanter à la maison et oublier, par ce moyen, les chansons mondaines qui ont été composées dessus."(1)

C'est parmi les noëls de Pellegrin que l'on retrouve quelques-uns de nos noëls encore aujourd'hui les plus populaires, et par exemple : *Venez, divin Messie*, et *Ça bergers, assemblons-nous*. Le recueil de Garnier contient aussi des noëls que l'on ne se lasse pas encore d'entendre, et qui évoquent à l'esprit les plus doux souvenirs, entre autres *Dans cet étable*.

En dehors des recueils classiques que M. Myrand a consultés, il y a des noëls que l'auteur des *Noëls anciens de la Nouvelle-France* ne pouvait ignorer ou passer sous silence, comme *les Anges dans nos Campagnes*, que probablement l'on n'a pas chanté ici avant le milieu du siècle dernier, et que M. Myrand n'a retrouvé que dans un *Choix de Cantiques* de l'abbé Lambillote, publié en 1842: il y a aussi le premier Noël canadien-français, *Victoire! Victoire!* que composa vers la fin du dix-septième siècle, peut-être en 1694, M. de la Colombière, devenu supérieur des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Québec; il y a encore le Noël huron *Ies 85 ahatonnia*, ou *Jésus est né* que le Père de Brébeuf, d'autres disent le Père Ragueneau, composa vers 1640; il y a de plus le Noël *Silence, ciel, silence, terre*, auquel il est impossible d'attribuer une date précise, mais dont la mélodie a servi de thème

(1) Cf. p. 158.

au début de cette messe de Noël que l'abbé Perrault, prêtre du Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal, composa en 1859, et qui reproduit dans ses diverses parties les noëls populaires du Canada français.

Nous ne pouvons suivre M. Myrand à travers toutes les dissertations historiques, fort instructives, qui sont le fonds substantiel de son livre. D'ailleurs, nous sommes sans cesse attirés hors de l'histoire par toute la poésie qui jaillit sans cesse du sujet et par toutes les impressions personnelles et tendres dont l'auteur a pénétré et parfumé toutes les pages des *Noëls anciens*.

Aussi bien, n'y-a-t-il rien qui soit plus évocateur de pieuses réminiscences, et plus rempli de suaves pensées qu'un chant de Noël. Et nous l'éprouvons bien à cette heure où les crèches sont encore ouvertes sous nos regards, et où résonnent encore à nos oreilles l'écho des cantiques traditionnels. Ces chants populaires qui s'accompagnent de paroles si simples, parfois si naïves, ont le don merveilleux de nous faire revivre les émotions de l'enfance, ces minutes précieuses de la vie où notre âme se laisse prendre tout entière aux joies si pures, aux enthousiasmes profonds qu'apporte à nos consciences le spectacle toujours nouveau des nuits et des messes de Noël. Et par ces harmonies qui remplissent alors nos églises, et qui recommencent la fête ancienne, nos âmes s'en vont rejoindre les âmes des ancêtres, elles communient

avec elles dans les mêmes sentiments et dans les mêmes impressions mystiques : le cantique de Noël devient le lien infrangible par où se rattachent les générations qui se sont succédé au village, et par lequel aussi restent solidement unies les générations plus nombreuses qui se sont succédé dans la patrie. Les Noëlés historiques sont de véritables hymnes nationaux, et M. Myrand a pu dire de l'un d'entre eux qu'il " est à nos églises catholiques françaises ce qu'est à nos foyers notre délicieuse chanson *A la claire Fontaine*. "(1)

N'est-ce pas notre si populaire cantique *Dans cette étable* que M. Myrand appelle le *Carmen seculare* de la Nouvelle-France ? Il en dira, du reste, autant de *Silence, ciel ; silence, terre*. Sans insister sur ces rapprochements qui pourraient n'être pas tout à fait justes, nous ne pouvons que souscrire à ce qu'en termes excellents, M. Myrand écrit du premier de ces cantiques : — " Non seulement on le chante à l'église, au temps de Noël, mais dans toutes les demeures et toute l'année. C'est encore moins un cantique qu'une berceuse accoutumée, une prière quotidienne que les mères récitent, plutôt qu'elles ne fredonnent, sur les petits berceaux endormis à son rythme caressant."

M. Myrand, lui, se délecte plus que tout autre dans cette symbolique ou réelle poésie, et dans toutes les impressions anciennes qu'éveillent en sa mémoire les

(1) P. 234.

fêtes et les couplets de Noël. *Silence, ciel; silence, terre* lui rappelle une messe de minuit, celle du 25 décembre 1869, à la chapelle des congréganistes du Petit Séminaire de Québec. Il exprime de ce lointain souvenir tout le charme qu'il enferme. et certes, M. Myrand, s'il n'avait pas toujours la tentation de s'arrêter à tout ce qu'il rencontre sur le chemin de sa pensée, n'aurait pas éprouvé le besoin de justifier ici, par une note au bas de la page, et par une citation d'une poétesse ombrienne, sa juvénile et très légitime émotion(1). Parfois ce sont des souvenirs profanes, des refrains de vacances, comme il en résonne encore sous les grands ormes du Petit Cap, qui l'aident à retrouver le rythme des noëls qu'il lit dans nos vieux recueils. C'est, par exemple, la chanson du Grand'Pèr'Noé, que Mgr Hamel chantait si volontiers pendant les joyeuses veillées de Saint-Joachim; c'est le refrain d'involontaire tempérance

Il la passa toute
Sans en boire goutte

qui a fourni le thème musical des *Bergers de Bethléem*. (2)

Les souvenirs personnels, l'émotion que M. Myrand reçoit de son sujet, l'emportent parfois plus loin qu'il ne faut; l'auteur s'en aperçoit lui-même; il prévient les reproches de la critique, et il semble parfois les défier avec une assurance qui pourrait déconcerter.

(1) Cf. p. 82-84 (2) P. 166.

Il préfère tout dire, persuadé comme nous que tout ce qu'il dit est fort intéressant. Au reste, les digressions sentimentales ne sont pas le plus grave défaut du livre de M. Myrand ; il y a des digressions historiques qui allongent parfois, sans une suffisante raison, les chapitres des *Noëls anciens*. Telles discussions faites sur le compte de ce brave Père Daulé, ou sur l'autorité de l'abbé Bois, sont peut-être des hors-d'œuvre aussi conscients que les récits des souffrances qu'endurent nos missionnaires dans la cabane des sauvages, où que le chapitre dithyrambique que M. Myrand consacre à notre chanson populaire *A la Claire Fontaine*. Mais ici encore M. Myrand se soucie bien plus de nous captiver avec sa prose facile, entraînante, que d'observer les règles classiques de la composition. Aussi bien, ces règles l'auraient-elles empêché de faire cette bonne action qui est d'affirmer que nous n'avons pas besoin de nous mettre martel en tête pour rimer un nouveau chant national, puisque celui de M. le juge Routhier *O Canada ! terre de nos aïeux*, avec la musique si grave et si majestueuse de Lavallée, est infiniment supérieur à tout ce qu'ont pu produire les derniers avortements de nos versificateurs.

Il reste donc que, malgré des imperfections inévitables, le livre de M. Myrand est d'une lecture attachante, qu'il est véritablement instructif, et qu'il doit être chez nous, avec les *Chansons populaires* de

M. Ernest Gagnon, un livre de chevet. Ces *Noëls anciens* vont nous aider à conserver mieux nos chants historiques, et, avec eux, le meilleur de nos françaises et chrétiennes traditions. M. Myrand aura contribué lui-même, en écrivant son livre, à l'œuvre patriotique qu'il a si bien définie(1). Grâce à ces *Noëls anciens* nous ne pourrons pas oublier " ces cantiques religieux au rythme desquels la première mère-patrie endormait nos berceaux, éveillait nos jeunes âmes ", et par eux aussi " ce répertoire de mélodies nationales se transmettra, comme un inestimable héritage, un legs sacré, de mémoires en mémoires et de générations en générations ".

(1) Cf. 268-269.

UNE FÊTE DE NOËL SOUS JACQUES CARTIER (1)

par ERNEST MYRAND

M. Ernest Myrand vient de publier la troisième édition de son livre depuis longtemps bien connu de nos lecteurs: *Une Fête de Noël sous Jacques Cartier*.

Cette édition nouvelle nous arrive en grande toilette typographique, avec des allures tout artistiques et séduisantes. Nous n'avons qu'à féliciter l'auteur d'avoir avec tant de soin réédité son ouvrage.

Mais il y a mieux encore à louer dans cette troisième édition : et ce sont des additions très heureuses faites au texte des éditions précédentes. M. Myrand a oublié de nous en avertir dans sa préface : il y a tout un chapitre nouveau, et fort instructif, inséré dans la trame de l'œuvre, et qui vient immédiatement après le prologue. Ce chapitre est intitulé : *Les interprètes de Jacques Cartier*.

L'auteur pouvait, sans briser l'unité du texte primitif, y faire entrer cette dissertation historique.

L'on se rappelle quel plan général avait adopté M. Myrand pour son livre. Un soir de l'année 1885, le 24

(1) *Une Fête de Noël sous Jacques Cartier*, par Ernest Myrand, de la société Royale du Canada, 3e édition, grand in-8, 240 pages, librairie Derome, Montréal, 1911.

décembre, M. Myrand lui-même rencontre, vers onze heures et demie, sur la Grande-Allée, l'abbé Laverdière, ancien professeur au Séminaire de Québec, archéologue et historien diligent, mort depuis l'an 1873.

La conversation s'engage entre les deux compagnons de route, entre le rêveur et le revenant. Et de quoi peuvent-ils causer, si ce n'est d'histoire? — Nous entrons alors avec l'auteur dans les plus curieux domaines de la réalité et de la fantaisie. L'abbé Laverdière, le professeur ressuscité, donne à son interlocuteur une leçon, très savante et très précise ; il ouvre tout grand le trésor de ses souvenirs, de son érudition qui fut merveilleuse, et nous voyons se lever sous nos regards, à l'appel du maître écouté, les hommes et les choses d'autrefois, le passé lointain de la Nouvelle-France.

Les deux noctambules se dirigent vers la basilique de Québec où accourent les fidèles, pour la messe de minuit. De la place du Vieux Marché, ils entendent jouer l'orgue, et reconnaissent le Noël tant aimé : *Nouvelle agréable*. L'abbé invite son disciple à entrer avec lui dans l'église. Ils pénètrent tous deux dans le temple. . . Mais, ô merveille ! et surtout, ô fantaisie ! l'intérieur de la cathédrale s'est tout à coup transformé en une forêt vierge. La voûte a fait place au ciel profond constellé d'étoiles. Le silence farouche, l'éternelle immobilité de la nature sauvage enveloppent,

étreignent les deux mystifiés. Nous sommes en pleine féerie. Un coup de baguette magique et presque extravagante nous a transportés — acteurs et lecteurs — au 25 décembre 1535, à Stadaconé. C'est Noël sous Jacques Cartier.

M. Myrand — qui, d'ailleurs, n'aurait pas le droit de se plaindre — n'est pas pour cela trop décontenancé. Il a bien, un moment, peur des Iroquois, M. Laverdière lui ayant dit : “ Chacun de ces arbres cache un anthropophage, ou peut lui-même devenir un poteau de torture ”, mais il n'a guère le temps de s'attarder à ces craintes imaginaires. L'abbé Laverdière l'entraîne, au pas gymnastique, jusqu'au Fort Jacques-Cartier. Tous deux s'en vont entendre la messe à la *Grande Hermine*.

Les premières éditions de ce livre nous faisaient tout de suite pénétrer dans la *nef générale* (*Grande Hermine*), et avec Laverdière nous voyions immédiatement se reconstituer sous nos yeux les scènes de 1535, l'office divin, d'abord, puis les personnes et les choses de ce milieu historique. Nous allions ensuite de la *Grande Hermine* à la *Petite Hermine*, et de celle-ci à l'*Émérillon*. Mais M. Myrand a jugé bon d'introduire, ici, après le prologue, le chapitre qu'il a très laborieusement préparé.

Il rencontre donc, sur le chemin qui conduit au Fort Jacques-Cartier, à travers la forêt, les deux interprètes du découvreur : Taiguragny et Domagaya.

L'abbé Laverdière connaissait bien ces deux sauvages. Il se met à causer avec eux. Ceux-ci le prennent pour l'un des aumôniers de Cartier, et ils écoutent son discours, et ils le discutent. Laverdière, qui s'inspire de la fête de Noël, entreprend d'expliquer à ces Indiens le mystère de notre rédemption ; il catéchise ces infidèles. Et ceux-ci restent incrédules. " Qui naît aujourd'hui ne vivait pas hier et mourra demain ; or le Grand Esprit est éternel. Ton histoire n'est pas la bonne." Ces âmes incultes avaient une logique impitoyable, que n'avait pas encore suffisamment éclairée la révélation. Ils ne peuvent comprendre la naissance éternelle du Verbe fait chair, et ils rejettent les affirmations théologiques du catéchiste.

M. Myrand prend occasion de ce chapitre pour faire connaître aux lecteurs l'état d'âme et de conscience des Iroquois. Il expose longuement, et dans une langue souple et pittoresque, leurs croyances, leur conception tout humaine du devoir et de l'honneur. Il raconte, par exemple, la légende si poétique des *danseuses*, où s'incarne le dogme de la migration des âmes dans les étoiles. Il met à découvert, dans des réflexions typiques, le caractère vindicatif de l'Indien. " Tu mens ! s'écrièrent les deux interprètes dans un éclat de voix simultanées ; celui qui pardonne une injure n'est pas digne d'être Dieu ! " Et l'auteur rappelle à ce propos comme il était imprudent de

prêcher d'abord aux sauvages non baptisés le pardon des injures. Le Père Jean de Brébeuf, averti de cette étrange mentalité des Indiens, leur prouvait plutôt l'existence de Dieu par l'existence de l'enfer.

M. Myrand a prêté à ses deux sauvages une psychologie peut-être un peu trop déliée, mais que nous acceptons cependant, parce qu'elle nous aide à pénétrer l'âme mystérieuse de l'enfant des bois.

A l'abbé Laverdière qui parle abondamment, qui déclame avec violence, qui élève très haut le ton de la voix, Taiguragny, l'Indien silencieux, lent à réfléchir, et à traduire sa pensée, répond en exposant à sa manière les avantages psychologiques d'une calme réflexion :

La réflexion, vois-tu, ressemble à un oiseau captif. Quand elle chante en nous-mêmes, sa voix appelle les idées heureuses qui ressemblent, celles-là, aux oiseaux libres du ciel. Elles accourent à tire d'ailes, tourbillonnent et finissent par s'abattre sur l'intelligence, comme des tourtes affamées sur nos champs de maïs, à la chute des feuilles. Mais, comme les oiseaux libres du ciel, les pensées heureuses sont aussi très farouches. Au bruit d'un rire, d'un mot inutile ou d'un cri de colère, elles se lèvent et s'envolent avant que la mémoire ait eu le temps de fermer son filet.

Et c'est ainsi que Taiguragny raisonne admirablement des facultés de l'âme.

*

* *

Une fête de Noël sous Jacques Cartier est donc un livre d'histoire, en même temps qu'il est un livre d'imagination. "Prendre par l'imagination ceux qui ne veulent pas de bon gré se livrer à l'étude, tel est l'objet entier de ce livre," déclare M. Myrand dans sa préface. Et sans le chicaner sur la propriété du terme qu'il emploie, nous reconnaissons que c'est bien là la fin qu'il s'est proposée, et que l'histoire est, en réalité, et fort heureusement, l'objet principal du livre. "Mon travail ne sera donc, à proprement parler, écrit-il encore, que la paraphrase littéraire du *Second Voyage de Jacques Cartier*." Et l'on voit tout de suite tout le prix qu'il faut attacher à cet ouvrage.

Je sais bien que les historiens de profession, les gens curieux par dessus tout des vérités historiques, et qui veulent donc que l'histoire soit traitée littérairement comme un genre spécial et bien défini, préfèrent à ces sortes de paraphrases où se mêle la fantaisie, des récits fondés uniquement sur les faits. Certes, ils n'excluent pas l'imagination de l'histoire, puisque sans l'imagination l'historien est impuissant à rien faire revivre ; mais ils souhaitent que l'imagination s'ajuste elle-même aux réalités, et qu'elle jette sur elles, sans pour cela déformer en rien leurs contours, le brillant coloris de sa lumière, le manteau souple de ses parures. Mais M. Myrand n'a pas écrit pour ces austères lecteurs. Il a voulu atteindre "ceux qui de bon gré ne veulent pas étudier notre histoire," et c'est

pour cela qu'il a imaginé le genre d'histoire que vous savez. De quoi il faut bien le féliciter, puisqu'il en est rendu à la troisième édition de son livre. Peut-être y a-t-il parfois excès d'imagination, et trop grande abondance de fantaisies jetées à travers le texte; peut-être y a-t-il parfois des réflexions inutiles, faites au hasard des occasions faciles; peut-être, enfin, y a-t-il quelquefois un peu de recherche dans la manière d'imaginer et d'écrire; mais comment échapper toujours à ces défauts quand on élabore un livre qui tient à la fois de l'histoire, du roman d'aventure et de la féerie? Le style de M. Myrand est, d'ailleurs, très soigné; le vocabulaire en est particulièrement riche et varié.

Disons donc qu'*Une Fête de Noël sous Jacques Cartier* est un beau et bon livre que l'on aimera relire dans cette nouvelle édition revue et augmentée.

RESTONS CHEZ NOUS (1)

Par M. DAMASE POTVIN

Le titre de ce roman canadien est une parole, une exhortation d'outre-tombe. C'est le cri que fait entendre de dessous son tertre, — l'auteur lui-même l'affirme — le jeune Paul qui s'en est allé mourir sur une terre étrangère. Cette œuvre littéraire, l'une des dernières nées de l'esprit canadien, est donc aussi une œuvre patriotique. M. Damase Potvin, qui l'a écrite, a voulu rappeler à nos jeunes gens leur grand devoir de rester chez nous, et de dépenser chez nous les énergies de l'âme canadienne.

Paul Pelletier, qui fut élevé en plein pays de colonisation, dans cette région du Saguenay où son père s'était taillé un beau domaine, éprouve la nostalgie de l'aventure. Il méprise ce métier de colon et d'agriculteur où s'est réfugiée la vraie noblesse de notre race, et il veut aller aux États-Unis chercher une autre et meilleure fortune. Malgré les affections qui le retiennent à Bagotville, malgré les liens qui l'attachent à sa fiancée, il quitte son pays et s'en va dans la grande ville de New-York. Jusqu'ici Paul a vécu de rêves et d'illusions; c'est maintenant que commence la longue série des désenchantements. Pauvre débardeur

(1) In-32, 244 pages, Alfred Guay, Québec, 1908.

sur les quais de la grande ville, il gagne misérablement son pain, et il va flétrir dans la promiscuité des estaminets la fleur de jeunesse et de vertu qu'il avait apportée de son cher Canada. Il n'ose retourner au foyer paternel où l'attendent toujours ses parents attristés et inquiets. Il songe plutôt à poursuivre plus loin la fortune qui le fuit ; il se fait bouvier sur un transatlantique qui part pour le Hâvre, croyant trouver en France quelque emploi lucratif qui le fera vivre et prospérer. Nouvelles déceptions. Et après quelques mois de vie misérable et sans lendemain assuré, Paul revient à New-York. Mais il contracte à bord la fièvre mortelle, qui le conduit à l'hôpital, et l'y fait mourir loin de tous ceux qu'il a aimés.

Voilà toute la trame de ce roman, qui est le plus simple, le moins compliqué des romans. Il y a dans ce livre peu de faits, quelques idées fort intéressantes, et beaucoup, beaucoup de sentiments. Et comme s'exprime quelque part l'auteur, c'est plutôt ici une "monographie d'âme" que l'histoire d'une vie. Seulement, cette monographie, au lieu de porter surtout sur l'âme de Paul, qui est le héros principal du roman, révèle autant et peut-être même davantage l'âme elle-même de l'auteur. Et l'on apprend donc, dans ce livre, ce que pense M. Potvin d'une foule de questions, et en particulier de la question de l'émigration et du rapatriement. Et M. Potvin abomine l'émigration, et il prêche le rapatriement.

Aussi bien, a-t-il étudié avec soin ces questions. L'on peut voir dans ce livre, et ce n'est pas l'un de ses aspects les moins attrayants, l'histoire de l'émigration canadienne, présentée dans un raccourci vigoureux. Il en précise les causes, et il en marque les principales étapes. Et l'histoire économique de notre pays se mêle ainsi aux fantaisies du roman. On oublie même parfois le roman pour suivre l'auteur dans de longues et instructives dissertations. Mais où que l'auteur vous conduise, vous le suivez volontiers, jusqu'à ce qu'il vous ramène aux personnages créés.

D'ailleurs, M. Potvin enveloppe ses dissertations dans beaucoup de sentiments. Il s'attendrit à propos de tout ce qui peut émouvoir l'âme humaine, et il exhale en de longs développements lyriques ses couplets abondants. Peut-être y a-t-il parfois trop de sensibilité superficielle dans ces effusions sentimentales. Et l'on voudrait alors quelque chose de plus viril et de plus pénétrant. Mais toutes ces impressions nous intéressent, et l'on regrette seulement que ces impressions, comme tout à l'heure les dissertations, se détachent trop du plan général, et que l'auteur n'ait pas assez fondu tous ces éléments de son livre.

La langue de M. Potvin est abondante, comme l'est son imagination, et comme l'est aussi sa sensibilité. Non seulement elle est abondante, mais elle est vivante. Il arrive bien que la syntaxe n'en est pas toujours très sûre, et qu'il y a du laisser aller dans

l'expression et que le bon goût n'est pas toujours satisfait : mais ce sont des défauts dont l'auteur saura vite se débarrasser. Il y a trop d'aimables qualités dans cette première œuvre de M. Potvin, pour qu'il ne songe pas à pousser plus loin son travail, et à exploiter encore les ressources de son talent.

C'est aux membres de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne que M. Potvin a dédié son œuvre. Les jeunes lui en seront reconnaissants, et ils liront avec empressement un livre qui fait mieux aimer la patrie.

FEUILLES VOLANTES ET PAGES D'HISTOIRE (1)

Par M. ERNEST GAGNON

M. Ernest Gagnon est un excellent compagnon de voyage. Il cause volontiers. Ce vieillard aimable s'est toujours appliqué à l'art de causer ; sa conversation égale son esprit ; et ses livres sont tout pleins des grâces de sa conversation.

L'autre jour, ayant à faire seul plusieurs heures de chemin de fer, je pris avec moi l'un de ces livres où M. Gagnon se retrouve tout entier, et qui est le dernier qu'il a publié ; j'écoutai longuement me parler les *Feuilles volantes* et les *Pages d'histoire*, et il me semblait que l'auteur lui-même était à mes côtés, m'instruisant sans pédanterie de toutes les choses qu'il a délicatement consignées dans ce recueil. Je prenais avec soin mes notes, et cela me consolait du spectacle triste de deux époux ennuyés qui, devant moi, somnolaient dans leurs fauteuils, ou se disaient quelquefois d'une voix haute et brève des choses peu intéressantes et inutiles.

Il y a dans *Feuilles Volantes et Pages d'Histoire*, tout ce qui peut retenir, sans la fatiguer,

(1) In-32, 362 pages, Québec, 1910.

l'attention curieuse du lecteur : agréments de l'anecdote, variété des impressions quotidiennes, tout l'esprit du conteur, et tout le sérieux de l'historien. Ces feuilles volantes sont à la fois légères et fortes, chargées de choses anciennes qu'apporte jusqu'à nous la brise des souvenirs. On y trouve de longs récits de voyage, comme l'excursion du Saguenay, faite par l'auteur en compagnie d'un prince russe, des études patientes comme " les Sauvages de l'Amérique et l'art musical ", ou la " Musique à Québec au temps de Mgr de Laval ", des articulets à la manière de sir James LeMoine, comme " Spencer Wood ", des notes philologiques, de petites dissertations morales, et enfin, tout un fragment d'histoire du Canada qui occupe une bonne moitié du livre : " Louis d'Ailleboust de Coulonge et d'Argentenay " ; lequel fragment se prolonge et se complète en deux chapitres consacrés aux dernières années de " Marie-Barbe de Boullongne ", veuve de Louis d'Ailleboust.

*

* *

C'est par des récits de voyage, des souvenirs intimes que s'ouvre le livre. Et cela donne au lecteur qui vient de Montréal l'occasion de visiter du même coup les Laurentides, Roberval, Saint-Prime, de descendre en janvier le pittoresque Saguenay, de s'arrêter au " préhistorique " Tadoussac, de traverser à la

Rivière-du-Loup, d'y saluer sur le quai, parmi les touristes désœuvrés de la Pointe, l'excellent et parfait notaire M. Cyrille Tessier, d'entendre à la Malbaie M. Gagnon lui-même suivre au piano, avec des airs appropriés, la conversation cosmopolite du prince russe et de Madame R. . .

C'est une joie véritable que nous procure ce récit alerte, joie facile comme le récit lui-même, un peu superficielle comme les pages qui tournent sous le doigt rapide.

M. Gagnon est un observateur, un observateur qui cherche le détail, le trait de mœurs ; il est avide de tout ce qui révèle la conscience populaire, et il nous renseigne, nous et son compagnon le prince russe, sur les habitudes des gens de la campagne et aussi sur les originalités des Indiens de la Pointe-Bleue. Son excursion au pays des bluets — M. Gagnon écrit plutôt : au pays des myrtilles — est un document historique que l'on lit avec une curiosité intempérante, et pas toujours satisfaite. La curiosité demande souvent à M. Gagnon des renseignements plus abondants ; elle s'irrite parfois de n'avoir pu soulever qu'un coin du voile, de n'avoir aperçu qu'une allusion trop discrète. M. Gagnon conte si bien qu'il ne conte pas assez ; il ne pénètre pas autant que le souhaiterait son lecteur dans l'observation des hommes et des choses ; il voyage rapidement, tout comme le prince russe. Et il le faut bien.

Cependant, chemin faisant, le touriste entend causer nos habitants ; il les interroge, et il s'amuse à noter quelques-unes de leurs expressions pittoresques : " Fumez-donc " pour : restez encore, prolongez votre visite ; entrez " allumer " : entrez causer avec nous. Il fait constater à son prince qu'au Lac Saint-Jean, comme partout dans notre province, les femmes seules sont des " créatures ", et que c'est pour leurs " créatures " que les maris y achètent des " moulins à coudre ".

Comme M. Gagnon aime beaucoup le langage imagé des bonnes gens, et comme il est aussi puriste, il fait voir avec complaisance tout le sens savoureux, amical des premières locutions ; et il invite discrètement nos compatriotes du Nord à ne plus procurer à leurs femmes que des " machines " à coudre.

*

* *

A l'histoire qu'il fait, M. Gagnon ajoute volontiers l'histoire qui est faite. Un nom, une date, un souvenir se mêlent tout naturellement à ses récits, et nous font entrevoir derrière le touriste ou le conteur, l'historien qui ne s'en sépare jamais.

C'est d'ailleurs, dans les sujets historiques que l'auteur des *Feuilles Volantes* aime surtout à s'attarder. Ses souvenirs de l'École Normale Laval, ses

études sur l'histoire de la musique à Québec, et plus particulièrement sa monographie de Louis d'Ailleboust, sont les sujets où se révèlent davantage la diligence de l'archéologue et la piété de l'annaliste.

Dans cette copieuse monographie de l'un de nos gouverneurs français, du plus canadien de tous nos gouverneurs français ou anglais, puisqu'il a voulu, le temps de son administration fini, vivre et mourir dans notre terre du Canada, M. Gagnon fait revivre une des époques les plus laborieuses de nos origines, et il nous conte par le menu les actions de ce temps-là. Souvent c'est de la petite histoire que M. Gagnon mêle à la grande, et c'est justement par quoi ces pages nous intéressent et nous retiennent. Quel détail peut être plus édifiant, plus capable de charmer l'imagination, que la piété ingénieuse des premiers habitants de Ville-Marie ? Ne pouvant, à cause de la grande difficulté de se procurer de l'huile, entretenir une lampe devant le tabernacle, ils y retiennent captives sous un vase de cristal des lucioles pour qu'elles y brillent jour et nuit, et y fassent hommage à Dieu de leur lumière phosphorescente.

Quant aux tableaux d'ensemble que parfois l'auteur esquisse, ils sont plutôt sobres. M. Gagnon les dessine plutôt qu'il ne les peint, s'abstenant de mettre de la couleur sur des lignes qu'il juge par elles-mêmes assez belles et assez harmonieuses. Il ne veut pas, semble-t-il, nous trop distraire par son art per-

sonnel, ni non plus faire oublier ses personnages principaux qu'il situe au centre des événements, qu'il fait aimer, sur lesquels s'attachent tous les regards.

*

* *

M. Gagnon ayant beaucoup connu Crémazie, a la bonne pensée de consacrer à cet ami illustre et malheureux un article où se recompose sous nos yeux la physionomie du poète.

Il essaie surtout de nous expliquer, par le caractère même de Crémazie, par ses goûts magnifiques, et par cette sorte de mégalomanie commerciale dont il fut pris, ses désastres financiers. Des lettres écrites par le poète, de sa terre d'exil, à M. Gagnon lui-même, nous font aussi connaître une fois de plus les douleurs secrètes et profondes dont il ne guérit jamais.

Grâce aux souvenirs abondants qui coulent au fil de la plume de notre auteur, nous savons que c'est à la demande de M. Gagnon que Crémazie composa, pour l'album d'une commune parente, la " Fiancée du Marin ". Nous croyons savoir aussi maintenant pourquoi l'amour tient si peu de place, pourquoi il ne tient aucune place dans la poésie de Crémazie. Crémazie n'aimait point les femmes. Sa muse lui suffisait. Il fit confidence à M. Gagnon qu'il ne songeait au mariage que les jours où il manquait un bouton à son gilet ou à sa redingote.

Mais M. Gagnon n'est pas seulement conteur, historien, anecdotier ; il est aussi moraliste. Que n'ai-je le temps de méditer avec vous sur les " sept paroles " de l'auteur des *Feuilles volantes*. Elles sont d'un sage et d'un patriote. M. Gagnon aime à moraliser et discrètement. Il fait maintes réflexions opportunes sur une parole de Montcalm que l'on devrait écrire en grosses lettres dans les salles de rédaction des journaux jaunes : " Ne parlez jamais de crime aux hommes."

*

* *

Mais je me hâte vers la fin de ce courrier. Et je vais le terminer en vous laissant sous l'impression agréable que j'éprouve encore.

J'ai lu ce que M. Gagnon écrit, à la page cent vingt-deux, de la critique et des critiques. La critique, y a-t-il affirmé, est un métier utile, mais détestable. Le critique est un lecteur malheureux qui s'abstient de jouir, et qui " cherche toujours et partout la petite bête". Il y a beaucoup de vrai dans ce que pense M. Gagnon de la critique et des critiques. La critique est détestable, et elle fait surtout détester le critique. Mais le critique n'est peut-être pas aussi malheureux que M. Gagnon le croit. D'ordinaire, il a un cœur de bronze que n'émeut pas la mauvaise humeur des critiqués.

Et puis, il y a deux sortes de critiques. Il y a ceux qui ne voient que des petites bêtes, et qui ne se gaudissent qu'à les signaler : ce sont des malheureux ou qui mériteraient de l'être. Il y a les critiques qui aiment à découvrir tout ce qui se trouve dans un livre. Ceux-ci s'abstiennent de jouir de ce qui est médiocre, mais cette abstention ne leur coûte aucun effort. S'ils sont dignes de leur rôle ou de leur métier, ils vont d'instinct à ce qui est beau pour en jouir autant que les autres, et par surcroît, ils trouvent un plaisir, infini, celui-là, à n'être pas dupes d'une inconsciente naïveté ou de superficielles impressions. Quant " aux petites bêtes ", s'il leur arrive d'en apercevoir sur la page du livre qu'ils tiennent en main, ils les piquent de leur plume, ils les fixent sur leur manuscrit, ils s'amuse à en considérer les formes bizarres ou ridicules, ils les étiquettent, ils en signalent l'espèce dangereuse à ceux qui veulent s'en défendre, et ils se réjouissent en pensant qu'ils contribuent par ce soin à débarrasser de tels insectes le règne. . . animal.

Mais pour une fois, j'ai voulu imiter M. Gagnon, qui déclare ne vouloir plus être lecteur critique. Donc, pendant que le train filait à toute vapeur, et que les champs de neige se déroulaient sous la fenêtre, toujours blancs, toujours monotones, pendant que les deux époux ennuyés somnolaient devant moi, dans leurs fauteuils, ou se disaient à voix haute et brève des paroles inutiles, je lisais sans arrière-pensée de

critique le livre de M. Gagnon, et je goûtais à causer avec mon auteur le plaisir sans mélange et délicat que vous savez.

LA PAROLE HUMAINE (1)

Par A. BERLOIN

Enfin ! l'on croit savoir, nous pouvons presque affirmer quelle langue fut la première qui s'exprima sur des lèvres humaines ! Nous pouvons presque imaginer quel son rendaient les dialogues primitifs que composaient dans l'Éden nos premiers parents, ou du moins l'on nous apprend les vocables dont ils se servirent pour ces entretiens indicibles dont ils ont gardé le secret.

Et cette découverte, ou cette tentative de découverte, est tout à l'honneur du Canada : d'abord parce que c'est M. l'abbé Antonin Nantel, le modeste philologue de Sainte-Thérèse, qui signe A. Berloin, qui en est l'auteur ; et ensuite, et surtout peut-être, parce que c'est le Canada lui-même qui a vraisemblablement conservé cette langue primitive, le type du langage adamique.

Donc Adam et Ève parlaient un peu comme on parle encore chez nous. Et il y a des raisons de croire qu'ils parlaient — non pas le français qui mériterait pourtant de remonter jusqu'aux premières lèvres qui se soient ouvertes pour chanter la pensée humaine,

(1) In-8, 216 pages, Honoré Champion, Paris, et Beauchemin, Montréal, 1908,

ni non plus l'anglais qui est la langue grossière du commerce, des marchands et des banquiers, qui ne troublèrent jamais la paix de l'Éden — mais ils parlaient l'algique ! Oui, Adam et Ève parlaient l'algique, et vous n'auriez pour vous en convaincre, ou du moins pour avoir quelque inclination à le penser, qu'à lire avec soin la thèse philologique très savante, très érudite, et il faut bien le dire, souvent très pénétrante de A. Berloin.

Cette thèse est intitulée *la Parole humaine*. Elle porte comme sous-titre: “ Étude de philologie nouvelle d'après une langue d'Amérique ”. Elle est développée dans une sorte d'in-octavo de 216 pages. Et vous la pouvez trouver chez Beauchemin, à Montréal.

Je n'ai pas qualité pour apprécier ce livre. Il ne suffit pas d'être américain pour suivre en tous ses détours la pensée de M. l'abbé Nantel ; il faudrait de plus être américaniste et philologue, et je ne suis pas américaniste, ni non plus philologue. Mais je ne doute pas que les américanistes et les philologues ne fassent grand cas de ces “ Études de philologie nouvelle ”.

A. Berloin — je ne sais pourquoi ma plume n'aime pas écrire cet étrange pseudonyme, et veut toujours marquer le nom de M. l'abbé Nantel — continue dans ce livre qu'il vient de publier l'œuvre philologique qu'ont si souvent reprise nos hardis, nos très zélés

missionnaires. Seulement nos missionnaires, quand ils se livraient à l'étude des langues indiennes, ne pouvaient avoir des préoccupations exclusivement scientifiques. Comme le dit très bien M. Nantel, ils faisaient œuvre de foi, plutôt qu'œuvre de science. L'auteur de *la Parole humaine* va plus loin qu'eux dans le domaine de la philologie; il observe minutieusement les formes, le sens des éléments du mot, de la syllabe, et il établit des lois générales, et il part de ces principes pour aller encore plus outre, et faire des études comparées qui aboutissent aux plus intéressantes conclusions.

*

* *

La langue algique, qui fait le sujet du livre que nous recommandons aux lecteurs, est la plus répandue sans doute qu'il y eût au Canada. Plus de cinquante tribus la parlaient, chacune ayant son dialecte particulier. Les tribus algiques étaient partout dispersées au nord et à l'ouest des Grands Lacs, au nord du fleuve et du golfe Saint-Laurent, sur les côtes de l'Atlantique et le long du Mississipi. Les Cris, les Algonquins, les Outaouais, les Montagnais, les Micmacs, les Abénaquis, les Outagamis, pour ne nommer que les tribus dont les noms nous sont familiers, appartiennent à la grande famille algique. On croit qu'à l'époque de sa plus brillante prospérité, cette famille

ne compta jamais plus de 90,000 âmes ; peut-être ne dépassa-t-elle jamais le chiffre de 50,000.

La plupart de ces tribus existent encore ; et la langue algique est donc une langue bien vivante. Les écrits des voyageurs et des missionnaires nous ont laissé des documents certains qui permettent d'étudier encore le parler des tribus éteintes.

Les dialectes algiques diffèrent évidemment les uns des autres. Cependant ils ont tous un fonds commun de racines et de formes grammaticales semblables qui attestent l'unité primitive de la langue.

De tous ces dialectes, quel est le premier, le plus ancien, celui qui peut être considéré comme le type original ? C'est probablement le cris. Les dialectes algiques deviennent, paraît-il, plus simples, plus réguliers, plus purs, à mesure que, sur la carte des pays algiques, l'on s'en va de l'est à l'ouest, vers la région habitée par les Cris, au nord et à l'ouest des Grands Lacs. Et le cris présente lui-même une phonétique plus simple, des éléments de signification mieux définis, une régularité plus grande dans les formes grammaticales. Aussi est-ce cette langue des Cris que M. l'abbé Nantel étudie surtout dans son livre.

Et parce que ce livre est une thèse, et que M. Nantel voulait aller, par la voie de l'algique, jusqu'à la parole humaine, comme le titre même du livre nous l'indique, l'auteur a étudié soigneusement, aussi scientifiquement qu'il lui a été possible, les racines

mêmes, et les lettres, les sons articulés, les phonèmes, comme on dit chez les linguistes, de la langue des Cris. Et cette étude l'a conduit à des constatations, à des principes, à des lois générales curieusement précises.

Puis M. Nantel a rapproché l'algique des langues indo-européennes, et il fait voir les rapports, les analogies, l'affinité qui existe entre toutes ces langues, voire leur filiation. "Ainsi rapprochées de l'algique, ces langues indo-européennes s'éclairent merveilleusement. Leurs racines elles-mêmes cessent d'être ces éléments irréductibles, imaginés par les linguistes. Non seulement ces racines livrent leur secrets, mais elles laissent entrevoir le fond même de la parole humaine, c'est-à-dire le lien intime, mystérieux, par lequel l'idée se rattache au son articulé."

Et ce n'est pas la partie la moins piquante de ce livre que celle où l'auteur, analysant le parler de l'homme jusqu'en ses derniers éléments, remontant jusqu'au son articulé qui est la matière première du langage, et le fonds commun de toutes les langues, fait voir les relations irréductibles qu'il y a entre le son et l'idée, et que telle idée rend tel son, tout comme le métal, le bois ou la pierre ont des sons qui leur sont propres.

M. Nantel a cru pouvoir, au prix de toutes ses recherches, découvrir le type premier du langage humain. Et puis quel'algique appartient à la famille des

langues indo-européennes ; et puisque, de toutes les langues indo-européennes, il est le type le plus simple, le plus régulier, celui qui a été chargé au cours des siècles du plus petit nombre de transformations, attendu qu'il a été moins que d'autres soumis aux influences des civilisations intenses, pourquoi l'algique ne serait-il pas ce type primitif ? Il paraît vraisemblable à M. Nantel, et vous pourriez sans doute discuter cette affirmation, que le type primitif du parler de l'homme soit une langue sauvage ; et précisément parce que la vie sauvage est plus propre que la vie civilisée à conserver les formes premières de la parole humaine. Mais, vous voyez d'ici quels nombreux et irritants problèmes, philologiques et bibliques, soulève une telle conclusion, et qu'il faudrait de bien longues études, et au moins toute l'érudition de M. l'abbé Nantel, pour en disserter pertinemment.

Les opinions ont été bien multiples et variables, que l'on a émises sur l'état premier du langage de l'homme. Et l'on peut donc se demander encore, croyons-nous, si la langue algique, telle que nous la retrouvons, dans le livre de M. Nantel ou sur les lèvres des Cris, est bien la langue de l'Éden. Nous voudrions sur l'histoire et les transformations du langage des informations plus rigoureuses.

Nous admirons tout de même avec quelle confiance l'auteur de *la Parole humaine* apporte ses conclusions, et comment après avoir scrupuleusement étu-

dié l'algique, et l'avoir laborieusement confronté avec les langues indo-européennes, il déclare : " Voici une langue étrange, en vérité, où les sons s'ajustent d'eux-mêmes aux idées, où les mots sont faits à la mesure des choses, où l'articulation elle-même paraît suivre et reproduire les procédés de l'intelligence ! ... Mais c'est à ces traits que se révèle la Sagesse Créatrice. . . .

" Peut-il se concevoir meilleur et plus noble langage ? . . . Il est digne de Dieu comme il est digne de l'homme. C'est celui-là, j'aime à le croire, que parla notre premier père au Paradis terrestre, alors que son esprit s'éveillait à la connaissance des choses divines et humaines, et que sa bouche s'essayait à les dire sous l'intuition même du divin Créateur."

Nous resterons sous cette suggestive impression de M. l'abbé Nantel. Et nous n'ajouterons un mot que pour louer ce philologue d'avoir mis dans son livre tant d'ordre et de clarté, et de l'avoir écrit dans une langue si bonne, l'une des meilleures que l'on puisse trouver sous la plume de nos auteurs canadiens.

LES ÉCOLES NORMALES PRIMAIRES (1)

Par M. l'abbé ADÉLARD DESROSIERS

M. l'abbé Adélarde Desrosiers, licencié ès lettres, vice-principal de l'École Normale Jacques-Cartier, vient de faire son coup d'essai dans les lettres canadiennes, et il faut l'en féliciter tout de suite. Nous attendions avec une impatiente curiosité ce premier livre ; nous soupçonnions même que ce serait une œuvre d'histoire, puisque M. Desrosiers a rapporté de l'Institut Catholique de Paris et de la Sorbonne un diplôme de licencié ès lettres où il apparaît qu'il a surtout demandé à ses maîtres la méthode et l'art de faire l'histoire. Et M. Desrosiers vient, en effet, d'écrire une page des annales de l'enseignement au Canada ; il a raconté, en une narration trop rapide parfois, mais toujours précise, les origines et les développements des *Écoles Normales primaires* de la province de Québec.

C'est fort heureux que M. l'abbé Desrosiers ait choisi ce terrain pour exercer son beau talent et pour travailler. La littérature de l'éducation est ici trop pauvre, pas assez riche d'œuvres solides et complètes. Quand nous voulons nous renseigner sur ces graves sujets de l'enseignement au Canada, et même dans la

(1) In-8, 392 pages, Arbour et Dupont, Montréal, 1909.

province de Québec, nous sommes trop souvent obligés de nous contenter des indications vagues que nous donnent les histoires générales, ou bien il nous faut aller aux sources, aux documents, et cela n'est pas commode, ni toujours possible. Sans doute, le docteur Meilleur et P.-J.-O. Chauveau ont laissé sur l'histoire de l'enseignement au Canada des ouvrages précieux qui seront toujours classiques, mais que de choses ont été faites après eux qu'il faut bien connaître !

M. l'abbé Amédée Gosselin, de l'Université Laval, a commencé une étude très minutieuse de l'histoire de l'enseignement sous le régime français ; cette étude sera complétée et publiée prochainement, nous l'espérons, et elle contribuera à éclairer d'une plus vive lumière les origines de notre question scolaire. M. l'abbé Desrosiers nous donne aujourd'hui, dans un livre dont la moitié est consacrée au récit des fêtes jubilaires de l'École normale Jacques-Cartier, une esquisse suffisante de l'histoire de l'École normale dans notre pays. Et ces deux œuvres d'érudition ne sont sans doute que les premières pierres d'un édifice que vont construire avec patience et d'aplomb nos deux abbés éducateurs.

*

* *

L'histoire des Écoles normales, c'est l'histoire du recrutement des professeurs, et M. Desrosiers devait donc nous dire d'abord comment se faisait ce recrute-

ment, avant la fondation de ces Écoles. De là, tout un chapitre, le premier du livre, sur "le recrutement du personnel de l'enseignement primaire de 1608 à 1836".

D'ailleurs, et l'on devait s'y attendre, il y eut dans notre pays des écoles normales avant qu'on en eût fondé. Et la première de toutes ne fut pas cette école latine et industrielle de Saint-Joachim, qui eut bien, selon les intentions de l'abbé Soumande, la mission de former des maîtres, mais dont on ne sait pas assez si elle en a vraiment jeté dans la circulation, et si elle fut véritablement "normale".

C'est aux Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, aux filles de Marguerite Bourgeoys, que reviendrait l'honneur d'avoir inauguré dans notre pays les écoles pédagogiques. C'est du moins ce que pense M. Desrosiers, d'après un texte qu'il cite, et qui est de Mgr de Saint-Vallier. L'institut des frères Charon, de Montréal, fut un autre centre d'éducation où l'on se préoccupa de former et de fournir des maîtres aux petites écoles. Mais je ne vois pas assez clairement dans le livre de M. Desrosiers que l'Institut Charon en ait réellement formé. Il y a là un développement qui manque un peu de précision.

Nous ne pouvons ici résumer tout ce premier chapitre de l'histoire des Écoles normales. C'est une étude, une vue d'ensemble sur l'histoire de l'école primaire pendant plus de deux siècles de vie cana-

dienne, et l'auteur a surtout marqué de traits plus fermes la période qui commence avec 1760. Les efforts du vainqueur pour tarir les sources de l'enseignement en confisquant les biens des congrégations ; les tentatives de 1787 pour remédier à certains maux dont souffrait l'instruction publique, et le projet de fondation d'une université mixte en 1789 ; le " bureau de l'Institution royale pour l'avancement des sciences ", créé en 1801, son fonctionnement misérable et stérile au milieu d'une population qui préfère l'ignorance à l'anglification et au suicide national ; la loi scolaire de 1824 qui autorise l'organisation des écoles de fabrique, et reconnaît le principe de la liberté de l'enseignement ; la loi de 1829 qui établit des syndics pour chaque groupe important de population, accorde une subvention aux petites écoles, introduit le système mutuel ou lancastrien, investit les députés de la fonction et de l'autorité d'inspecteurs des écoles, et crée des primes de dix louis pour l'instituteur le plus compétent de chaque paroisse : voilà autant de sujets que l'auteur traite tour à tour, et dont s'instruit le lecteur. Les progrès rapides réalisés après 1829 démontrent bien, comme le fait voir M. Desrosiers, que nos pères ont su profiter de l'école dès qu'on leur eut permis d'en établir qui fussent acceptables.

En 1836, on créa les écoles normales, au moment même où le gouvernement hostile se vengeait de nos députés en laissant tomber, sans la remplacer par celle que ces députés proposaient, la loi temporaire de 1829. Le gouvernement fondait des écoles normales, et laissait en souffrance les écoles primaires. Il rechercha les services de M. l'abbé Holmes, prêtre du Séminaire de Québec, et il le chargea d'une mission d'étude en Europe, pour préparer l'établissement de ces écoles normales.

L'abbé Holmes rapporta de France et d'Angleterre des programmes et des professeurs : il fut l'ouvrier le plus actif et le plus diligent de l'organisation des premières écoles normales de Québec et de Montréal.

Mais la loi de 1836 n'était que provisoire ; elle fut abrogée le 8 juillet 1842, et les écoles normales qui souffraient surtout d'être non confessionnelles, et qui groupaient des éléments trop disparates et trop peu sympathiques, disparurent avec la loi qui les avaient fondées. Et il faudra désormais descendre jusqu'à 1856, avant que l'on ne voit se relever les écoles pédagogiques.

Les évêques, toujours soucieux de l'instruction à donner au peuple, essayèrent de suppléer à l'insuffisance de l'État, en demandant à leurs religieuses et à leurs religieux de donner aux maîtres et aux maîtresses des cours de pédagogie. Dès 1842, les Frères des Écoles Chrétiennes de Montréal, sur le désir de

Mgr Bourget, se chargèrent de ce ministère. Le premier concile de Québec recommanda la fondation d'une école normale d'instituteurs.

Enfin, en 1856, Cartier, malgré l'opposition des grits d'Ontario et des libéraux avancés du Bas-Canada, fit passer une nouvelle loi scolaire qui pourvut à la fondation de nouvelles écoles normales. La loi de 1841, amendée en 1846, qui a fixé les bases de notre organisation scolaire actuelle, avait bien prévu la fondation d'une école normale pour le Bas-Canada, école dont on eût fait un nouveau noyau d'anglification; mais le projet parut irréalisable aux Anglais eux-mêmes; on songea plutôt à une école où il y aurait deux sections, l'une catholique et l'autre protestante, et c'est cet autre projet remanié que l'on reprit en 1856.

Cette fois, les écoles normales furent pour de bon établies, enracinées dans la province de Québec. Un homme se chargea de les organiser, de leur donner la vie, c'est P.-J.-O. Chauveau. Surintendant de l'instruction publique depuis 1855, il continua avec un zèle clairvoyant l'œuvre du docteur Meilleur qui l'avait précédé, et il procura le bon fonctionnement de la loi de 1856. Trois écoles normales furent fondées: l'École Laval, à Québec, l'École Jacques-Cartier et l'École McGill, à Montréal. Chauveau choisit, pour l'aider dans l'œuvre entreprise, des auxiliaires habiles: les abbés Edouard Horan et Jean Langevin à Québec,

l'abbé Hospice Verreau à Montréal. Les Ursulines de Québec se chargèrent de l'École normale des filles ; elles avaient rendu déjà les mêmes services sous le régime de la loi de 1836.

* * *

Les deux derniers chapitres du livre de M. l'abbé Desrosiers, où l'auteur fait l'histoire de nos écoles normales depuis 1856 jusqu'à nos jours, sont pleins de faits intéressants, de discussions judicieuses. Le programme des études dans les écoles normales ; l'œuvre des conférences publiques à l'École Jacques-Cartier, la publication des journaux pédagogiques, les Associations des instituteurs, les caisses de retraite pour les maîtres, la question des salaires sont autant de sujets qu'il suffit d'indiquer pour en signaler l'importance. Bref ! le livre de M. Desrosiers devient nécessaire à tous ceux qui désormais voudront se renseigner sur l'histoire de l'enseignement primaire et pédagogique dans la Province de Québec. Il rendra de réels services aux jeunes membres des cercles d'étude de l'A. C. J. C.

Nous recommandons aux lecteurs les pages qui terminent chacun des chapitres de cette histoire, pages où l'auteur esquisse le portrait de nos principaux éducateurs. Joseph-François Perreault, le docteur Labrie, le docteur Meilleur, P.-J.-O. Chauveau, l'abbé

Pierre Lagacé, l'abbé Verreau méritaient cette place dans la galerie de nos premiers éducateurs.

Le livre de M. l'abbé Desrosiers est bien écrit. L'auteur connaît sa langue, il la respecte, il la manie avec dextérité et souplesse, et ces qualités sont précieuses, et nous exigeons de plus en plus qu'elles apparaissent dans nos livres canadiens. Nous pourrions bien relever quelques phrases et quelques épithètes oiseuses, mais ce sont des vétilles. M. Desrosiers acquerra une certaine vigueur de style, qu'il montre déjà le plus souvent, et qui donnera à ses développements un relief et une énergie plus soutenus. La phrase se déroule toujours avec un véritable souci de plaire ; elle porte toujours une pensée bien conduite ; cela est de l'art littéraire, et cela fait qu'on demande à M. Desrosiers de publier bientôt un autre livre.

LE LONG DU CHEMIN (1)

Par MADELEINE

*

* *

C'est à Montréal que se fait toujours la littérature féminine. Là, les femmes écrivent, chroniquent, publient des livres, répandent des idées, s'emploient à faire réfléchir les hommes. Les hommes doivent toujours savoir gré aux femmes qui leur apportent la pensée, celle-ci fût-elle parfois enveloppée de guipures ou de dentelles. La pensée est bonne; elle est rare en ce monde où les affaires absorbent l'esprit masculin, et il convient que la femme fasse bénéficier de ses méditations la communauté. La pensée de la femme complète d'ailleurs la pensée de l'homme. Elle pénètre en de subtils détours où n'arrive pas toujours l'entendement viril.

A Montréal donc, les femmes continuent d'écrire, et il faut en éprouver quelque consolation; cela signifie qu'elles sont secourables à l'homme, et que continuant d'écrire, elles s'appliquent à penser.

*

* *

(1) In-12 carré, 248 pages, Montréal, 1912.

Madeleine est bien, de toutes nos chroniqueuses, la plus fidèle, la plus attentive, la plus réconfortante, la plus maternelle. Madeleine a charge d'âmes, aux colonnes de *La Patrie*. Elle écrit sans doute pour l'enfant tant aimée, qui plus tard lira les pages où sa mère rédige chaque semaine des leçons utiles et compose un à un les chapitres multiples d'un *Traité des Devoirs* ; elle écrit assurément pour tant de lectrices qui la consultent, qui attendent d'elle une orientation de leurs consciences.

Madeleine est reine incontestée au royaume de la chronique féminine : à moins qu'il ne faille asseoir à côté d'elle, sur un même trône, et pour y recevoir de semblables hommages, la vaillante, substantielle, délicate, et très élégante Fadette, du *Devoir*. Mais il ne convient pas de dire aujourd'hui qui des deux porte sur sa couronne les plus purs diamants.

Madeleine vient de réunir en volume quelques-unes des chroniques que produit sa plume. C'est intitulé *Le long du Chemin*. Le titre est juste, et il signifie la tâche quotidienne de l'auteur. C'est le long du chemin que Madeleine cueille ses sujets d'étude, fleurs vives ou feuilles détachées, dont elle a fait une gerbe abondante et saine.

Son livre nous donne donc la sensation de la vie. Il est varié comme elle, et comme elle tantôt joyeux, et tantôt triste, tantôt sérieux et tantôt léger, parcou-

rant avec agilité toute la gamme subtile des sentiments.

Madeleine estime, d'ailleurs, que rien de la vie ne doit être étranger à la femme, puisque la femme peut mettre sur toutes choses, avec la grâce de son sourire, son inépuisable bonté. Il y a une influence sociale, légitime, bienfaisante, qui convient à la femme, qu'elle peut exercer même au dehors de sa maison, pourvu qu'elle sache au foyer revenir à temps ; et si cette influence, elle peut l'exercer par sa culture d'esprit, et par la littérature et par la plume, mon Dieu ! qu'est-ce qui empêche la femme de s'instruire, d'écrire, et de se faire lire, si elle le peut ? Êtes-vous du même avis que Pierrot, ou pensez-vous comme Rosette ? Pierrot est antiféministe, impulsif, entier, irréductible, brutal : genre Caton ; Rosette est une personne fragile et vigoureuse, capable d'idées, qui ne consent pas que l'on fasse d'elle un bibelot de salon, qui veut être utile, et qui écrit : genre Madeleine.

Pierre, " qui est gros et qui a la tête carrée ", n'admet pas " qu'une femme ait pleinement le droit d'égrener son rire argenté ; il lui conteste le pouvoir des idées personnelles ; il trouve scandaleux qu'elle ose exprimer ses goûts, ses opinions ; la femme de son choix peut avoir un caractère très compliqué, pourvu qu'elle respecte le domaine intellectuel. Oh ! ce terrain-là, il entend bien le garder pour lui seul ; . . . il trouve bien mous les législateurs qui ne *passent*

pas des lois sévères (*au moins, Pierre, gardez-vous de l'anglicisme!*) pour interdire au sexe féminin de penser et de juger les événements qui ne relèvent pas directement du pot au feu, du cahier de mode, ou du papotage mondain.”

Ainsi raisonne Pierrot, ainsi raisonne-t-il près de Rosette, le long du chemin, à la page 180, au bord de la source chantante.

Rosette, assise sur une pierre que baignent les eaux de la source, répond avec esprit et avec humeur :

“ Crois-tu donc que l'homme seul a le droit d'analyser, de juger, d'apprécier ? Penses-tu vraiment que le bon Dieu a donné la raison aux femmes “ pour ne pas s'en servir en tout ” ? (*Rosette, votre phrase s'embarrasse; soyez claire, Rosette, claire comme la source.*) Je sais que nous avons une façon différente de sentir et de comprendre ; nous sommes des intuitives, des sensibles, des mystiques souvent ; vous êtes des logiciens nés, (*n'exagérez pas, Rosette*), des penseurs, des philosophes ; mais *chacun* à *notre* façon (*la grammaire! Rosette!*) nous résolvons les problèmes, et notre finesse native nous sert mieux souvent que votre bon sens appris.”

Et Rosette irrite Pierrot ; elle refoule et brise ses amours, pour qu'en elle vive sa pensée. Et le lecteur de ce joli chapitre approuve et applaudit Rosette.

Le sentiment, vous le pensez bien, occupe une large place le long du chemin, dans la vie et dans les pages de Madeleine. Et l'on s'y attend, et l'on est satisfait qu'il en soit ainsi. S'il est bon que les femmes écrivent quelquefois, il ne faut pas qu'elles écrivent exactement comme les hommes, ni avec le même ton, ni tout à fait sur les mêmes sujets. Il y a un domaine, qui n'est pas réservé à la femme, mais où la femme est bien chez elle, où elle est souveraine, où elle excelle à régner, et c'est celui du sentiment ; et il convient que la littérature féminine soit ornée, décorée, et presque, en son fond, substantiellement formée de tout ce qui ressortit à ce domaine. J'entends seulement que le sentiment soit ici de qualité supérieure, honnête, vivifiant, délicat et mesuré, discret et persuasif, et qu'il élève, purifie, anoblisse les âmes. Et c'est justement cette sorte de sentiment qui inspire Madeleine, et c'est de quoi Madeleine est toujours occupée.

Ce sentiment se répand, à l'occasion, en sympathie très tendre sur des êtres chers, et qui en sont dignes. Madeleine dira son admiration et son respect pour ce pauvre poète que fut Nelligan, pour ce journaliste combatif et hospitalier que fut Israël Tarte, pour ce jeune homme trop tôt brisé, et dont la plume courait si élégante, Ernest Lafortune. Elle rappellera avec piété les souvenirs anciens de notre histoire,

et racontera avec émotion son pèlerinage au vieux fort de Chambly.

Le sentiment patriotique s'exaltera à son tour et volontiers au bout de sa plume; il éclatera en strophes enthousiastes quand la France passera sous les regards de Madeleine.

Que la France soit symbolisée par le petit ruban tricolore qu'une femme en haillons ramasse dans la boue du fossé; ou qu'elle palpite en ce groupe vaillant de deux colons qui viennent dans l'Ouest canadien refaire une autre France : Madeleine s'incline avec une visible émotion devant tout ce qui rappelle à sa mémoire et à son cœur le doux pays des anciens.

Mais entre tous les sentiments qui circulent et courent à flots dans les pages de Madeleine, celui de la vie, celui de se sentir vivre pour le bonheur, et, par contraste ou par nécessaire dépendance, celui que vous éprouvez en face des vies manquées ou malheureuses, qui vous apitoie et vous inspire le désir de distribuer autour de vous l'aumône de la gaieté, ce sentiment, le plus féminin, et le plus humain, se répand et déferle en petites vagues claires ou troublées sur la prose de Madeleine. Et je ne connais pas d'histoire qui exprime mieux le besoin et la nostalgie du bonheur, le regret de vivre sans affections et la nécessité de vivre pour aimer, que l'histoire brève et lamentable de cette pauvre enfant qui n'eut "ni ber-

FLEUR DES ONDES (1)

Par GAÉTANE DE MONTREUIL

VISIONS D'AVEUGLE (2)

Par CLARA LANCTOT

Pendant que Madeleine rédigeait ses articles, éparpillait la note claire et pénétrante de ses chants maternels, Gaétane de Montreuil composait un roman. Ce roman parut il y a quelques mois, imprimé à Québec, et je suis bien en retard pour le présenter à des lecteurs qui le connaissent déjà.

Longtemps Gaétane de Montreuil fut, elle aussi, chroniqueuse à Montréal. Sortie du journalisme, elle entre dans le roman avec *Fleur des Ondes*.

Fleur des Ondes est un roman historique, pas très loog, tenant le milieu entre la nouvelle et le roman proprement dit. Gaétane de Montreuil s'est laissé entraîner par l'exemple de Laure Conan. *Fleur des Ondes* peut être, à certain point de vue, rapproché de *A l'Œuvre* et à *l'Épreuve*. Ces deux livres se ressemblent par l'idée qui en a inspiré

(1) *Fleurs des Ondes*, 160 pages, Québec, 1912.

(2) *Plaquette*, 34 pages, Québec, 1912.

les sujets ; ils diffèrent beaucoup par le style et par la façon dont ils sont construits.

Composer des romans historiques, c'est-à-dire broder sur l'histoire la fantaisie, et, pour faire lire l'histoire, l'assaisonner de romanesque, voilà une entreprise louable, encore que difficile à bien mener. Laure Conan a fort heureusement vaincu cette difficulté dans *L'Oublié*. Gaétane de Montreuil y a, pour son coup d'essai, moins bien réussi. *Fleur des Ondes* ne représente pas, croyons-nous, son maximum de talent. C'est une première œuvre qui sera suivie d'œuvres meilleures.

Fleur des Ondes est trop compliqué, semble-t-il ; c'est le roman d'aventures, où s'enchevêtrent d'innombrables détails. L'imagination de l'auteur y est d'une fertilité trop libre. Il faudrait la mieux contenir. Le livre manque de sobriété. C'est un flot de vie trop mêlé, trop chargé qui coule en ces cent soixante pages. Et parce qu'il y a tant de choses, toutes ces choses ne sont pas assez fondues, assez harmonieusement ordonnées.

A commencer par le prologue, dont il n'est pas bien sûr qu'il ne constitue pas un hors-d'œuvre, jusqu'au mariage de Philippe de Savigny avec Fleur des Ondes, que d'inventions hardies, surprenantes, souvent très capables de retenir fiévreuse la curiosité du lecteur !

Mais on a dès le début le sentiment de l'incohérence. Les trois premiers chapitres sont des pièces disjointes que peut-être avec plus d'effort vers l'unité, avec une assimilation plus vigoureuse du sujet, il eût été facile de mieux ajuster. Les considérations sur la politique de Champlain, le récit de son troisième voyage, en 1611, auraient pu faire corps avec le roman, si l'auteur avait su les y introduire. Il n'est pas d'un effet suffisamment artistique de jeter en travers de la fable, entre le prologue et le chapitre premier, dix pages de la prose de Champlain : ces pages pouvaient au moins être reportées à la fin du livre, en manière d'appendice.

Mais je regrette d'être obligé de tant insister sur des défauts de composition, Il faut tout de suite ajouter que l'intrigue du roman témoigne d'un remarquable talent d'invention. Philippe de Savigny, qui aime les aventures, vient dans la Nouvelle-France ; pendant ses séjours en forêt, il apprend l'indien par le ministère de la Source, bonne petite sauvagesse qui s'attache avec passion à son élève. Philippe est enlevé par les Iroquois, la Source le suit au pays ennemi. Philippe est attaché au poteau de supplice, quand Fleur des Ondes, une métis qui a du sang des Savigny dans les veines, le délivre et l'emmène dans sa grotte. Jalousie de la Source qui tarit sa vie, qui se suicide. . . Philippe épousera Fleur des Ondes.

Il y a beaucoup d'épisodes merveilleux dans ce récit. Nous sommes en forêts canadiennes, et c'est l'excuse de l'auteur qui prodigue l'extraordinaire. Ceux qui ne trouvent pas la vie réelle assez mouvementée seront servis à souhait dans *Fleur des Ondes*.

Gaétane de Montreuil a bien vu, cependant, toutes les ressources que peut offrir au romancier notre "matière coloniale". Joseph Marmette exploita, vous le savez, ces situations dramatiques de la vie des premiers habitants de la Nouvelle-France. Que l'auteur de *Fleur des Ondes* continue d'utiliser à son tour ce thème généreux. Qu'elle émonde seulement ses intrigues ; qu'elle cherche moins à accumuler les incidents et les accidents, et je suis sûr qu'alors apparaîtront mieux et brilleront d'un meilleur éclat tant de phrases très délicates, tant de perles jolies qu'elle laisse souvent tomber de sa plume.

*

* *

Il faut, enfin, signaler aujourd'hui un tout petit recueil de vers, signé d'un nom féminin. C'est intitulé : *Visions d'Aveugle*, par Clara Lanctot.

Mlle Lanctot est aveugle depuis l'âge de huit ans. Elle a reçu à l'Institution Nazareth, de Montréal, son instruction. Pendant que ses yeux continuaient de ne plus voir, son esprit s'est peu à peu ouvert aux

clartés très douces de la science. Un autre monde s'est révélé à celle qui n'aperçoit plus les choses, et il resplendit au fond de ses yeux obscurs : c'est le monde des pensées, avec les formes mystérieuses qu'il peut projeter sur l'imagination toujours sensible et ardente. Mlle Lanctot a dit sa reconnaissance au fondateur de l'École des Aveugles de Montréal, l'abbé Rousselot, à ce prêtre bienfaisant dont le rôle ici-bas fut

De semer parmi les épines
D'immortelles fleurs de bonté,
D'épandre des clartés divines
Dans les jours pleins d'obscurité.

La science est une lumière ; elle console les aveugles de ne pouvoir fixer sur l'autre leurs yeux.

La science écarte ses voiles
Et luit enfin à notre esprit ;
A notre ciel, combien d'étoiles
Rendent moins sombre notre nuit...

Certes, Mlle Lanctot n'a pas la prétention d'être un grand poète. La plaquette de vers qu'elle a publiée indique clairement jusqu'à quelles limites très modestes s'étendent ses ambitions. Elle ne fait pas profession d'écrire ; elle enferme en d'autres activités sa vie. Seulement, elle a quelquefois éprouvé le besoin de chanter sa pensée, de rythmer sa nostalgie de la lumière, de traduire en langage poétique les

visions qui surgissent de ses lointains souvenirs. Ces poésies courtes sont des " fleurs d'ombre " ; aucun souffle puissant ne les agite ; elles sont quelquefois teintées de carmin, d'or ou d'azur ; leur éclat est plutôt discret ; quelques-unes pâlissent de n'avoir pas ouvert au soleil leur corolle fragile ; en d'autres termes, il y a dans ce petit recueil des vers qui sont agréables et délicats ; il y en a qui sont de moindre mérite, un peu languissants, quelques fois embarrassés de prosaïsme.

Ce qui intéresse davantage peut-être dans ces pages, ce sont les souvenirs de lumière, des jours où la clarté du ciel emplissait les yeux de l'enfant. Et de chanter ces souvenirs fait du bien à l'aveugle d'aujourd'hui.

Lorsque, au sein de ma nuit, je fais chanter ma lyre,
 Il me semble revivre, et je rêve parfois,
 Que par mes yeux ouverts, dans mon cœur je reçois
 Le charme des beautés que ma muse m'inspire.

C'est donc encore la joie, la lumière, la vision des choses qui reviennent avec la poésie en l'âme de la jeune fille. Des émotions profondes lui redonnent quelque chose du plaisir des yeux ouverts. Elle réalise son vœu le plus touchant :

Oh ! souvenirs d'alors, vivez sous ma paupière

Voulez-vous savoir comment les yeux fermés ont gardé l'image ancienne, lisez les strophes sur le printemps :

Sous des toits verdoyants, plus riants et plus beaux
Que les rideaux légers, les gazes des berceaux,
Le printemps vient suspendre à la branche qui ploie
Des nids pleins de chansons, d'espérance et de joie.

Dans les prés reflouris, le ruisseau diligent,
Roule ses flots d'azur sur les cailloux d'argent,
Et cette onde limpide au cadre de verdure,
Semble un saphir brillant dans l'émeraude pure.

Comme l'on peut s'y attendre, c'est la sensibilité délicate, mais peu profonde, qui remplit à peu près toute seule les poésies de Mlle Lanctot. D'où le peu de variété de son inspiration. Et parmi les sentiments qui reviennent le plus souvent dans ses vers, le sentiment religieux, et aussi une discrète et patiente mélancolie occupent les premières places. Il faut lire, à la dernière page du recueil, les plaintes résignées de celle qui ne voit plus.

Je veux admirer la nature,
Quand l'hiver blanchit le côteau,
Ou quand l'oiseau, sous la ramure,
Chante gaiement le renouveau.

Je veux revoir ma tendre mère
Et lire encore dans ses beaux yeux...
Mais ce rêve est une chimère,
Ils ne sont plus ces jours heureux.

Jette, ô mon Dieu, de ta lumière
Un clair rayon sur mon ciel noir,
Puisque jamais, sur cette terre,
Mes yeux ne s'ouvriront pour voir.

Ces strophes sont simples et touchantes. Elles jaillissent du cœur meurtri mais bon qu'a touché l'épreuve cruelle, et qui se tourne vers Dieu comme la fleur vers le soleil. Elles révèlent toute la mesure d'émotion que peut contenir l'âme du poète ; sans forcer l'admiration de la critique elles plaisent, elles provoquent la meilleure et la plus attachante sympathie.

LA PREMIÈRE FAMILLE FRANÇAISE AU CANADA (1)

Par M. l'ABBÉ AZARIE COUILLARD-DESPRÉS

Cette monographie a paru il y a déjà plus d'un an et elle est encore d'une grande actualité. L'intérêt de ce livre se continue et demeure, non seulement parce qu'il a été préparé et composé avec soin, mais encore parce qu'il nous parle du premier colon canadien ; du chef de cette dynastie des anciennes familles rurales auxquelles on remettait l'autre jour leurs lettres de noblesse, (2) parce qu'il nous replace dans l'état d'âme où nous étions, où il fallait être pour célébrer le troisième centenaire de Québec. Peu de livres peuvent aussi bien que celui-ci nous entretenir dans les pieuses réminiscences qu'évoquaient au mois de juillet dernier les fêtes de Québec.

Voilà pourquoi ce livre est actuel, et pourquoi aussi nous osons encore nous acquitter, quoique bien tardivement, du devoir que nous avons d'en remercier l'auteur et de le présenter au public. Mais, en vérité,

(1) In-8, 364 p., Montréal, Imprimerie de l'École des Sourds-Muets, 1907.

(2) Allusion à la séance publique du 23 septembre 1908, à l'Université Laval, où l'on remit des médailles d'honneur aux représentants des anciennes familles canadiennes-françaises qui occupent depuis deux siècles la terre ancestrale. Cette fête fut organisée à l'occasion du troisième centenaire de Québec.

il ne s'agit plus de présentation. Le livre est connu ; il a été loué dans nos quotidiens, et, nous l'espérons, il a été acheté et lu par tous ceux qui s'intéressent au mouvement de notre jeune littérature.

Quoi qu'il paraisse, l'histoire de *la Première Famille française au Canada* dépasse de beaucoup l'objet et le sujet que s'est proposé l'auteur. Il ne s'agit pas ici seulement de Louis Hébert ou de Guillaume Couillard, mais de bien d'autres personnages qui entourent, encadrent le premier colon canadien, et qui furent les vrais créateurs de notre vie française. M. l'abbé Couillard-Després nous en avertit dans sa préface : " Montrer le courage et le mérite de ces premiers pionniers, dont les noms seront évoqués dans les fêtes du troisième centenaire : tel est le but de cet ouvrage." Et cette résurrection de tant d'hommes et de tant de choses donne au livre dont nous parlons un charme nouveau. " C'est tout un passé que l'on fait renaître, ce sont les disparus, les aînés qui dorment là, au loin, et qui reviennent enlacer nos âmes de leur bon souvenir."

M. l'abbé Couillard-Després a dédié son étude à la ville de Québec. Et cette délicate attention nous rappelle tout de suite tant de liens qui rattachent à notre ville le héros principal du livre. C'est ici qu'en 1617 Louis Hébert transportait sa famille et fixait son foyer. La traversée avait été longue et orageuse ; le vaisseau qui portait le premier colon canadien

faillit périr près des bancs de Terre-neuve ; et l'installation à Québec fut laborieuse. Mais ces épreuves du début ne faisaient que marquer du sceau divin l'œuvre patriotique que venait ici commencer Louis Hébert.

D'ailleurs, ce n'était pas la première fois que notre héros portait de ce côté de l'océan son activité. Déjà, en 1606, il avait suivi M. de Poutrincourt en Acadie. Obligé de repasser en France l'année suivante, il était revenu en 1610 et n'avait abandonné tout espoir de colonisation en Acadie qu'en 1613, après la prise et l'incendie de Port-Royal.

Mais il paraît bien que les obstacles ne faisaient qu'accroître et exalter l'ardeur de ce rude colon. Aussi bien, voulait-il à tout prix contribuer à la grande œuvre de civilisation chrétienne que la France avait ici entreprise. Et ce ne fut donc pas seulement pour établir sa famille, ce fut aussi pour procurer la gloire de Dieu que Louis Hébert recommença si souvent et avec tant de persévérance l'exécution de ses projets. Champlain estimait que la conquête d'une âme vaut mieux que celle d'un empire; Louis Hébert disait sur son lit de mort : " Je meurs content, puisqu'il a plu à Notre Seigneur de me faire la grâce de voir mourir avant moi des sauvages convertis. J'ai passé les mers pour les venir secourir, plutôt que pour aucun intérêt particulier, et je mourrais volontiers pour leur conversion, si tel était le bon plaisir de Dieu."

Et ces paroles pieusement recueillies sur les lèvres d'un mourant, révèlent toute la générosité des desseins, toute la beauté surnaturelle des motifs qui conduisaient ici les premiers colons canadiens. Aussi quelle dut être la joie de Louis Hébert, quand en 1617 il put se fixer enfin sur cette terre de Québec, qu'il devait, le premier, féconder par son travail !

Il eut bien à souffrir des associés de la Compagnie des Marchands. Ceux-ci estimaient la chasse et la traite plus que l'agriculture ; et ils voyaient d'un œil malveillant s'établir ceux-là qui voulaient entamer la forêt, l'abattre, la reculer, et en même temps éloigner le gibier et diminuer les profits. Mais le courage de Hébert n'en apparaît que plus beau quand on se rend bien compte qu'il fut, au prix de tant de difficultés, l'un des premiers ouvriers de notre fortune nationale. Le premier geste du laboureur canadien valait donc la peine qu'on le dessinât sur les pages de notre histoire et M. l'abbé Couillard doit être félicité pour l'avoir fait d'une main si alerte.

C'est sur les terrains où se trouvent construits les bâtiments du Séminaire de Québec que Louis Hébert commença sa vie de défricheur et de colon. La première maison qu'il y éleva fut la première que l'on vit à la haute ville. Cette première maison fut remplacée par une autre plus spacieuse qui devint plus tard le berceau du Petit Séminaire naissant.

La vie de Louis Hébert s'est prolongée dans toutes ces générations de travailleurs qui se font gloire de remonter jusqu'à lui, et qui estiment que c'est là leur plus beau titre de noblesse. La plupart de nos vieilles familles canadiennes sont alliées à celles de Louis Hébert et de son gendre, Guillaume Couillard. M. l'abbé Couillard, avec une piété grande, a essayé de retracer les principales lignes de cette honorable descendance.

Mais nous pensons bien que M. l'abbé a mis encore plus de patriotisme que de piété filiale dans la monographie qu'il nous a donnée. Le patriotisme éclate partout sous sa plume, et par lui se répand et débord*e l'âme entière de l'écrivain.* Volontiers même M. Couillard laissera là ses personnages et son sujet pour entonner quelques couplets pleins de jeunesse où se trahit une très généreuse inexpérience. Il y a certains thèmes que nous avons tous rêver amplifier, et magnifier, et M. Couillard saisit toutes les occasions de les développer. L'orateur, le rhétoricien supplantent donc parfois l'historien ; mais on ne songe guère à s'en plaindre, puisque l'historien s'oublie avec tant de bonne grâce et se dédouble avec tant de ferveur.

Ces exubérances sont des défauts dont notre jeunesse à tous est coupable, et on les pardonne volontiers à ceux qui, comme M. l'abbé Couillard, ne vieilliront que pour s'en corriger. Plus de maturité dans la pensée, et plus de fermeté dans le développe-

ment seront les prochaines qualités que nous apercevrons dans le prochain livre de M. l'abbé Couillard. Ajoutées à toutes celles-là qui font si agréable et si instructive la lecture de *la Première Famille française au Canada*, elles constitueront un ensemble de vertus littéraires qui feront de M. l'abbé un très bon historien.

SAINT-DENIS-SUR-RICHELIEU (1)

Par l'ABBÉ J.-B.-A. ALLAIRE

Le livre de M. l'abbé Allaire est l'une des plus considérables monographies paroissiales que l'on ait ici publiées. Et il faut louer les monographies paroissiales ; et il faut complimenter les prêtres vaillants, chercheurs et actifs qui depuis quelques années surtout s'emploient à les écrire. Toutes ces histoires locales, si particulières, si détaillées, si instructives, fournissent à la grande histoire les plus indispensables matériaux. Or, vous savez que notre grande histoire est encore à faire et qu'il faut souhaiter que quelqu'un vienne bientôt reprendre, corriger, prolonger et compléter notre inestimable Garneau. Cet écrivain désiré, souhaité, attendu aura sous la main bien des documents que n'avaient pas nos premiers historiens. Il aura, par exemple, ces histoires paroissiales que l'on fait aujourd'hui, et il ne lui sera pas permis d'ignorer, entre autres, *l'Histoire de la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu*, par M. l'abbé J.-B.-A. Allaire, ancien vicaire à Saint-Denis, curé actuel de Saint-Thomas d'Aquin, près Saint-Hyacinthe.

(1) In-18, 544 pages, Saint-Hyacinthe, 1905.

Nous sommes ici, en effet, en présence d'un livre, grand in-octavo, de 544 pages ; et donc, en présence d'un gros livre, gonflé d'érudition dionysienne, celui-là même qu'il fallait pour contenir toute l'histoire de l'"historique" paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu. Et voilà donc déjà tout indiquées deux raisons pour lesquelles il faut connaître l'œuvre de M. l'abbé Allaire : l'abondance des détails curieux, des renseignements utiles, et l'importance du sujet traité.

Qui n'a entendu parler de Saint-Denis, des patriotes de Saint-Denis, et de la bataille de Saint-Denis ? Ce nom-là est familier à toutes les oreilles de nos écoliers, et il est cher à la mémoire de tout Canadien français.

Or, Saint-Denis est au cœur de cette vallée du Richelieu que traverse le fleuve paisible, sur lequel glissèrent souvent les pirogues vindicatives de nos ennemis les Iroquois. C'est en 1603 que Champlain découvrit le Richelieu. C'est en 1635 que fut concédée par le même à M. Lauzon, " qui prenait du galon et le prenait long ", l'immense seigneurie de la Citière qui comprenait tout le pays que couvrent aujourd'hui le diocèse de Saint-Hyacinthe et les lieux circonvoisins, seigneurie princière et royale, dont on a fait plus tard plus de vingt-cinq seigneuries convenables, parmi lesquelles il faut nommer la seigneurie de Saint-Denis. C'est Frontenac qui a taillé dans ce domaine, et non pas " tiré de ce domaine", comme

dit M. Allaire, attendu que l'on a laissé en place le fief nouveau—la seigneurie de Saint-Denis. Il fit cette opération en 1694 en faveur de Louis de Gaunes, sieur de Falaize, lequel, par dévotion conjugale, donna au territoire concédé le nom du patron familial de sa femme Barbe Denis.

La colonisation, à cette époque reculée de notre histoire, se faisait assez lentement, l'émigration au Canada n'ayant pas alors la vogue dont elle jouit aujourd'hui. Cependant, en 1740, il y avait vingt-deux familles installées sur le Richelieu autour du centre qui devait être Saint-Denis, et ce petit pays fut alors doté d'une mission religieuse.

En 1754, un premier curé fut accordé à Saint-Denis dans la personne de M. Frichet. En 1758, Saint-Denis fut érigé en bourg par M. de Vaudreuil.

A mesure que la région du Richelieu, si grasse et si fertile, s'ouvrira à la colonisation, à mesure que la forêt reculera devant la hache du bûcheron, et que s'agrandiront les prairies et les champs de blé, le bourg de Saint-Denis deviendra de plus en plus prospère. Ce fut un port de mer que Saint-Denis ; et ses quais furent longtemps encombrés par tous les grains que lui apportaient les cultivateurs de la vallée du Richelieu. Saint-Denis fut, à l'âge d'or de son histoire, un petit Québec ou un grand Montréal ! Et pendant la première moitié du dix-neuvième siècle surtout, cette prospérité grandissante semblait

ne devoir pas connaître de limite. Non seulement Saint-Denis fut alors une sorte d'entrepôt, de port banal d'où partaient les récoltes abondantes de la région, mais des industries surgirent l'une après l'autre dans ce bourg laborieux, depuis la poterie, la carrosserie, la distillerie, la chapellerie jusqu'aux manufactures d'horloges antiques !

*
* *

Hélas ! pourquoi faut-il que les chemins de fer aient dérangé tout cela ? et pourquoi faut-il aussi que le souffle révolutionnaire qui passa sur Saint-Denis en 1837 ait dévasté ses industries, et emporté jusqu'à Saint-Hyacinthe les débris d'une si belle prospérité ?

Saint-Denis fut en effet et surtout ravagé par l'insurrection des patriotes. Et M. Allaire a consacré à cette partie de l'histoire de sa paroisse d'adoption les six chapitres les plus intéressants de son livre. Il a étudié par le menu toutes les péripéties du drame de 1837, les préparatifs, les actions et les conséquences de la bataille, ou plutôt de l'échauffourée du 23 novembre, et il faut lui savoir gré d'avoir fixé avec tant de précision les incidents de cette journée triste dont les gens de Saint-Denis gardent le douloureux souvenir.

M. Allaire s'est surtout efforcé d'établir la part des responsabilités. Et il nous paraît prouver avec suffi-

sance que si les braves habitants de Saint-Denis ont été entraînés dans le mouvement insurrectionnel, ils le furent parce qu'on les a abusés, parce qu'on leur a fait voir sous un jour incomplet ou faux la situation politique, et qu'on a fait miroiter à leurs yeux l'éclat de victoires que la plus élémentaire sagesse humaine ne pouvait espérer. C'est le docteur Nelson surtout, un anglais protestant établi à Saint-Denis, qui surexcita le patriotisme de ses concitoyens et les engagea dans un mouvement imprudent. Saint-Denis était d'ailleurs un bon terrain de culture pour la passion patriotique. Ce fut le pays de Bourdages, le vieux patriote, longtemps député, qui mourut en 1835, mais qui continua de vivre dans l'esprit de ses coparois-siens. Papineau visitait souvent Saint-Denis, où il avait des parents, et il y faisait aux gens avides de l'entendre des discours vivement applaudis. Aussi cette population de Saint-Denis prenait bien vite la température des plus fervents enthousiasmes. En 1836, elle élevait sur la place publique un monument à Louis Marcoux, tué à Sorel, en 1834, par un anglais, dans une bagarre d'élection. Et le docteur Nelson s'employa à combattre auprès de ces gens irritables l'influence du clergé loyal qui s'y exerçait alors très sagement par le ministère de M. l'abbé Demers. Il convoqua des assemblées, mit en œuvre tous les moyens, et arracha malgré eux à leurs paisibles demeu-

res bien des habitants qui n'auraient pas voulu et ne voulaient pas exposer inutilement leur vie.

On sait le reste, et que le docteur Nelson fut presque invisible le jour du 23 novembre, et que le soir de ce jour les Anglais comptaient environ trente morts et quatre-vingt blessés, tandis que les patriotes de Saint-Denis avaient à leur compte douze morts et une dizaine de blessés.

Ce résultat, et surtout les nombreuses pertes de vie que l'on eut à déplorer, refroidirent l'ardeur des patriotes de Saint-Denis. Ils réfléchirent. La bataille désastreuse de Saint-Charles, livrée deux jours après, acheva de les convaincre que toute résistance était inutile. Ils reprirent l'attitude que tout Québec, resté loyal, avait gardée. Les Anglais n'en abusèrent pas moins brutalement de leur victoire, et pendant la semaine du 3 décembre, malgré les promesses de leur proclamation, ils occupèrent, pillèrent, et désolèrent le village sans défense de Saint-Denis.

* *

* *

M. Allaire a écrit, avec toute son âme sincère et ouverte le livre dont nous parlons. Il l'a écrit sans aucune prétention à l'effet littéraire, et nous croyons qu'il a été trop modeste ; vraiment il y a dans son histoire des pages où brille l'éclat discret d'une belle simplicité.

Nous lui reprocherons pourtant d'avoir tracé un plan qui paraît trop indécis, et qui l'induit en la tentation de revenir sur des choses déjà dites. Le chapitre XI, entr'autres, nous paraît mal placé et prématuré. Il y a des considérations qu'il aurait fallu renvoyer à la fin du livre. Mais M. Allaire n'a pas voulu suivre seulement l'ordre chronologique, il a voulu procéder par tableaux d'ensemble, et il arrive que ces tableaux viennent parfois se heurter l'un contre l'autre et briser ainsi leur cadre fragile.

Et c'est dommage. Ces tableaux forment une galerie régionale des plus pittoresques. Voyez donc : tableau des médecins de Saint-Denis, tableau des notaires, tout rempli d'une calme lumière, tableau des chantres, tableau des vicaires et tableau des bedeaux ! C'est tout un musée de primitifs à l'usage des habitants de Saint-Denis, de leurs cousins et de leurs amis.

Et ces tableaux littéraires sont illustrés de photographies précises, qui, jointes aux cartes dont le livre abonde, constituent une leçon de choses dont on ne peut dire toute la valeur.

La langue dont se sert M. Allaire n'est pas toujours très sûre; elle est parfois impropre et incorrecte. Il écrira par exemple que dans la forêt les ours "ont leurs coudées franches"; il parlera de "pouvoirs hydrauliques", et de "théories enthousiasmantes", oubliant que les ours ne jouent pas des coudes, qu'il n'y a que des

forces hydrauliques, et qu'“ enthousiasmante ” n'est pas français.

Pourquoi faut-il encore que le ton de l'historien ne soit pas toujours séant, qu'il soit souvent trop familier, qu'il manque d'une certaine distinction, et qu'il apparaisse que tous ses défauts ne sont en réalité qu'une forme de la négligence ?

Vollà autant de petites erreurs de goût qui n'enlèvent pas à l'œuvre de M. Allaire son mérite capital, intrinsèque et essentiel, mais qui peuvent déplaire à la gent incontentable des critiques. Et il faut éviter de déplaire aux critiques.

Celui qui va finir cet article ne peut pourtant s'empêcher de louer hautement M. Allaire pour son œuvre si érudite, si bien inspirée, et de l'en féliciter d'un cœur content.

L'AMÉRIQUE PRÉCOLOMBIENNE (1)

Par M. ALPHONSE GAGNON

Voilà déjà quelques mois que l'on a attiré l'attention du public sur *l'Amérique précolombienne* de M. Alphonse Gagnon. Mais l'intérêt de ce livre n'a pas cessé depuis que les lecteurs lui ont fait si bon accueil ; et cet intérêt ne manquera pas de surprendre encore plus d'un profane que les questions d'américanisme ont jusqu'ici laissés indifférents.

On se préoccupe peu d'américanisme, chez nous, parce que nous n'avons pas sous les yeux les monuments précolombiens, et aussi parce que nous n'avons pas sous la main les trouvailles des archéologues et les revues ou les livres où sont consignés les progrès de cette science. Et le mérite principal du livre de M. Gagnon sera de vulgariser parmi nous les données certaines et les hypothèses de l'américanisme.

Aussi bien, M. Gagnon n'a-t-il pu guère faire autre chose que de s'emparer des observations faites par les archéologues, que de coordonner, de fondre, de synthétiser leurs récits, et de mettre le tout à la portée de ceux-là qui, comme nous, n'ont pas le loisir de s'adonner à de telles études, qui sont bien aise pourtant de

(1) *L'Amérique précolombienne*. Essai sur l'origine de sa civilisation. In-12, 376 pages, Québec, 1908.

savoir que ces études se poursuivent, et qui sont curieux d'en connaître les résultats.

C'est donc un travail de vulgarisation d'abord qu'a fait l'auteur de *l'Amérique précolombienne* ; et nous sommes assuré qu'il y a réussi. A côté de ce travail de vulgarisation, ou plutôt à travers, l'on peut apercevoir et suivre une thèse réelle que soutient l'auteur, qu'il réclame comme sienne, et qui constitue la partie originale de l'œuvre. De cette thèse nous ne pouvons rien dire si ce n'est que M. Gagnon a eu l'habileté de la rendre plausible : nous sommes trop étranger aux études américanistes pour oser affirmer qu'elle est définitive. L'auteur a été frappé, au cours de ses lectures, des analogies, des ressemblances que l'on relève entre les coutumes, les croyances, les habitudes de vie, la civilisation des anciens peuples américains, et les habitudes, les croyances, la civilisation des anciens peuples de l'Asie. Il en conclut la nécessité d'étudier la question des origines de la civilisation américaine en regard des antiquités orientales, et voilà bien où porte surtout, dans ce livre, l'effort de M. Gagnon.

*

* *

Dans une première partie de *l'Amérique précolombienne*, l'auteur examine surtout, au point de vue de leurs similitudes étonnantes, les monuments des vieilles civilisations indiennes et américaines. Et

l'on voit donc se reconstituer sous l'œil du lecteur les énormes constructions qu'ont élevées les peuples de l'Inde, de la Chaldée, de la Palestine, de l'Asie Mineure, de l'Arabie méridionale, de l'Éthiopie, de l'Égypte, du Pérou, de l'Amérique centrale et du Mexique. Ce sont des " pyramides percées de longues galeries, des palais, des temples, quelquefois taillés dans le roc vif au sein des montagnes, mais le plus souvent construits sur des assises étagées ; ce sont encore, œuvres gigantesques, des forteresses élevées sur des sommets qui semblent inaccessibles, des fortifications aux murs cyclopéens. " . . . De nombreuses gravures illustrent presque à chaque page le texte de l'auteur, et nous donnent l'illusion de circuler à travers des ruines.

Il y a aussi le mode de culture et en particulier les travaux d'irrigation que l'on a cru reconnaître assez semblables dans l'Asie et dans l'Amérique, dans la Chaldée, dans l'Égypte et dans l'empire des Incas.

Si, enfin, de la vie artistique et de la vie agricole on remonte jusqu'à l'état social de tous ces anciens peuples indiens et américains, on constate, nous assure M. Gagnon, que le régime des castes leur était particulier, et qu'il présente chez tous ces peuples des caractères assez semblables. Et l'auteur essaie de l'établir dans le dernier chapitre de cette première partie de son livre.

Expliquer ces ressemblances, ces analogies, ces similitudes est tout l'objet de la deuxième partie, celle où M. Gagnon a mis le plus de lui-même, de son esprit propre, de sa pensée personnelle. Et l'on passe donc ici de l'observation des faits à la recherche de leurs causes. Et c'est ici qu'apparaissent les tendances fortement systématiques de notre auteur.

Puisque l'on trouve en des pays si divers des traces d'une civilisation semblable, ne conviendrait-il pas d'attribuer à une même race qui se serait portée sur ces différents points du globe, ces vestiges d'une activité si ancienne ? C'est ce que pense M. Gagnon, sur la foi des archéologues qui lui fournissent la matière de son livre.

Or, le régime des castes ayant été inconnu des Sémites et des Aryas ; les constructions cyclopéennes à base pyramidale, et le mode de culture par irrigation n'ayant pas été non plus leur fait, il faut attribuer aux Chamites ou Kouschites ces formes de la civilisation : aussi bien est-ce aux temps reculés où ce peuple déployait sa propre civilisation que nous reporte l'existence des monuments que l'on nous a décrits. La civilisation des Kouschites est elle-même, nous assure-t-on, la plus ancienne que nous puissions connaître. Cette race a fourni les premiers civilisateurs et les premiers bâtisseurs dans toute l'Asie sud-occidentale ; et elle a promené sur les rivages asiatiques et africains de la Méditerranée, sur les côtes est de

l'Afrique, dans la vallée du Nil, dans l'Indoustan, et dans les îles de l'océan indien sa prodigieuse activité. Les Sémites et les Aryas devaient plus tard remplacer dans leurs empires conquis les " descendants du fils maudit ".

M. Gagnon consacre à l'étude de ces premiers civilisateurs un long chapitre où il prouve qu'il a beaucoup de lecture ; et il établit à grand renfort de citations copieuses la thèse qu'il développe. Puis il revient en Amérique surprendre encore dans les restes des civilisations disparues, dans les formes de la pensée religieuse ou artistique précolombienne, la preuve qui rattache ces populations anciennes de l'Amérique à la race des Kouschites. Sa pensée s'appuie toujours sur les documents que lui fournit le travail des archéologues, et elle semble — et c'est un mérite déjà considérable — aboutir à des conclusions raisonnables.

Les Kouschites ne furent pas, d'ailleurs, et M. Gagnon ne le prétend pas non plus, les premiers ni les uniques habitants de l'Amérique précolombienne. Ils y apportèrent seulement, à une époque fort reculée, une civilisation qui assura leur influence et leur supériorité sur les populations autochtones.

Les Kouschites américains étaient en pleine décadence quand les Européens firent irruption en Amérique au seizième siècle, et l'on sait comment les conquérants espagnols, plus soucieux de s'enrichir que

de convertir, hâtèrent par des procédés odieux la décrépitude et l'asservissement des populations qu'ils rencontraient sur leur chemin.

*

* *

Mais il faut lire cela dans le livre instructif et systématique qu'est *l'Amérique précolombienne*. Et l'on rapportera de cette lecture l'impression certaine que ce livre est un très louable effort vers une démonstration qui n'est peut-être pas de tous points rigoureuse, mais qui a grande chance de grouper des adeptes.

Les américanistes, comme tous les savants, ne s'accordent pas toujours ; et il y en a donc qui ne pensent pas comme M. Gagnon, ou qui n'osent encore pousser aussi loin leurs conclusions. Quelle est l'autorité de ces dissidents, et quel est le motif de leur prudente réserve ? C'est ce qu'on ne nous dit pas assez et ce sur quoi il eût été bon d'insister davantage.

Nous ne pouvons, non plus, faire toujours une suffisante critique des sources où s'inspire la pensée de M. Gagnon. Étant à Québec, et n'ayant pas eu le loisir de s'en éloigner, M. Gagnon n'a pu lui-même explorer les nécropoles fameuses qui livrent parcimonieusement à l'archéologue leurs secrets : il doit donc accepter les témoignages d'autrui. Quelle est la valeur relative de ces témoignages ? Et n'arrive-t-il pas que

l'archéologue trouve souvent dans les sous-sols, non pas ce qui y était vraiment, mais ce qu'il voulait y découvrir ? Souvenez-vous du lacrymatoire romain dont s'est moqué Labiche.

Il eût donc été utile de discuter davantage les récits des explorateurs américanistes, comme il eût été aussi fort intéressant de mieux connaître la provenance de tant de gravures très suggestives dont s'est servi M. Gagnon pour faire plus sensibles au regard du lecteur ses reconstructions.

Mais, malgré ces réserves, nous estimons que l'œuvre de M. Gagnon est très méritoire. Elle l'est assurément, parce que l'auteur de *l'Amérique précolombienne* a laborieusement employé des loisirs que tant d'autres gaspillent ; elle l'est encore parce qu'il met à notre portée des documents que nous n'aurions pas, sans cela, songé à étudier ; elle l'est, enfin, parce que la langue qu'il écrit est bonne. S'il arrive qu'elle soit parfois impropre, et qu'elle porte quelques traces d'inexpérience, elle n'en est pas moins remarquablement sobre, précise et claire. Et c'est de quoi il ne faut pas hésiter à féliciter M. Alphonse Gagnon.

QUESTIONS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI (1)

PAR M. ALPHONSE GAGNON

Voici un volume de plus de trois cents pages que M. Gagnon ajoute à la liste de ses œuvres. Et ce livre vaut surtout par l'inspiration très généreuse qui l'a dicté. C'est en somme un ouvrage d'apologétique que l'auteur a voulu écrire, et qu'il a publié. L'apologétique que l'on nous y fait n'est pas systématisée comme celle que l'on trouve dans le livre récent de sir Adolphe Routhier ; c'est plutôt une apologétique écrite au jour le jour, au fur et à mesure des occasions et de l'actualité.

*

* *

Il n'y a pas, d'ailleurs, que de la discussion philosophique ou théologique dans les *Questions d'Hier et d'Aujourd'hui*. Il y a d'autres choses qui s'y mêlent, qui s'y insèrent, et qui en varient la matière. C'est par une étude sur la littérature américaine que s'ouvre le livre. Cette étude est une vue d'ensemble du travail littéraire qui s'est fait chez nos voisins depuis les origines jusqu'à nos jours. M. Gagnon ne prétend

(1) In-12, 306 pages, Garneau, Québec, 1912.

pas donner des aperçus personnels sur les auteurs et les livres de la République américaine : il se contente de résumer ce que d'autres ont écrit sur le sujet.

C'est avec le deuxième article : " Nos cousins d'Outre-mer ", que commence en réalité la série apologétique. M. Gagnon y étudie nos cousins de France ; il compare volontiers les Français de là-bas et les Canadiens français ; et il ne peut s'empêcher, au cours de cet examen de conscience des deux peuples, de remarquer les différences politiques, sociales et religieuses qui nous distinguent et nous séparent ; et il ne peut s'empêcher de déplorer la situation pénible qui est faite en France, par la politique et par l'impénétrabilité, à une si notable portion du peuple, aux catholiques en particulier, et à tous les Français en général. L'individualisme, c'est-à-dire, l'initiative individuelle, courageuse et efficace, et la liberté, voilà les deux forces bienfaisantes qui ont fait et qui élargissent sans cesse notre histoire. Au contraire, en France, l'individu est comprimé par toutes les réglementations officielles et innombrables, et la liberté n'existe que sur les lèvres éloquentes des tribuns... Ici, c'est le catholicisme qui a vivifié et libéré les âmes ; là-bas, c'est l'anticléricalisme qui inspire les gouvernants, et qui amoindrit les consciences perverses. Et ce parallèle, appuyé sur des faits historiques, est déjà une sorte d'apologétique qui prouve la

supériorité de notre foi sur le paganisme officiel de la France, et sa plus grande efficacité sociale.

Il ne faut pourtant pas s'abuser sur nos états de conscience. Notre conscience canadienne n'est pas fermée à toute doctrine mauvaise, ni à toute influence néfaste. Et peut-être que M. Gagnon, à propos du socialisme, par exemple, se fait quelques illusions sur la mentalité de nos populations ouvrières, et enferme trop exclusivement dans certaines têtes de certains meneurs les idées dangereuses qui s'expriment quelquefois parmi nous. Certes, nos populations ouvrières sont bonnes et chrétiennes ; elles ont surtout bon cœur. Il n'est que trop véritable, cependant, que leur esprit est faussé sur plus d'un point de la question ouvrière, et en particulier de la question des relations du travailleur avec le patron. Il y a sans doute des revendications légitimes de l'ouvrier dont il faut reconnaître la justesse ; il y a aussi des exigences déraisonnables — qu'il ne faut pas craindre de dénoncer et de condamner. La liberté du travail ne doit pas tuer celle du capital ; et la tyrannie du nombre est aussi révoltante que la tyrannie d'un seul. Et peut-être que depuis quelques années l'on a trop souvent parlé à notre ouvrier de ses droits, et de sa puissance, et pas assez de ses devoirs et de ses responsabilités sociales. Et quelques-unes des grèves qui en ces derniers temps ont paralysé nos industries ne se seraient pas produites, si l'infiltration socialiste n'avait pas,

diées à la lumière d'un ferme bon sens. M. Gagnon y résume ce que la philosophie et la logique ont depuis longtemps démontré au sujet de ces thèses fondamentales du christianisme.

Mais il semble que M. Gagnon se plaît tout particulièrement à résumer et à condenser à l'usage de ses lecteurs, ce qu'il a lui-même appris au cours de certaines lectures scientifiques. La question du darwinisme, par exemple, du darwinisme jamais prouvé, à peu près abandonné, mais que parfois reprennent quelques disciples attardés du maître, passionne M. Gagnon. Il en parle longuement dans "Courants de doctrine", et il y revient dans son article "Leçons de la science". Dans ce dernier article, il invoque le témoignage du grand entomologiste français M. J.-H. Fabre, vieillard savant et chrétien dont l'autorité s'illumine aujourd'hui d'une gloire incontestée. Dans "Courants de doctrine", M. Gagnon appuie sa thèse contre le darwinisme sur des déclarations de M. Fouillée, de l'Institut, et sa thèse plus générale de l'accord de la science et de la foi sur les conclusions de M. de Lapparent, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Qu'on nous permette de citer ici le témoignage de Lapparent.

"Après cent ans d'efforts pour tout expliquer en dehors et à l'encontre de nos croyances théistes et spiritualistes, la science, libre de préjugés, dégagée de tout apriorisme et fidèle à sa méthode de calme obser-

par tant de fissures, pénétré dans la tête du travailleur.

Un autre mal qui déshonore notre vie canadienne, mais qui heureusement n'a pas entamé la Province de Québec, c'est le fanatisme orangiste transporté de l'Ulster dans l'Ontario et dans quelques autres régions anglo-saxonnes du Canada. A ce sectarisme étroit s'oppose la générosité traditionnelle du catholicisme des Canadiens français. Nulle part plus que dans la Province de Québec, les droits de la minorité ne sont respectés, parce que nulle part le catholicisme n'a davantage pénétré les esprits. La vérité a toujours été plus tolérante que l'erreur. C'est donc encore une forme de l'apologétique que cette comparaison des deux esprits qui règnent à Québec et à Toronto : et M. Gagnon n'a pas manqué de le faire observer.

*

* *

L'accord de la science et de la foi est l'une des questions religieuses qu'il importe de toujours éclairer, et sur lesquelles il faut avoir des notions précises. M. Alphonse GAGNON a plus d'une fois touché ce problème, en particulier dans sa "Chronique" de juin 1904, dans ses articles intitulés "Courants de doctrine", et "Simple raisonnement". Ce dernier article offre une vue d'ensemble, juste et claire, du traité de la vraie religion. Il y a là un certain nombre de questions sur Dieu, l'âme, la liberté, qui sont étu-

diées à la lumière d'un ferme bon sens. M. Gagnon y résume ce que la philosophie et la logique ont depuis longtemps démontré au sujet de ces thèses fondamentales du christianisme.

Mais il semble que M. Gagnon se plaît tout particulièrement à résumer et à condenser à l'usage de ses lecteurs, ce qu'il a lui-même appris au cours de certaines lectures scientifiques. La question du darwinisme, par exemple, du darwinisme jamais prouvé, à peu près abandonné, mais que parfois reprennent quelques disciples attardés du maître, passionne M. Gagnon. Il en parle longuement dans "Courants de doctrine", et il y revient dans son article "Leçons de la science". Dans ce dernier article, il invoque le témoignage du grand entomologiste français M. J.-H. Fabre, vieillard savant et chrétien dont l'autorité s'illumine aujourd'hui d'une gloire incontestée. Dans "Courants de doctrine", M. Gagnon appuie sa thèse contre le darwinisme sur des déclarations de M. Fouillée, de l'Institut, et sa thèse plus générale de l'accord de la science et de la foi sur les conclusions de M. de Lapparent, ancien secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Qu'on nous permette de citer ici le témoignage de Lapparent.

"Après cent ans d'efforts pour tout expliquer en dehors et à l'encontre de nos croyances théistes et spiritualistes, la science, libre de préjugés, dégagée de tout apriorisme et fidèle à sa méthode de calme obser-

vation, en est arrivée à des propositions dont l'énoncé diffère à peine de celui de nos vieux dogmes. . . Ne craignons donc pas de le déclarer hautement: cette fin de siècle est bonne pour les hommes de croyance et surtout pour les catholiques. . . L'application des procédés de la science pure a suffi pour condamner nombre des affirmations de nos adversaires. Seuls nos principes à nous restent debout, en face du monde qui peut s'obstiner à les méconnaître, mais qui ne trouve ni la vérité, ni le salut en dehors de leur application."

*

* *

M. Alphonse Gagnon ne pouvait, dans ce livre, ne pas revenir à son sujet favori : l'archéologie préhistorique de l'Amérique. Ce sujet tient presque toute la place dans la " Chronique " de juin 1906. Le texte y est accompagné d'intéressantes illustrations.

Dans sa " Chronique " de janvier 1904, M. Gagnon cause de littérature canadienne, et des conditions défavorables — conditions de milieu, de clientèle, de travail et d'argent — qui lui sont faites. Cette causerie, conduite à bâtons rompus, ne nous apprend rien de neuf, elle redit très familièrement ce que l'on a dit déjà ; elle le rappelle pour qu'on ne l'oublie pas.

Il y a pourtant un point, dans cette causerie, sur lequel nous pourrions chicaner M. Gagnon. Il assigne comme l'une des causes de notre relative indigence

littéraire notre histoire trop récente et trop courte. Sans doute le passé qui est nôtre est très restreint dans le temps, si on le compare à celui des peuples anciens : mais il contient tout de même pour l'historien, le romancier, le poète, le dramaturge, l'économiste, une matière suffisante sur quoi ils pourraient tous s'exercer avec des chances toujours renouvelées de succès. N'accusons pas trop notre histoire d'une pauvreté dont tous les jours, d'ailleurs, elle se corrige. Reportons sur d'autres causes, que signale justement M. Gagnon, la principale responsabilité de nos lenteurs intellectuelles et littéraires.

*

* *

Le livre de M. Alphonse Gagnon est écrit sans artifice de style, sans apparente ambition d'art. Il est écrit dans une langue claire, sobre, parfois incohérente, toujours assortie à la pensée de l'auteur. Et l'auteur ne vise pas plus à l'originalité de la pensée qu'à celle de la phrase. Son but louable et très utile est de répandre des idées saines que lui apportent ses études et sa méditation. Il livre ces idées avec une confiante bonhomie qui ne laisse pas quelquefois d'être piquante. La lecture de ces pages retient donc facilement l'attention : pour les raisons principales et décisives que M. Alphonse Gagnon n'écrit jamais pour ne rien dire, et que ses souvenirs de lecture abondent au bout de sa plume.

LES SURVIVANCES FRANÇAISES AU CANADA (1)

par EDOUARD MONTPETIT

La brochure de M. Édouard Montpetit contient les deux conférences que l'auteur a prononcées à l'École libre des Sciences politiques, à Paris, au mois de juin 1913.

J'eus la bonne fortune d'assister, le 13 juin 1913, à la première de ces conférences. La salle de l'École libre des Sciences politiques était remplie d'un auditoire de choix ; Français et Canadiens français y étaient venus, les uns pour se renseigner, les autres pour se souvenir ; tous ont religieusement écouté, et vivement applaudi.

M. Louis Madelin, l'un des hommes de lettres qui, en France, nous ont témoigné le plus de sympathie, et qui travaillent le plus assidument, au Comité France-Amérique, à multiplier les relations utiles de la France avec le Canada, présentait à l'auditoire M. Montpetit. M. Madelin était venu au Canada, à Montréal et à Québec, pendant l'hiver de 1908, et il voulut bien dire d'abord comment Québec surtout lui avait donné l'impression de la vie française :

(1) *Les Survivances françaises au Canada*, par Edouard Montpetit. In-12, 92 pages, Plon-Nourrit, Paris, 1914. M. Montpetit a depuis publié, en 1920, *Au Service de la Tradition française*.

il y raconta comment, au dessus de la porte de l'une de nos auberges, il avait lu avec infiniment de plaisir que l'aubergiste logeait "à pied et à cheval", et il affirma que la vue de cette enseigne à la mode de France l'avait rempli d'une joie singulière. Cela le changeait beaucoup des *Palace Hotels* de New-York et de Chicago.

M. Madelin fit en termes excellents l'éloge des Canadiens, et de leur invincible survivance. Il en conclut que nulle part qu'en terre française "les morts ne parlent" à certains moments avec plus d'énergie et de succès. Nulle part ils ne sont plus capables de revivre en leurs fils. Le spectacle des fidélités canadiennes reconforte. "En restant Français, ajoutait M. Madelin, vous nous faites plus fiers de l'être."

M. Madelin se garda bien de ne pas offrir à l'auditoire, dans la personne du conférencier, un exemplaire de l'énergie tenace et triomphante des Canadiens français. M. Montpetit parla ensuite et tout aussitôt justifia ce compliment.

*

* *

Les deux conférences que donna M. Montpetit, à Paris, sont comme deux tableaux qu'il fit voir aux auditeurs. La première est un tableau de notre vie historique, et la seconde un tableau de notre vie

économique. L'auteur a dessiné et composé l'un et l'autre avec sobriété. Il y a mis peu de couleurs, sachant que les lignes elles-mêmes, larges et profondes, offraient assez de relief pour l'œil, et d'intérêt pour l'esprit.

M. Montpetit raconta donc, dans sa première conférence, ce que sont devenus, après 1760, les vaincus des Plaines d'Abraham, et comment ils triomphèrent de toutes les influences qui les pouvaient faire disparaître. C'est l'histoire de cent soixante ans de luttes patientes, de résistances opiniâtres, que déroula sous nos yeux M. Montpetit, et il conclut avec raison que cette histoire est droite "comme une belle route de France".

Le conférencier précisa ensuite les caractères et les manifestations de nos survivances. Notre loyauté elle-même est le premier trait auquel se reconnaît notre âme française. L'habitant canadien, mieux encore que l'ouvrier des villes, représente la force souveraine de l'âme ancestrale. Et les vieilles chansons populaires, chansons de France, qui font la joie des soirées de famille, témoignent aussi à leur façon de notre fidélité. Notre littérature elle-même est faite de pages françaises.

M. Montpetit n'a pu se retenir d'ouvrir ici une parenthèse, et de s'apitoyer justement sur ceux qui chez nous ont le courage de faire des livres. Ils sont peu récompensés. "Ils cheminent sans appui, sans

conseils et sans guère d'espoir, sur une route étroite qui n'a de charme que sa solitude." Oh ! le charme d'une telle solitude, et d'une si belle indifférence ! et que M. Montpetit a ici bien placé sa pitié ! Puisse-t-elle se faire contagieuse, et alors nous verrons notre littérature, largement subventionnée par les gouvernements, par le public, et par la critique, multiplier ses œuvres, et mettre en valeur toutes les inspirations que nous peuvent suggérer les choses de chez nous. Notre littérature plus abondante et plus nationale prouvera mieux encore notre survivance française.

M. Montpetit termina sa première conférence par un mot de M. Poincaré qu'il cita avec à propos : " La grandeur des nations se mesure à la résistance de leurs souvenirs ". Cette parole montre assez ce que vaut notre histoire. Le conférencier ne pouvait plus que conclure lui-même par une phrase qui fut pour tous les auditeurs, Français et Canadiens, un nécessaire et délicat compliment : " Si vous avez su montrer au monde étonné comment vous savez vaincre, souffrez qu'on apprenne par nous comment vous savez durer."

*

* *

La deuxième conférence de M. Montpetit, précédée de quelques paroles de présentation, trop brèves,

de M. Etienne Lamy, révéla ou rappela à ses auditeurs les développements économiques récents du Canada. En réalité, M. Montpetit parla cette fois, non pas de survivances, mais de créations ; et il parla du Canada tout court, plus que du Canada français. Mais l'orateur avait ici son dessein. Il voulait attirer l'attention sur le prodigieux essor économique qu'a pris depuis vingt ans notre pays, et il souhaitait par ce moyen attirer à notre commerce et à notre industrie le capital français. N'est-ce pas, d'ailleurs, l'une des ambitions les plus chères du Comité France-Amérique ?

L'auditoire voulait-il des chiffres qui pussent l'instruire et le convaincre ? M. Montpetit les lui jeta à profusion, comme l'on fait rouler sous des regards avides quelques poignées d'or. Nos articles fabriqués qui représentaient en 1900 une valeur de 481 millions de dollars, atteignent aujourd'hui le chiffre de 1 milliard 165 millions. Pendant la même période notre production agricole est montée à 500 millions de dollars. Et notre commerce donc ! En 1870, il atteignait 48 millions de dollars ; en 1913 il représente un milliard. Et les neuf dixièmes de ce commerce se font avec l'Angleterre et les Etats-Unis. Si la France voulait en prendre sa part ? N'y aurait-il pas tout profit pour elle et pour nous dans cet échange ?

Rien n'empêchait M. Montpetit, après avoir parlé finance, de parler sentiments, et de revenir ainsi à la pensée dominante, à l'idée directive de ses deux études. La France a de spéciales raisons de se lier avec nous par traités de commerce. Notre fidélité française lui est un motif suffisant de placer ici quelques-uns de ses capitaux. Ces placements lui rapporteraient de solides intérêts ; et ils auraient pour effet indirect de multiplier et de resserrer entre elle et nous des relations de parenté nécessaires.

Il nous faut, tout ensemble, et les capitaux de l'or, et les capitaux de l'esprit français. Nous avons besoin du commerce de la France, pour l'extension de notre commerce, nous avons besoin de sa littérature pour le progrès de la nôtre. C'est entendu, notre pensée s'alimente surtout aux sources françaises. Voyez nos bibliothèques, et rappelez-vous vos lectures. Il faut choisir, sans doute, parmi tant d'idées qui sortent en tourbillons de l'esprit français ; mais le choix étant judicieusement fait, il y a tout profit à tenir notre âme en contact de vie intellectuelle avec l'âme de la France.

M. Montpetit a peut-être exprimé tout cela d'une façon qui répugne à notre amour propre. Il voit notre peuple qui gémit, nos paysans qui labourent ; il se souvient d'une phrase d'Henry Bordeaux qui le met sur la voie d'un rapprochement forcé, et il dit, de nos gens, en songeant à la France qu'honorent

leur travail et leur fidélité : “ Ils travaillent pour elle, elle pensera pour eux ! ” Je n’aime pas qu’un autre peuple, fût-il le français, pense pour notre peuple. Je préfère que le nôtre pense lui-même, et que nous soyons les ouvriers de notre fortune intellectuelle ; je consens seulement que nous empruntons à la France des instruments de travail, et que nous déro- bions à son génie maternel la flamme qui avivera la nôtre.

C’est cela, sans doute, que voulait dire M. Montpetit. Je n’aime pas la façon dont il l’a dit. Mais, ainsi compris, cela était, de la part du conférencier, une juste appréciation des réalités, et il valait la peine de le rappeler à son auditoire, comme il est bon de l’affirmer quelquefois chez nous.

Par un tel détour de ses développements et de ses idées, M. Montpetit invitait les Français à conclure que leur coopération économique pouvait renforcer toutes nos survivances ; il rentrait on ne peut mieux dans son sujet, et il exprimait avec force nos plus vifs désirs.

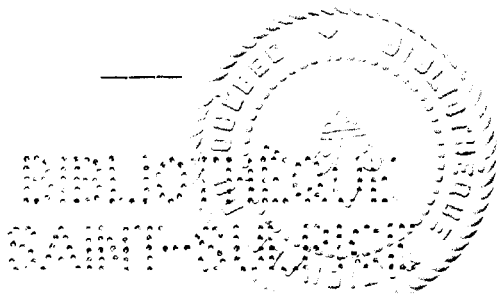


TABLE DES MATIÈRES

	<i>Pages</i>
AU LECTEUR	7
ALBERT FERLAND : <i>Le Canada chanté :</i>	
<i>Les Horizons</i>	9
<i>Le Terroir</i>	13
GUY DELAHAYE : <i>Les Phases</i>	17
ENGLEBERT GALLÈZE : <i>Les Chemins de l'Âme</i>	23
JACQUELIN : <i>Heures poétiques</i>	33
ATALA : <i>Fleurs sauvages</i>	39
L.-J. DOUCET : <i>Pro Aris et Focis</i>	42
<i>Contes du vieux Temps</i>	47
<i>Sur les Remparts</i>	55
RÉMI TREMBLAY : <i>Vers l'Idéal</i>	59
ALBERT DREUX : <i>Les Soirs</i>	63
JULES TREMBLAY : <i>Des mots des Vers</i>	71
HECTOR DEMERS : <i>Les Voix champêtres</i>	79
ALPHONSE BEAUREGARD : <i>Les Forces</i>	89
ALFRED MORRISSET : <i>Ce qu'il a chanté</i>	99
MAXIME HUDON : <i>Sentiments et Souvenirs</i>	113

	<i>Pages</i>
ERNEST MYRAND : <i>Noëls anciens de la Nouvelle-</i>	
<i>France</i>	131
<i>Une Fête de Noël sous Jacques</i>	
<i>Cartier</i>	141
DAMASE POTVIN : <i>Restons chez nous</i>	149
ERNEST GAGNON : <i>Feuilles Volantes et Pages</i>	
<i>d'Histoire</i>	153
A. BERLOIN : <i>La Parole humaine</i>	163
A DÉLARD DESROSIERS : <i>Les Écoles Normales</i>	
<i>Primaires</i>	171
MADELEINE : <i>Le long du Chemin</i>	179
GAÉTANE DE MONTREUIL : <i>Fleur des Ondes</i>	187
CLARA LANCTOT : <i>Visions d'Aveugle</i>	190
AZARIE COUILLARD-DESPRÉS : <i>La première</i>	
<i>Famille française au Canada</i>	195
J.-B.-A. ALLAIRE : <i>Saint-Denis-sur--Richelieu</i>	201
ALPHONSE GAGNON : <i>L'Amérique précolom-</i>	
<i>bienne.</i>	209
<i>Questions d'Hier et d'Aujourd'hui</i>	217
EDOUARD MONTPETIT : <i>Les Survivances fran-</i>	
<i>çaises au Canada</i>	225